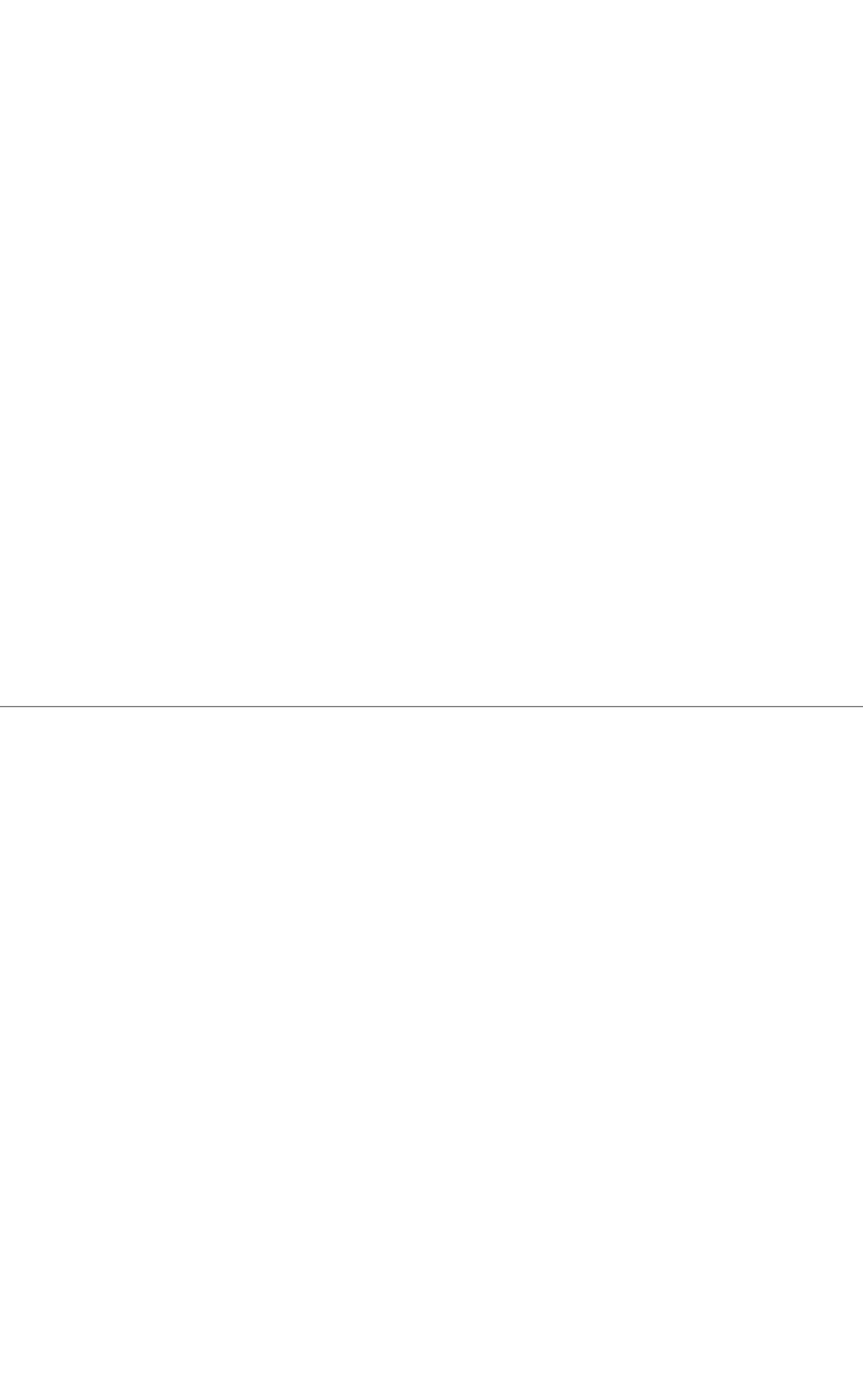


SEPTEMBRE 2004 N° 18

VIENT DE PARAÎTRE

LE BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf •



**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf

association pour la diffusion
de la pensée française ●

SÉLECTIONNEURS

Architecture

Jean-Pierre LE DANTEC
Directeur de l'École d'architecture
de Paris-La Villette

Art de vivre

Pierre-Dominique PARENT
Critique

Arts

Michel ENAUDEAU
Critique

Gérard-Georges LEMAIRE
Écrivain, critique

Olivier MICHELON
Critique

Bande dessinée

Jean-Pierre MERCIER
Conseiller scientifique du musée
de la Bande dessinée d'Angoulême

Cinéma

Patrick BRION
Directeur du département Cinéma,
France 3

Jeunesse

IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

Musique classique

Jean ROY
Auteur, critique

Musique contemporaine (disques)

Richard MILLET
Écrivain

Musique Jazz

Philippe CARLES
Rédacteur en chef de *Jazz Magazine*

Philosophie

Sylvie COURTINE-DENAMY
Docteur en philosophie, Centre
d'histoire moderne et contemporaine
des Juifs, EPHE, Sorbonne

Marc-Olivier PADIS
Rédacteur en chef de la revue *Esprit*

Guy SAMAMA
Professeur agrégé de philosophie

Poésie

Marc BLANCHET
Écrivain, critique

Yves DI MANNO
Écrivain, directeur de collection

Polar et roman noir

Aurélien MASSON
Éditeur

Romans et nouvelles

François BUSNEL
Directeur de la rédaction de *Lire*

Thierry GUICHARD
Directeur du *Matricule des anges*

Louise L. LAMBRICHS
Écrivain, critique

Laure MURAT
Écrivain, critique

François de SAINT-CHÉRON
Maître de conférences
à l'université Paris IV-Sorbonne

Jean-Pierre SALGAS
Professeur, critique

Sciences exactes

Étienne GUYON
Directeur honoraire
de l'École normale supérieure

Jean-Pierre LUMINET
Astrophysicien, écrivain

Jurés du PRIX ROBERVAL

Sciences humaines et sociales

Christian DELACROIX
Professeur agrégé d'histoire,
université de Marne-la-Vallée

Yann DIENER
SIHPP, psychanalyste

François DOSSE
Professeur des universités en histoire
contemporaine, IUFM de Créteil

Patrick GARCIA
Maître de conférences en histoire
contemporaine, IUFM de Versailles

Olivier MONGIN
Directeur de la revue *Esprit*,
écrivain

Jean-Claude THIVOLLE
Maison des sciences de l'homme

Éric VIGNE
Directeur de collection

Sport

Serge LAGET
Journaliste à *L'Équipe*

Théâtre

Jean-Pierre THIBAUDAT
Écrivain, critique,
grand reporter à *Libération*

Voyages

Gilles FUMEY
Géographe,
université Paris IV-Sorbonne

Ces sélections n'engagent
que la responsabilité
de leurs auteurs et ne représentent
pas une position officielle
du ministère des Affaires
étrangères.

SOMMAIRE

5	AVANT-PROPOS
6	ARCHITECTURE
6	ARCHITECTURE
7	JARDINS ET PAYSAGES
9	URBANISME
10	ART DE VIVRE
13	ARTS
22	BANDE DESSINÉE
24	CINÉMA
24	LIVRES
28	DVD
30	JEUNESSE
30	ALBUMS
31	CONTES
32	DOCUMENTAIRES
33	PREMIÈRES LECTURES
34	ROMANS
35	LITTÉRATURE
35	BIOGRAPHIES ET ESSAIS
38	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
45	POÉSIE
53	POLARS ET ROMANS NOIRS
57	ROMANS ET NOUVELLES
60	THÉÂTRE
64	MUSIQUE (LIVRES ET DISQUES)
64	JAZZ
65	MUSIQUE CLASSIQUE
68	MUSIQUE CONTEMPORAINE
70	PHILOSOPHIE
80	SCIENCES EXACTES
83	SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
100	SPORT
102	VOYAGES
108	INDEX

AVANT-PROPOS

**Nous vous rappelons
que les membres du réseau
culturel français à l'étranger
qui souhaiteraient acquérir
certains des ouvrages
présentés dans ce bulletin
peuvent passer leurs
commandes auprès du service
d'appui au réseau de l'adpf.**

Téléphone :
(33 1) 43 13 11 00

Télécopie :
(33 1) 43 13 11 25

Mél :
appui.reseau@adpf.asso.fr

Dans ce nouveau numéro de *Vient de paraître*, vous retrouverez l'actualité du livre français, ses parutions depuis juin dernier avec, en partie, des ouvrages de la rentrée littéraire. La sélection des titres, réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté, et la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin trimestriel des publications » indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les libraires, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger. De plus, il est toujours possible de télécharger les anciens numéros « en ligne », sur le site de l'adpf (www.adpf.asso.fr) et de nous faire part de vos remarques. Quant à *Vient de paraître* n° 19, il sortira en décembre 2004.

François NEUVILLE
directeur de la publication,
directeur de l'adpf

ARCHITECTURE

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

McKEAN John

Giancarlo De Carlo.

Des lieux, des hommes

[Centre Pompidou/Éditions Axel Menges, 216 p., ill. n et b et coul., 39,90 €, ISBN: 2-84426-240-6.]

- Coïncidence ou coup du sort ?

L'architecte italien Giancarlo De Carlo, auquel le Centre Pompidou vient de consacrer une rétrospective, est mort, comme Pierre Riboulet, quelques semaines après la publication des ouvrages présentés ici. Un peu plus âgé que l'architecte français (GDC est né en 1919, c'est-à-dire neuf ans avant Riboulet), Giancarlo De Carlo avait déjà acquis, au milieu des années 1950, une stature internationale en tant que membre du Team Ten, groupe de jeunes architectes modernes qui contestaient l'univocité des thèses urbaines de Le Corbusier, lorsque Pierre Riboulet et ses amis le rencontrèrent en tant que jeunes membres des CIAM (congrès internationaux d'architecture moderne). Et, de fait, une parenté fondamentale lie les deux hommes : même engagement politique à l'extrême gauche (Giancarlo De Carlo fut un militant antifasciste, puis un partisan engagé dans la lutte armée pendant les années 1940) ; même intransigeance éthique en faveur d'idées, à contre-courant de la mode (successivement nommée style international, postmodernisme, déconstructivisme, supermodernisme, etc.), privilégiant l'étude minutieuse des lieux, de l'histoire, des milieux sociaux et de l'hospitalité des espaces produits ; même volonté de faire profiter de nombreux étudiants de leur réflexion, grâce à l'enseignement. La ville d'Urbino fut, pour Giancarlo De Carlo, le lieu privilégié de cette pensée à vocation universelle : depuis les premières études (qui lui amenèrent une célébrité immédiate) qu'il a consacrées à sa ville fétiche au début des années 1950, Giancarlo De Carlo n'a cessé d'y intervenir, strate après strate, édifice après édifice (sa fameuse faculté

des sciences de l'éducation, achevée en 1968). Mais son œuvre, qui ne s'est pas limitée à cette seule ville, a eu une influence internationale, ainsi qu'en témoigne cette excellente monographie, composée de façon rigoureuse et dénuée de tout esprit hagiographique par un architecte britannique enseignant à Brighton, qui est aussi un historien.

J.-P. L. D.

RIBOULET Pierre

Écrits et Propos

[Éditions du Linteau, 2003, 245 p., ill. n et b, 23 €, ISBN: 2-910342-34-4.]

COLLECTIF

Pierre Riboulet.

De la légitimité des formes.

Œuvres 1979-2003

[Éditions Le Moniteur, 2004, 184 p., ill. n et b et coul., 45 €, ISBN: 2-281-19208-3.]

- Il est des circonstances qui imposent de réparer un oubli : la disparition récente de Pierre Riboulet (1928-2003), l'un des architectes français les plus importants de sa génération (il fut lauréat du Grand Prix d'architecture en 1981), est au nombre de celles-ci. D'autant qu'elle permet de rapprocher deux livres de formes très différentes. Le premier, paru l'an passé, rassemble des textes écrits par l'architecte lui-même (à propos de tel ou tel de ses projets ou bâtiments réalisés) et différents entretiens (un fragment d'autobiographie concernant ses « années de formation » ; une discussion à propos de questions urbaines avec le philosophe Jean-Paul Dollé...) : on y découvre une personnalité forte et inquiète à la fois, dont les convictions architecturales et urbaines, mais aussi esthétiques, éthiques et politiques, puisaient leurs références dans la tradition républicaine fortement teintée de marxisme qui domina l'intelligentsia française pendant les trente années de l'après-guerre. Fils d'un peintre en bâtiment, Riboulet découvre l'architecture dans un atelier relativement libre de l'École des beaux-arts (celui d'Arretche et Gromort) avant de subir, dans le sillage d'Écochard, le choc de la découverte du Maghreb colonisé aux côtés de ses amis Thurnhauer et Véret,

avec qui il fonde en 1958 l'Atelier de Montrouge — atelier auquel se joindra bientôt un quatrième architecte de grand talent, Jean Renaudie. Mai 1968 bouleverse leurs convictions « modernes » simplistes : mesurant l'incomplétude intellectuelle de sa formation, Riboulet s'inscrit à la toute nouvelle faculté de Vincennes, où il soutient en 1979 une thèse d'État intitulée « Architecture et classes sociales en France », sous la direction du philosophe Nicos Poulantzas. Puis vient pour lui l'heure des œuvres importantes, admirablement présentées (par des textes de Paul Chéméto et Jean-Louis Cohen, mais aussi et surtout par des dessins, des plans, des coupes et des photographies) dans la monographie publiée par les Éditions du Moniteur : on y rencontre des immeubles de logements (ceux de Saint-Cyr-l'École, d'inspiration proche de celle d'Henri Gaudin...), des projets urbains, la très belle bibliothèque de l'université de Paris-VIII à Saint-Denis et, bien sûr, le célèbre hôpital Robert-Debré à Paris, dont l'élaboration puis la construction avaient été accompagnées par la tenue d'un journal, publié en 1989 sous le titre *Naissance d'un hôpital* (qui est aussi le titre du film documentaire réalisé à partir de cet ouvrage par Jean-Louis Comolli).

J.-P. L. D.

JARDINS ET PAYSAGES

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

Un jardin de chartreux. Les conseils de jardinage d'un chartreux de Vauvert : histoire, patrimoine, savoir-faire.

[Glénat, 2004, 144 p., ill. coul., 45 €, ISBN : 2-7234-4756-1.]

DELAFON Pauline

Mémoire du Luxembourg. Du jardin des chartreux au jardin du Sénat

[Édition Paris-Musées, 2004, 134 p., ill. n et b et coul., 25 €, ISBN : 2-87900-820-4.]

- Deux anniversaires sont à l'origine de ces ouvrages qui sont proches : le 400^e anniversaire de la remise de la recette de l'« élixir de longue vie » (la fameuse liqueur de Chartreuse) aux chartreux parisiens pour le second ; le 300^e anniversaire de la publication du traité de jardinage fruitier et légumier intitulé *Le Jardinier solitaire* par le frère chartreux François le Gentil, pour le premier. Cette coïncidence discordante explique le caractère quelque peu différent de ces deux publications, et le fait qu'elles se complètent au bout du compte.

Si l'un comme l'autre proposent en effet une histoire de la transformation-absorption de la chartreuse parisienne de Vauvert dans le jardin du Luxembourg, *Mémoire du Luxembourg* en développe une approche « classique » insistant sur l'histoire jardiniste, architecturale, urbaine, littéraire et culturelle au sens large du terme. Cependant qu'*Un jardin de chartreux*, tout en offrant lui aussi une visite de ce patrimoine, insiste sur son volet botanique et jardinier (les collections d'arbres fruitiers et d'orchidées, ainsi que la tradition d'enseignement horticole dispensée au Luxembourg). C'est pourquoi, après une exégèse et une mise en perspective savantes du traité de François le Gentil (par Jean-Claude Mauget, professeur d'arboriculture fruitière à l'Institut national d'horticulture d'Angers), *Un jardin de chartreux* s'achève par la publication du texte original de cet ouvrage,

... dans lequel on peut voir une vulgarisation intelligente et inventive du traité du même genre, fameux entre tous, du jardinier de Louis XIV La Quintinie (*Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, publié en 1690). Son titre complet — *Le Jardinier solitaire ou Dialogues entre un curieux et un jardinier solitaire pour faire et cultiver méthodiquement un jardin fruitier et potager: où l'on découvre des expériences nouvelles* — est déjà un régal; sa lecture, fort heureusement, confirme ce bonheur.

J.-P. L. D.

BARRIER Janine, MOSSER Monique
et CHE BING CHIU

Aux jardins de Cathay.

L'imaginaire anglo-chinois en Occident: William Chambers

[Éditions de l'Imprimeur, coll. «Jardins et paysages», 238 p., ill. n et b, 30 €, ISBN: 2-910735-92-3.]

- Outre une œuvre d'architecte de premier plan — il termina sa carrière comme architecte des bâtiments du roi d'Angleterre et par un chef-d'œuvre londonien, la très vaste Somerset House —, William Chambers (1723-1796) a produit une œuvre exceptionnelle, écrite et construite, de paysagiste de style «anglo-chinois» (en fait, on va le voir, «franco-chinois» serait peut-être un néologisme plus approprié). Ayant, au cours de sa jeunesse, voyagé à plusieurs reprises en Extrême-Orient pour le compte de la Compagnie des Indes suédoises, Chambers, qui sentait poindre en lui une vocation d'architecte et de créateur de jardins, avait visité plusieurs jardins d'agrément des environs de Canton: émerveillé par ces découvertes, il en avait rempli des carnets de notes et de croquis. Plus tard, après avoir achevé sa formation d'architecte «néoclassique» à Paris auprès de Jacques-François Blondel puis à l'Académie de Rome, il avait commencé en Angleterre une carrière brillante dont un des premiers fleurons fut l'aménagement du parc de Kew (avec sa célèbre pagode), bientôt suivi par la publication de plusieurs ouvrages, dont trois consacrés à l'art des jardins et/ou à la Chine: *Traité des édifices, meubles, habits, machines*

et ustensiles des Chinois (1776), *Dissertation sur le jardinage de l'Orient* (1772) et *Discours servant d'explication*, par Tan Chet-qua (1773) qui complète le précédent. Le paradoxe étant que la réception de ces ouvrages, dans lesquels Chambers attaqua avec virulence, il est vrai, le style alors dominant des jardins anglais (celui, mimant la campagne et répudiant les fabriques et les autres «bizarreries» chinoises, élaboré par Lancelot Brown), fut essentiellement continental — française au premier chef, chose qui, alliée à sa formation, fait de Chambers le plus français des architectes et des paysagistes anglais du XVIII^e siècle. Ce sont ces trois textes majeurs qui sont ici réédités avec une très longue, très passionnante et très érudite introduction composée par trois des meilleurs spécialistes français (dont l'architecte Che Bing Chiu, à qui l'on doit déjà la publication française du *Yuanye, le traité du jardin* [1634] et du *Yuanming yuan, le jardin de la clarté parfaite*) de l'histoire de l'art des jardins actuels.

J.-P. L. D.

LASSUS Bernard

Couleur, lumière... paysage. Instants d'une pédagogie

[Monum, Éditions du Patrimoine, 214 p., ill. n et b et coul., 45 €, ISBN: 2-85822-761-6.]

- Bernard Lassus est l'un des plus importants paysagistes français, auteur d'une œuvre considérable incluant des jardins (le parc de la Corderie royale à Rochefort)..., des aménagements paysagers d'autoroutes (aires de Nîmes-Caissargues sur l'A 54 et de Crazannes sur l'A 837), etc. Mais il est aussi, et peut-être surtout, le réinventeur, en France, d'une théorie moderne du paysage qui lui a conféré une réputation internationale. Artiste de formation (atelier de Fernand Léger), il est nommé professeur à l'École des beaux-arts en 1967, poste qu'il transfère à la toute nouvelle (et expérimentale) unité pédagogique d'architecture numéro 6 après les événements de mai 1968. Peu après, il entreprend une recherche sur ces créateurs anonymes — qu'il nomme «habitants paysagistes» — de jardins dans les banlieues

pavillonnaires, au terme de laquelle il publie un très bel ouvrage intitulé *Jardins imaginaires*. Cette étude est décisive : elle permet à Bernard Lassus de forger un certain nombre de concepts clés (le « démesurable » ; le « contraste retardé », etc.) d'une « poétique du paysage » totalement novatrice, même si son esprit s'apparente aux réflexions des paysagistes arcadiens du XVIII^e siècle — celles, au premier chef, du marquis de Girardin, créateur du domaine d'Ermenonville et auteur du traité *De la composition des paysages*. Dès lors, l'activité de Bernard Lassus est entièrement orientée vers le paysagisme pratique et théorique. Tout en poursuivant son enseignement à UP6 (qui devient l'école d'architecture de Paris-la Villette à la fin des années 1980), il crée l'atelier Charles-Rivière-Dufresny à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, avant de fonder, en partenariat avec l'École des hautes études en sciences sociales et l'école d'architecture de Paris-la Villette la filière doctorale « Jardins, paysages, territoires » — ensemble d'activités pédagogiques et théoriques qui fait de lui un des tout premiers théoriciens-praticiens mondiaux du paysage, reconnu partout comme un maître (dans le monde anglo-saxon en particulier). Après sa retraite de professeur en France, il devient professeur invité à l'université de Pennsylvanie, puis à celle de Bologne. L'ouvrage qu'il présente aujourd'hui est une synthèse de sa carrière de créateur et, plus encore, d'enseignant : projets et textes de Bernard Lassus y côtoient les exercices qu'il faisait faire à ses étudiants — un certain nombre d'entre eux témoignent avec émotion.

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection de Jean-Pierre LE DANTEC

LASSAVE Pierre
et QUERRIEN Anne (dir.)
Les Annales de la recherche urbaine

[Éditions du PUCA (Plan urbanisme, construction, architecture du ministère de l'Équipement). Abonnements et vente au numéro : Lavoisier abonnements, 14, rue de Provigny, 94236 Cachan Cedex, Diffusion librairies : Dif-Pop, 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris.]

- Créées en 1979, *Les Annales de la recherche urbaine* ont pour mission de faire connaître et de diffuser les recherches en sciences sociales sur la ville contemporaine. Elles s'intéressent donc à la ville « comme mode de vie, comme lieu d'innovation sociale et technique, comme invitation à la connaissance, à la remise en question, à la tolérance et à l'action ». Si les articles composant cette revue possèdent un contenu savant, ils s'efforcent néanmoins d'éviter tout jargon afin de pouvoir être lus avec profit par quiconque s'intéresse aux questions urbaines. Enfin, même si la revue est financée par l'État français, sa liberté intellectuelle est entière. Un excellent travail, donc, qui mérite d'être mieux connu des non-spécialistes.

J.-P. L. D.

MANGIN David
La Ville franchisée.
Formes et structures de la ville contemporaine

[Éditions de la Villette, 398 p., ill. n et b et coul., 35 €, ISBN : 2-903539-75-8.]

- Voici un livre « militant ». Au meilleur sens du terme. Je veux dire un livre qui propose un tableau lucide, détaillé — savant, pour tout dire — de l'« état des choses » du monde urbain contemporain et qui, sans nostalgie ni pathos moralisateur, propose une alternative aux évolutions « spontanées » en cours. À l'origine, une interaction entre trois tendances lourdes, elles-mêmes corrélées entre elles par l'économie de marché,

... concourant à la création de formes urbaines inédites: le développement des infrastructures routières; la propagation d'un urbanisme commercial et entrepreneurial; l'étalement urbain, enfin. Il en résulte la création de territoires hybrides, ni urbains ni ruraux, dominés par des logiques de «franchisation»: franchisation entendue comme celle — la plus visible — du marketing (la fameuse ville du «shopping» célébrée par Rem Koolhaas), mais franchisation entendue aussi — effet bien plus décisif — comme un processus de privatisation progressive des espaces publics. Avec cette précision — qu'établit l'étude de Mangin, celle-ci dépassant le cas français pour analyser l'exemple des États-Unis ou des pays émergents d'Asie — qu'il s'agit d'un phénomène mondial prenant des formes spécifiques selon le niveau de développement économique, les formes du politique, de la réglementation, les mœurs, etc. Face à cette «ville franchisée», trois attitudes sont possibles: celle de l'accompagnement enthousiaste au nom du progrès; celle du laisser-aller exprimant l'impuissance à réguler un phénomène aussi complexe que l'urbain généralisé; celle, enfin, de la résistance avec toutes les nuances possibles allant de la stupidité à l'intelligence. Sans jamais tomber dans l'irréalisme ou le passéisme, David Mangin, architecte-urbaniste dont le projet pour le nouveau quartier des Halles à Paris est actuellement exposé aux côtés de ceux de ses concurrents (Jean Nouvel, Rem Koolhaas et NDRDV) et qui est aussi un brillant enseignant (à l'école d'architecture de Marne-la-Vallée et à l'École nationale des ponts et chaussées), plaide pour une ville parcourable par tous, piétons, cyclistes ou automobilistes, qu'il appelle «ville passante», et montre qu'un tel parti est parfaitement tenable. Disons-le franchement: ce point de vue est aussi le mien.

J.-P. L. D.

ART DE VIVRE

Sélection de Pierre-Dominique PARENT

La Cuisine italienne

[Larousse, 384 p., 400 photos coul., 29,90 €, ISBN: 2-0356-0363-3.]

- C'est la rentrée, mais ce livre consacré à la cuisine italienne va vous permettre de voyager encore un peu et de mettre du soleil dans vos repas. Ainsi un banal lapin français peut se transformer en lapin au basilic d'Émilie-Romagne, être accommodé à la mode d'Ischia, cuisiné aux olives et au vin blanc selon une recette de Ligurie ou encore farci à la cochonnaille comme dans les Marches. Ce livre, très complet, propose 450 recettes, dont beaucoup sont des recettes régionales inédites. À noter la variété des desserts, dont certains ont de bien jolis noms: baisers de dame, *cicerchiata*, *maritozzi*, *mostaccioli*, etc.

P.-D. P.

DESBIOLLES Maryline

Manger avec Piero

[Mercure de France, coll. «Le petit Mercure», 39 p., 2,60 €, ISBN: 2-7152-2456-7.]

- Un très beau texte où l'auteur marie son amour pour la peinture de Piero della Francesca, son goût pour les nourritures italiennes et la mémoire de déjeuners amoureux. Les mots pour dire les tableaux et les mets sont les mêmes: «À Monterchi, j'aimerais rester longtemps et tous les jours venir rendre visite à la Madonna del parto, non pas pour la comprendre à force, mais au contraire pour l'avaloir à petits coups et la composer les yeux fermés.» De ce modeste livre demeurent des couleurs: le rose de la tunique du Christ, «ce rose consolateur»; les robes vertes et brun-rouge des anges de Monterchi. Demeure aussi l'impression de chaleur, «une chaleur solide qu'il nous faut traverser, une chaleur qui nous résiste». Et il nous vient l'envie de suivre le triangle: Arezzo, Monterchi, Sansepolcro, pour revoir Piero della Francesca et manger à deux une *panna cotta*, «ce dessert modeste, peu sucré où la crème en cuisant est devenue une chair pâle, un peu tremblante».

P.-D. P.

MARNHAC Anne (de)

Les Visages de la beauté

[Balland, 217 p., 18,50 €, ISBN: 2-7158-1496-8.]

- En ces temps où la société impose aux femmes un modèle de beauté stéréotypé voué à l'éternelle jeunesse, cet essai d'Anne de Marnhac apparaît comme un livre salutaire, le début d'une libération... À partir de journaux intimes féminins écrits entre 1865 et 1996, l'auteur démontre que la pratique de l'autocritique et du contrôle de soi s'est déplacée de la sphère de la morale à la sphère du corps. Ainsi, le récent best-seller *Le Journal de Bridget Jones* montre une héroïne en proie au désir « de contrôler son corps et de le conformer aux canons du moment » afin de « suivre à la lettre le discours publicitaire contemporain et les codes modernes de la beauté corporelle dictés par les modèles du cinéma, de la presse ou du petit écran ». L'attention, l'application que les femmes consacraient autrefois à la couture, à la confection d'un trousseau, sont transférées au devoir de beauté, « pour faire de la peau cette surface lisse, tendue et irréprochable, présentée dans les images publicitaires ». Cette tentative est vouée à l'échec puisque l'image publicitaire est trafiquée « par des logiciels qui lissent les peaux, colorent des pupilles, gommant des hanches, greffent des seins, allongent des jambes ». La beauté devient standardisée, les jeunes femmes qui se présentent à des concours de beauté ou qui illustrent les publicités se ressemblant toutes, « yeux écarquillés en permanence, lèvres gonflées, traits figés, pommettes momifiées... ». Plus grave, ce modèle tend à devenir mondial, et l'on ne compte plus les Asiatiques qui se font débrider les yeux et allonger le nez. L'industrie de la beauté est devenue une activité très rentable et a tout intérêt à prôner jeunesse éternelle et silhouette de rêve. Le livre d'Anne de Marnhac permet de comprendre l'origine de ces diktats esthétiques, de mieux résister à l'engrenage du paraître, et surtout de faire face avec sérénité au temps qui passe.

P.-D. P.

POTIÉ Anne (dir.)

Guide des résidences d'écrivains en Europe

[Maison du livre et des écrivains de Montpellier, 431 p., 20 €, ISBN: 2-85-9998-280-9.]

- Cet ouvrage sera fort utile aux écrivains soucieux de travailler pendant quelque temps à l'abri du bruit et de la fureur de nos sociétés modernes. Ce guide recense 180 résidences réparties entre 88 régions dans 27 pays d'Europe. Il contient de nombreuses informations concernant les conditions d'inscription dans ces résidences, les modalités, les contraintes, les perspectives et une description du lieu. Les résidences, en France comme à l'étranger, sont de nature très variée, allant de la simple chambre avec vue, en milieu rural de préférence, à un véritable monument historique à l'intérieur duquel on réserve l'usage d'un appartement au bienheureux auteur. Un changement de décor peut, certes, relancer l'inspiration. Il existe des écrivains qui n'écrivent qu'en voyageant et ceux qui, comme Verlaine, peuvent écrire en prison ou à l'hôpital...

P.-D. P.

SALLES Catherine

La Vie des Romains au temps des Césars

[Larousse, 192 p., 31 €, ISBN: 2-03-505443-5.]

- À la fois proches et lointains, ainsi nous apparaissent les Romains dans ce livre qui retrace leur vie au temps des Césars. Les Romains, constate Catherine Salles, « ont modelé à la fois des modes de pensée et d'art de vivre qui subsistent dans l'Europe ». Ils nous donnent l'image d'une société hiérarchisée souvent dure et injuste, mais capable d'évolutions positives. L'esclavage est la pierre d'angle de la société romaine. En effet, le travail est considéré comme indigne d'un homme libre, et les familles les moins fortunées possèdent au moins un ou deux esclaves. Il existe des esclaves professeurs, architectes, ingénieurs... À terme, les esclaves peuvent espérer accéder à la liberté — soit en se rachetant s'ils ont pu économiser suffisamment d'argent,

... soit en étant affranchis par leur maître. Le fils d'un esclave affranchi aura tous les droits d'un homme libre et deviendra citoyen romain. Cette société romaine se scinde en deux grandes catégories : la plèbe et le patriciat qui détient richesse et pouvoir. Peut-on reprocher aujourd'hui aux Français et aux Italiens de trop attendre de l'État providence lorsque l'on sait qu'à Rome la plèbe bénéficiait du pain et des jeux donnés par l'empereur ? De leur côté, les patriciens se constituent une clientèle parmi les citoyens peu fortunés. Ne travaillant pas, le citoyen romain a beaucoup de loisirs. Il en occupe une grande partie aux soins du corps. Dès le début de l'après-midi, on le trouve aux thermes, où il reste jusqu'à l'heure du repas. Le théâtre, les jeux de hasard, et surtout les courses de char et les fameux combats de gladiateurs font partie des loisirs favoris des Romains. À noter que les cochers et les gladiateurs victorieux voyaient leurs effigies reproduites sur de multiples objets de la vie courante, une pratique qui a traversé les siècles !

P.-D. P.

SEEMAN Nicole
**Le livre de cuisine
 pour les garçons qui veulent
 épater les filles**

[Tana éditions, 160 p., 12 €,
 ISBN : 2-84567-176-8.]

- Autrefois, il existait deux sortes d'hommes : ceux qui ignoraient la cuisine, ses pompes et ses œuvres, considérant qu'il s'agissait d'un domaine réservé aux femmes, et ceux qui se consacraient à cet art dans les grandes occasions avec mobilisation générale de la vaisselle et de la batterie de cuisine. Les résultats culinaires étaient généralement bons, quoique pas toujours très digestes, le cuisinier ne lésinant pas sur les corps gras. La joie et la reconnaissance de la famille étaient un peu gâchées par les tâches de remise en état qui l'attendaient et qui pouvaient aller jusqu'au lessivage de la cuisine. Aujourd'hui, Nicole Seeman propose une troisième voie, un livre de cuisine pour les garçons qui veulent séduire les filles.

Le sous-titre précise « avec peu de matériel et encore moins d'expérience ». Les recettes proposées sont vraiment séduisantes et « branchées ». En voici quelques exemples : tartes fines au chèvre et aux endives ; mille-feuille de chèvre et concombre aux raisins secs ; magret de canard, sauce au miel et à l'orange, etc. Les explications sont d'une grande clarté. Il est même proposé un choix de plats selon le profil de la jeune fille invitée : la fille au régime, la bonne vivante, la fille BCBG, la fille branchée... Les témoignages des hommes ayant testé ces recettes sont éloquentes : la cuisine comme moyen de séduction, ça marche ! Ce petit livre est paru dans une collection qui compte déjà deux titres réjouissants : *Petit Livre de recettes régressives pour gourmets nostalgiques ; Goûte ça et épouse-moi... !*

P.-D. P.

ARTS

Sélection de Michel ENAUDEAU,
Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON
et Jean-Pierre SALGAS

Regards sur l'art hollandais du XVII^e siècle. Frits Lugt et les frères Dutuit collectionneurs

[Adam Biro/fondation Custodia, 400 p.,
55 €, ISBN : 2-87660-391-8.]

- L'Institut néerlandais de Paris a l'habitude d'organiser des expositions remarquables, accompagnées de publications très soignées. Cette exposition consacrée à deux grandes donations, la première étant celle des frères Eugène et Antoine Dutuit au Petit Palais (pas moins de vingt mille œuvres d'art!), la seconde, celle de Frits et Jacoba Lugt, qui ont créé la fondation Custodia (avec le don de quatre-vingt-dix mille œuvres) et cet institut, en 1957, où ils déposèrent leur fonds. Un choix de pièces issues de ces deux énormes collections, centré sur la peinture, la gravure et le dessin aux Pays-Bas au XVII^e siècle donnent une idée de ce qu'elles représentent. On y trouve des portraits saisissants comme *L'Analyse*, d'Adrian Van Ostade (1666), le *Portrait d'homme en noir* d'Hendrick Pot (vers 1630-1640), le *Portrait de Hugo Grotius à l'âge de seize ans* de Jan Van Ravesteyn (1599) et l'autoportrait de Rembrandt en costume oriental (1631). Et il y a des paysages superbes, comme *L'Allée aux frênes*, de Jan Hackaert (vers 1670) ou *Le Paysage aux trois saules*, de Jan Lievens (vers 1640-1650). Et c'est encore oublier des marines magnifiques, des scènes de genre (dont une singulière extrapolation de l'atmosphère des intérieurs de Vermeer). Que dire enfin des dessins et des gravures? Bien sûr, il y a le *Portrait de Jan Six* par Rembrandt (dont le maître d'Amsterdam avait fait un tableau), et *Cérès cherchant sa fille*, la très étrange estampe de Hendrick Goudt (1610). Il serait inutile d'énumérer toutes les merveilles rassemblées dans ce volume, chaque œuvre étant accompagnée d'une notice très éclairante (ce qui n'est pas toujours le cas dans ce genre d'exercice). Plus que la richesse de ces collections mises en

perspective et qui font de Paris l'un des hauts lieux de l'art hollandais du Siècle d'or, c'est plutôt leur qualité qui est ici mise en relief. Il serait absurde de bouder notre plaisir puisqu'on y trouve des réalisations célèbres, mais également des œuvres méconnues dont certaines font tomber bien des préjugés sur l'esprit de cette école.

G.-G. L.

ABADIE Daniel, ANDRAL Jean-Louis
et LISTA Giovanni

Magnelli. Entre cubisme et futurisme

[Hazan/musée Picasso, Antibes, ill., 143 p.,
23 €, ISBN : 2-85025-937-3.]

- Le sous-titre, «Entre cubisme et futurisme», situe aussitôt la période que l'exposition et le catalogue réservent au peintre italien : 1910-1918, soit le cœur des années qui, au début du siècle dernier, ont vu les voies de la peinture se multiplier avec vigueur. Né à Florence en 1888, mort en 1971 près de Paris, Magnelli — c'est la force de ce peintre — ne s'enrôle dans aucun mouvement, cubiste ou futuriste, même si les meilleurs des artistes et théoriciens de ces courants (Apollinaire, Picasso, Marinetti, etc.) sont de ses proches. Car Magnelli veut être aussi un continuateur de la grande peinture italienne de la Renaissance, un peintre attaché à l'univers de la campagne et du labeur, et, bien sûr, trouver une façon neuve de l'attester. À cet égard, il est un peu étonnant que le texte de Giovanni Lista ne soit pas le premier proposé à la lecture. Il est le seul à situer Magnelli dans un contexte culturel et intellectuel plus toscan et florentin qu'italien (même si l'approbation de la participation de l'Italie à la Première Guerre mondiale s'avère très important pour tous ces artistes). Cette étude rappelle la place tenue par les *macchiaioli*, représentants à Florence de l'art populaire (affiches, panneaux) dans la démarche de Magnelli. Cette tradition florentine, comme d'autres de Toscane, compte pour le jeune peintre autant que les peintures de Severini, de Braque, de Picasso ou de Léger. Abadie, dans un texte assez court, indique clairement le trajet : «du tableau à la peinture». Autodidacte,

... d'aucune école, mais connaisseur de leur manière et de leur style, Magnelli, dans une série de toiles peintes au cours de l'année 1918 — *Explosion lyrique* — s'affranchit des oppositions abstraction/figuration dans une sorte de jubilation à mettre à égalité les éléments de la composition picturale. Cette série transporte bien loin du bel *Autoportrait* de 1909, qui ouvre la partie du livre consacrée aux nombreuses reproductions.

M. E.

ALECHINSKY Pierre

Des deux mains

[Mercure de France, ill., 230 p., 28,50 €, ISBN : 2-7152-2487-7.]

- À compter les titres qui composent la liste « du même auteur », ce livre est le vingt-neuvième du peintre Pierre Alechinsky. Comme tout le monde, il possède deux mains. Celles d'Alechinsky sont, comme celles de l'instrumentiste qui pince les cordes de la main gauche et de l'autre tire l'archet, un peu spécialisées. La droite écrit; la gauche dessine, découpe, peint, grave. Main talentueuse de l'artiste, main droite employée à l'écriture. Si le titre de ce nouveau livre fait référence aux deux mains, ce n'est pas seulement une allusion aux dispositions respectives des mains de l'artiste. Des œuvres (dont témoignent plusieurs illustrations) ont été entreprises, réalisées et signées d'un même élan avec des membres du groupe Cobra, en particulier avec les mains amies d'Asger Jorn, de Dotremont ou de celles des poètes, tel Blaise Cendrars. La main d'Alechinsky sait aussi tenir compagnie à la parole d'Henri Michaux, ou à une partition du clarinettiste Michel Portal. Ce livre gai est un livre sur les amis artistes, sur la vigueur de Cobra et du petit groupe de surréalistes belges après la Seconde Guerre mondiale. Les textes rassemblés touchent au travail commun. Dans la langue parfois brève de l'aphorisme, sinieuse des souvenirs, l'admiration pour la calligraphie trouve sa place. Dans l'amusement d'une sorte de calembour (« Peindre la Chine à l'encre de nuit »), dans l'audace venue du surréalisme, le goût et le plaisir du souci de l'écriture s'imposent au lecteur.

Alechinsky n'a pas ici le propos théorique. Il tient celui d'un créateur dans la compagnie des siens. Nul doute qu'en composant son nouveau livre, l'artiste n'ait songé à la phrase de Christian Dotremont: « Il y a plus de choses dans la terre d'un tableau que dans le ciel de la théorie esthétique. »

M. E.

BARBILLON Claire

Les Canons du corps humain au XIX^e siècle. L'art et la règle

[Odile Jacob, ill., 385 p., 31 €, ISBN : 2-7381-1457-1.]

- Malgré son titre, cette étude déborde largement le siècle indiqué. Pourtant, l'époque retenue rassemble — sans doute parce qu'elle en est et l'aboutissement et la disjonction — l'essentiel des problèmes posés par la question des proportions et de la norme au sujet de la représentation du corps humain. Ce corps humain dont il s'agit de construire la présentation, dont on hiérarchisera les parties (figure, torse, jambes, etc.), est presque toujours un corps masculin. La conception des canons du corps procède de relations avec les formes géométriques (carré, cercle, triangle) et les nombres. À la revendication de la liberté de création de l'artiste (Diderot), à l'introduction de la perspective historique dans l'appréciation de la norme (Winckelmann), s'ajoutent au XIX^e siècle de nouvelles représentations du corps grâce aux récentes fouilles archéologiques (Égypte). Les auteurs des divers traités n'hésitent pas à mettre à contribution les nouvelles sciences (phrénologie, physiognomie). Ils intègrent à leurs conceptions l'évolution de l'anatomie artistique. Les recherches d'un Peter Lenz, qui travaille dans la dernière partie du XIX^e à l'abbaye de Beuron (vallée du haut Danube), appartiennent, sans doute à son insu, aux tendances qui animent les spéculations des artistes et tirent les réalisations plastiques et graphiques vers l'abstraction. Quelques peintres nabis (Maurice Denis, Paul Sérusier) s'intéresseront de près aux propositions de l'école de Beuron. Autant dire que la question des règles à suivre pour réaliser la représentation du beau corps est ancienne. Claire Barbillon montre soigneusement comment

la règle est construite, portée, modifiée par des artistes et théoriciens illustres : Vitruve ; Alberti, qui prend en compte le corps humain réel et non un corps désincarné. Dürer se montre très soucieux des mesures (hauteur, largeur, épaisseur du corps), et bien sûr Vinci, dont la représentation de *L'Homme de Vitruve* est si souvent reproduite. Le XVII^e siècle, découvrant les statues antiques, recevra avec Gérard Audran (*Les Proportions du corps humain mesurées sur les plus belles figures de l'Antiquité*) l'appui nécessaire à l'affirmation de la supériorité du modèle antique sur les normes issues des seuls rapports de nombre. Si le canon demeure une modalité d'organisation du visible, la fin du XIX^e siècle voit se défaire ce qui était resté lié depuis la Renaissance, la figure humaine et l'ordonnement mathématique (nombre et géométrie). Cependant, le recours au canon se maintient au siècle suivant, dans les normes nouvelles et fameuses (le Modulor de Le Corbusier), en même temps que prédomine une sorte d'oubli de la proportion, dont l'art moderne, dès le début du XX^e, fournira bien des exemples.

M. E.

DOMINO Christophe (dir.)

Gilles Mahé

[Éditions Jean-Michel Place, 552 p., 36 €, ISBN : 2-85893-789-3.]

- Organisateur, économiste, voyageur, éditeur, golfeur, commentateur, ami, connaissance, connaisseur et amateur...

L'œuvre de Gilles Mahé, disparu en 1999, pourrait être cernée par une somme d'activités plus ou moins disparates mais reliées, tant l'artiste a mélangé les cartes et les images entre art et vie. En 1986, il se définit ainsi comme artiste : « En effet, nombre des travaux qu'il réalise requièrent autre chose que le seul espace d'une galerie pour les accueillir ; interrogeant le statut même de l'objet d'art, ils se présentent comme de véritables dispositifs dont le fonctionnement implique l'intervention de diverses instances du circuit artistique. C'est la fonction de l'artiste que de permettre la réalisation de tels projets. » Dans ce sens en 1990, et afin d'inaugurer « un positionnement inédit dans le monde de l'art »,

il crée Gilles Mahé & Associés SA, « dont le capital est constitué par l'apport en nature de ses œuvres et par des actions offertes au public et aux institutions ». Dirigé par Christophe Domino, et comptant des contributions de Jean-Marc Huitorel, de Jean-Marc Poinot, d'Isabelle Roctont et d'Olivier Prigent, le présent ouvrage regroupe un certain nombre des œuvres et relations d'un travail qui, comme l'écrit Domino, est plus « reconnu que connu ».

O. M.

DOTREMONT Christian

Les Développements de l'œil

[Hazan/Université libre de Bruxelles, ill., 199 p., 45 €, ISBN : 2-85025-929-2.]

- Ce volume collectif, réalisé à l'occasion de l'exposition du même nom au musée des Beaux-Arts de Mons, donne la pleine mesure de la place importante occupée par Christian Dotremont dans la vie artistique et intellectuelle, à partir des années 1940, et ce, bien au-delà de sa Belgique natale. Poète, peintre, écrivain, grand solitaire qui séjourne à maintes reprises dans le Grand Nord scandinave et finlandais, Dotremont s'est confronté à ce qu'on pourrait sommairement appeler l'antagonisme de l'écriture et de la peinture. Par l'invention du logogramme et la pratique de la calligraphie, il a tenté d'en résorber l'éloignement. La trajectoire Dotremont conjugue un engagement très fort à l'égard de la poésie et un intérêt tout aussi vif pour la réflexion sur l'image. De quoi tourner son regard vers les surréalistes et André Breton (avec lequel il ne fera pas longtemps affaire). En effet, Christian Dotremont, né en 1922, rejoint les adeptes belges et français qui, en 1947, se reconnaissent dans le *Manifeste des surréalistes révolutionnaires*. La même année, Dotremont adhère au Parti communiste belge. Paul Aron délie les liens complexes entre surréalistes belges et français ainsi que leurs rapports avec le communisme contemporain. Les amis de Dotremont ont nom Magritte, avec lequel il s'efforcera d'aller au-delà du surréalisme ; Ager Jorn, avec qui il participe au groupe Cobra (nom formé à partir du nom des villes : Copenhague, Bruxelles, Amsterdam). Dotremont, qui

... introduit Pierre Alechinsky dans le groupe Cobra, réalise avec lui des « peintures-mots ». Photos, œuvres communes témoignent de ce « partenariat », selon le mot du peintre, qui a eu raison de moments difficiles entre les deux créateurs. Yves Bonnefoy célèbre, souvenirs évoqués en ouverture de l'ouvrage, le poète Dotremont, qui fut « un de [ses] amis les plus chers ». Ce créateur, mort en 1979, qui a tant consacré à la photographie et à l'image, est l'homme d'un unique et étrange roman, *La Pierre et l'Oreiller*, composé, nous dit Marc Quahebeur, à la manière des stations de la Passion du Christ. On se plaît à croire que ce texte, sorte d'autofiction, publié en 1955 chez Gallimard, est encore accessible au lecteur francophone.

M. E.

**DURAND-DESSERT Liliane et Michel
- L'Art au futur antérieur,
l'engagement d'une galerie**

[Actes Sud/musée de Grenoble, 144 p., 39 €, ISBN : 2-7427-4978-0.]

- L'Art au futur antérieur

[Actes Sud/musée de Grenoble, 110 p., 30 €, ISBN : 2-7427-4962-4.]

- Ouverte en 1975 à Paris, la galerie Liliane et Michel Durand-Dessert a accompagné ces vingt dernières années le développement de la création contemporaine en France. Avec l'inauguration de la galerie rue de Montmorency (elle déménagera ensuite rue des Haudriettes, puis rue de Lappe), le couple a introduit un contrepoint nécessaire dans le paysage artistique local. Il a accompagné des artistes français comme Michel Parmentier, François Morellet, anglais comme Alan Charlton et Barry Flanagan, présenté les protagonistes de l'Arte Povera italien et surtout deux des plus importantes personnalités de la fin du xx^e siècle, Gerhard Richter (première exposition à Paris en 1976) et Joseph Beuys, qui réalisa à la galerie en 1982 sa seule œuvre produite en France. Si elle est inhabituelle, l'idée de consacrer une exposition rétrospective à une galerie s'explique ici par l'importance de cette aventure. La galerie — rapidement doublée d'une librairie et dans ses grandes années d'une salle de conférences — a en effet

été pour de nombreuses personnes un lieu de passage et d'influence, notamment pour Guy Tosatto, directeur du musée des Beaux-Arts de Grenoble et à l'origine de cette initiative. Dans l'entretien qui constitue la trame du présent catalogue, ce dernier prend d'ailleurs soin de replacer celle-ci dans le contexte français, artistique bien sûr, mais aussi politique (1981 et la naissance des fonds régionaux d'art contemporain). À noter, toujours à l'occasion de cette exposition qui s'est tenue à l'été 2004 à Grenoble, la publication du catalogue de la collection d'art primitif des Durand-Dessert, que ceux-ci ont souhaité mettre en regard avec leur activité de galeriste.

O. M.

FOREST Philippe

Raymond Hains Uns Romans

[Gallimard, coll. « Art et artistes », ill., 251 p., 19,90 €, ISBN : 2-07-076860-0.]

- En dépit de nombreuses expositions et rétrospectives en Europe, dont une en 2001 au Centre Pompidou, l'œuvre très particulière de Raymond Hains, « unanimement reconnue pour son importance », selon P. Forest, reste cependant méconnue. Il y a là matière à combler sur le mode narratif la place laissée libre par l'absence d'étude et de présentation d'ensemble de l'œuvre de Hains. Le plus simple et le plus réducteur, aux yeux de P. Forest, est de ne voir en Hains que le compagnon très autonome, au tout début des années 1960, d'un groupe formé d'Yves Klein, Arman, Tinguely, Spoerri, Raysse, et que rejoindront Niki de Saint Phalle, César et Christo. Sous le nom de « Nouveau Réalisme », le critique Pierre Restany saisit une communauté de pratique et d'attitude. De tous, Hains, est certainement le plus singulier, singularité indiquée par le titre du livre emprunté au français médiéval, pour dire « roman ». Car la thèse de Forest consiste à montrer, à partir de la conduite de la vie et des travaux de Hains, que les œuvres ne sont pas des représentations ou des présentations du monde, mais des signes. Ultime aboutissement de cette lecture : Hains est rapproché de Proust construisant *À la recherche du temps perdu*, du moins Proust tel que lu par Gilles Deleuze

(*Proust et les Signes*). Hains qui est, dit Forest, « un peintre qui ne peint pas » est l'herméneute infatigable de son propre travail. Travail qui, s'il faut en indiquer les repères principaux, commence par la photographie et le projet de saisir l'image hypnagogique. Un des gestes les plus connus de Hains reste le décollage d'affiches lacérées qu'il effectue en compagnie de Villeglé, son ami de l'école des beaux-arts de Rennes. La volonté constante de Hains, explique Forest, est de faire voir : par la lacération, la déformation graphique de l'image, par ce que l'artiste appelle « macintoshage », exploration des images fabriquées avec l'ordinateur. Un rôle prépondérant est toujours dévolu au regard : le monde est un tableau que l'artiste fait apparaître par le regard. Le livre de Philippe Forest est une indispensable introduction à une œuvre complexe dont est montrée l'imperceptible cohérence, celle d'un homme qui écrivait en 1952 : « Des appareils, destinés d'abord à enregistrer les images et les sons, servent aujourd'hui à découvrir d'autres images et d'autres sons. » Belle acuité si l'on songe un instant à ce que cinéastes et musiciens par exemple ont fait et continuent de faire de ces appareils.

M. E.

JUNOD Philippe

Transparence et Opacité.

Essai sur les fondements théoriques de l'art moderne

[Éditions Jacqueline Chambon, 554 p., 32 €, ISBN : 2-87711-272-1.]

- Entrepris à la fin des années 1960 par l'historien d'art suisse, *Transparence et Opacité* paraît pour la première fois à Lausanne en 1976. Sa réédition donne la mesure de l'agitation conceptuelle qui était celle de l'esthétique en ces temps, pas si lointains, où apparaissaient encore peu les distances prises avec les esthétiques phénoménologiques ou celles influencées par la pensée marxiste. Les lectures sémiologiques, libidinales ou désirantes des œuvres ne tenaient pas encore le devant de la scène théorique des débats sur l'art, pour ne rien dire des approches cognitivistes

de la question. Sauf erreur, il n'était pas si fréquent qu'un même auteur dans un même travail manie autant de textes d'artistes et de critiques, des Grecs aux théoriciens allemands des XIX^e et XX^e siècles, sans ignorer les empiristes anglais, souvent négligés en cette matière. Le but de Philippe Junod n'est pas d'exposer toutes ces doctrines ou théories de manière chronologique, ni même logique, bien que ce soit à ce parti qu'il se range.

L'intention est plutôt d'en débusquer les redites, les indulgences à l'égard de la rigueur théorique, par exemple à propos des concepts de forme, de sens. Mais en parcourant ce corpus, l'auteur poursuit la réévaluation des écrits du théoricien de l'art allemand Konrad Fiedler, rédigés entre 1876 (*Du jugement en matière d'art visuel*) et 1895. Le plaidoyer « pour une nouvelle lecture de Fiedler » se développe, en contrepoint, sans être systématique, sous la forme de remarques, de digressions, de considérations qui corrigent des discours et des thèses antérieures.

Il convient, dans une fidélité bien comprise, de rejeter les commodités de dichotomies telles que fond/forme, réalisme/idéalisme, voir/toucher. On retient surtout que Junod crédite Fiedler d'avoir été le premier à mener une critique de la *mimesis*. L'esthétique de Fiedler, telle que captée dans le texte de P. Junod, s'appuie sur les rapports entre art et connaissance (conception qui prend corps dès la Renaissance). La visibilité et le regard, l'œuvre comme production, la récusation de la correspondance peinture/langage, le refus du sentiment comme principe de fabrication et de compréhension de l'œuvre, l'intérêt pour la technique et le faire, voilà quelques obligations qui signalent la nouveauté de Fiedler. Elle vient aussi de son anticipation d'une certaine phénoménologie, en particulier celle de Merleau-Ponty, qui, selon Junod, en ignorait tout. Il est une question que l'ouvrage maintient, à la suite de Fiedler, sans apporter de réponse : « Qu'est-ce que l'art ? » Comment fonder une esthétique sur l'apport de Fiedler, se demande l'auteur ? En requérant davantage la place du regard ? Près de trente ans après la première parution de ce livre, c'est, semble-t-il, chose plus que faite.

En revanche, l'éditeur n'a nullement pris

... en compte la nécessité d'une mise à jour bibliographique, à commencer par celle relative aux textes de Konrad Fiedler.

M. E.

LASCAULT Gilbert

Le Monstre dans l'art occidental

[Klincksieck, ill., 466 p., 31 €, ISBN : 2-252-03426-2.]

- Les monstres accompagnent l'art et la littérature d'Europe. Du jour où les hommes ont peint sur les parois des grottes, introduit cyclopes et sirènes, dragons et autres créatures hybrides, les monstres et le monstrueux se mettent, en quelque sorte, en ménage avec les humains. La tentative d'en constituer un catalogue raffiné est une tâche impressionnante. La classification formelle que propose Lascault dans la seconde partie de son livre s'organise selon deux grandes familles : « les êtres monstrueux et le monstrueux dynamique ». À plusieurs reprises, l'auteur insiste sur le fait que le monstre accompagne les hommes de l'Occident depuis Polyphème jusqu'aux bandes dessinées et aux créatures virtuelles du cinéma contemporain, Terminator par exemple. On notera dans l'accentuation philosophique de la recherche deux temps forts : l'un relève de l'imagination telle que Descartes et l'âge classique la conçoivent, l'autre du symbole à partir et après l'esthétique de Hegel. En gros, la première ligne de pensée considère un monstre constitué et non un monstre rencontré ou perçu. Il résulte d'une combinaison d'éléments telle que l'imagination créatrice, selon le Descartes de la première des *Méditations métaphysiques*, l'autorise. L'auteur est alors amené à s'interroger sur une éventuelle logique du monstrueux. C'est dans cette direction que le monstrueux interroge la normalité du vivant. La seconde ligne incline du côté du symbole. Elle fait valoir les relations du monstrueux, toujours traité dans cette vaste étude non comme catégorie esthétique, mais comme « forme esthétique appartenant à plusieurs catégories », formes qu'il y a « à saisir dans les œuvres ». Avec le rapport du monstre et du langage s'ouvre un immense et nouveau champ d'investigation : de la symbolique métaphysique dans Platon (*République*) à la

caricature politique. Monstres et monstrueux infiltrent tous les domaines : de l'ethnologie (les masques) au social (fêtes, guerres, théâtre) en passant par les pathologies mentales (leurs expressions langagières et graphiques), enfin (ou d'abord) la littérature de toutes les époques. S'il faut retenir de ce travail colossal (thèse publiée pour la première fois en 1973 et heureusement rééditée) un ou deux « thèmes », on retiendra ceci : le monstre « fait écart à la nature » et ouvre vers un futur imprévisible l'imagination humaine. Il fait scandale parce qu'il surgit sans pouvoir durer, à la limite de la fragilité de la normalité de la vie.

M. E.

LIGIER Maude (dir.)

Nicolas Schöffer

[Presses du Réel, 288 p., 42 €, ISBN : 2-84066-131-4.]

- Trop souvent cantonné aux domaines de l'op art et de l'art cinétique, l'œuvre de Nicolas Schöffer (1948-1992) commence aujourd'hui à sortir du purgatoire. Protégé de Georges Pompidou, théoricien d'un « art cybernétique » interactif et porteur d'une pensée architecturale radicale, l'artiste a en effet sombré dans un oubli relatif avec la fin des Trente Glorieuses. Parue à l'occasion d'une exposition organisée sous l'égide d'Éric Mangion durant l'été 2004 par la villa Tamaris Pacha de La Seyne-sur-Mer et la fondation Vasarely d'Aix-en-Provence, cette importante publication rétrospective (servie par les recherches de Maude Ligier) permet au travail de Schöffer de trouver de nombreux échos dans les débats actuels. En effet, de Carsten Höller à Dominique Gonzalez-Foerster en passant par Olafur Eliasson, nombreux sont les artistes à renouer à des degrés divers avec les propositions de Schöffer. Rompant en 1948 avec la veine surréaliste qui était jusque-là la sienne, Nicolas Schöffer, à partir d'une réflexion sur l'espace et le mouvement, a développé une tentative d'œuvre d'art totale où la sculpture n'est qu'une matrice. « Le sculpteur sera architecte et urbaniste : la cité étant une prolongation de la sculpture qui remplacera la cathédrale sur la place publique », déclarait-il en 1954 lors d'une conférence

à la Sorbonne. Croyant dans une utopie moderne portée par un progrès sans faille, l'artiste a ainsi imaginé une ville planifiée et régulée par la cybernétique, où les habitants pourraient vaquer de l'Université verticale au Centre de loisirs sexuels. À l'heure où la Mairie de Paris peine dans sa reconfiguration du quartier des Halles, c'est avec un certain intérêt que l'on relira ici la contribution de Schöffner au concours initial de 1975. L'artiste proposait d'implanter au centre de Paris, avec son gigantesque Centre de réflexion prismatique, un vaste environnement de sollicitations sensorielles.

O. M.

MAGNIN Stéphane,
CHAMBAUD Étienne, MARIE Benoît
et TENRET Yves (dir.)

Lee 3 Tau Ceti Central Armory Show

[Villa Arson, 30 €, ISBN: 2-913689 06 X.]

- Depuis les années 1970, la question de l'exposition comme genre est devenue centrale dans le discours sur l'art contemporain. Si, dernièrement, celle-ci a pu être abordée avec le souci d'une signature et la marque du commissaire comme auteur (voir l'été dernier « Coolustre » d'Éric Troncy à la collection Lambert d'Avignon), elle peut aussi être considérée comme un champ ouvert, collectif, mais également régulé à la manière d'un terrain de jeu. Tel est en tout cas le principe retenu par Stéphane Magnin pour l'exposition « Lee 3 Tau Ceti Central Armory Show », qu'il a organisée l'an passé (été 2003) en collaboration avec le Centre d'art de la villa Arson. Se référant par ce titre à *Hypérion*, la saga de Dan Simons, l'artiste est resté fidèle à son intérêt pour la science-fiction. Une passion pour les dimensions et mondes parallèles qui lui a permis d'élargir bien au-delà de son premier propos cette exposition sur le thème du dessin contemporain. Celle-ci s'étant finalement achevée en un gigantesque cadavre exquis en trois dimensions. Pratiqué seul ou à plusieurs, avec des techniques (le crayon, la peinture...) et des supports (la feuille, le mur...) variés, le dessin, dans son acception large, regroupait une petite centaine de convives.

Conçu par Magnin, le présent ouvrage réunit la totalité de ces propositions, mais ne réussit évidemment pas (malgré des textes subjectifs, une mise en pages audacieuse et surtout la bande-son fournie avec le catalogue) à relater la formidable pelote de laine que constituait l'exposition.

O. M.

MANGION Éric (dir.)

72 Projets (pour ne plus y penser)

[Centre national de l'estampe et de l'art imprimé/Espace Paul-Ricard/Fonds régional d'art contemporain Provence-Alpes-Côte-d'Azur, ISBN: 2-912483-23-9.]

- Par son principe, *72 Projets (pour ne plus y penser)* n'est ni un catalogue ni un livre d'artiste. Il s'agit pourtant d'un ouvrage à situer entre l'exposition et le livre, et dans lequel se déploient soixante-douze œuvres fantasmées ou laissées inachevées par autant d'artistes. Tous ont répondu au courrier envoyé à l'initiative commune du Centre national de l'estampe et de l'art imprimé, de l'Espace Paul-Ricard et du Fonds régional d'art contemporain Provence-Alpes-Côte-d'Azur, leur demandant de leur faire part de projets ayant comme « dénominateur commun d'être des œuvres non réalisées [...] faute de temps, de moyen ou d'opportunité. Des projets en sommeil enfouis au fond de [leurs] mémoires et de [leurs] tiroirs, et qui auront ainsi une existence potentielle par le biais de cette édition ». Classées par ordre alphabétique, ces propositions valent autant pour leur pertinence que pour leur diversité. Ainsi Philippe Mayaux présente son projet de *Moulin à vent contre*, destiné à produire un souffle contraire au vent, tandis qu'Éric Madeleine suggère de transformer le métro aérien parisien en grand huit, en y adjoignant un looping. On remarquera également la *Cimaise mobile homéostatique à roulettes suiveuse et qui parle* de Gilles Barbier, destinée à redonner une visibilité aux tableaux ignorés par les visiteurs de musées. Servi par la conception graphique de Rik Bas Backer et de José Albergarcia, l'ouvrage s'annonce comme un futur classique, d'autant que, de Boris Achour à Niek Van de Steeg, en passant par Claude Lévêque, Bruno Peinado, Laurent Grasso, Didier Marcel,

... Jacques Julien ou Thomas Hirschhorn, la liste des invités constitue un bel échantillon de la scène contemporaine française.
O. M.

MUEHL Otto

Lettres à Erika.

Lettres de prison

[Presses du Réel, 478 p. et 208 p., ISBN : 2-84066-087-3 et 2-84066-085-7.]

- Enfant terrible de l'actionnisme autrichien, Otto Muehl a, dans les années 1960, aux côtés de personnalités comme Hermann Nitsch ou Peter Weibel, fait voler les conventions artistiques et sociales en faisant exploser littéralement le cadre de la peinture par le recours à la performance. Pour poursuivre l'utopie artistique à un niveau plus large, Muehl a ensuite fondé en 1970 la « Muehl Kommune », communauté prônant un élargissement de la famille et la liberté sexuelle. L'expérience, qui durera jusqu'en 1991, s'est malheureusement écroulée dans la suspicion et les conflits, l'artiste, accusé de détournement de mineur, étant condamné à sept ans de prison. Dirigés par Danielle Rivière, collaboratrice et proche de l'artiste, les deux ouvrages aujourd'hui publiés par les Presses du Réel reviennent sur ces deux moments clefs de l'œuvre de Muehl à travers sa correspondance. Le premier, *Lettres à Erika*, regroupe les échanges de l'artiste avec sa compagne d'alors. Il permet de suivre les débats artistiques de la Vienne des années 1960. Comme l'écrit l'intéressé, ces lettres suivent le cheminement qui l'a mené à l'actionnisme avec en point d'orgue le scandale, en 1968, des journées « art et révolutions », pendant lesquelles Günter Brus déféqua sur le drapeau autrichien. Le second ouvrage compile les interventions d'Otto Muehl pendant son incarcération, une peine mise à profit comme un « voyage de formation, certes contraignant mais créatif, dans les boyaux de la société ».

O. M.

SCHAMA Simon

Les Yeux de Rembrandt

[Traduit par André Zavriew, Éditions du Seuil, 840 p., 69 €, ISBN : 2-02-01728-X.]

- Il fallait un livre exceptionnel comme celui de Simon Schama pour évoquer Rembrandt tel qu'en lui-même. Rembrandt a marqué pour mille raisons non seulement les théoriciens de l'art, mais aussi les écrivains, de Gautier à Genet, et les peintres, de Fromentin à Van Dongen. L'immense artiste a apporté à la peinture une dimension qui lui était encore inconnue, dans sa conception même, mais encore plus dans sa vision de l'humanité, à la fois ramenée à sa réalité composite et sublimée pour ce qu'elle est. C'est un livre sérieux, mais pas austère, qui est capable d'envisager son sujet sous différents angles de vue (en prenant en considération le milieu artistique de son temps aussi bien que l'évolution de sa démarche de peintre). Simon Schama fait ici le portrait d'un géant, mais sans se laisser abuser par la légende qui entoure la figure de Rembrandt et sans succomber non plus à un point de vue réducteur. C'est enfin un livre qui se lit avec la même passion que l'auteur a éprouvée à l'écrire. Amateur ou spécialiste, nul ne peut contourner cette étude qui, sans épuiser le sujet (et de loin), permet néanmoins de se faire une idée précise de la vie de l'auteur de *La Fiancée juive*.

G.-G. L.

TUROWSKI Andrej

« Fin des temps ! L'histoire n'est plus ». L'art polonais du xx^e siècle

[Hôtel des Arts de Toulon, 136 p., 20 €, ISBN : 2-913959-15-6.]

- Paradoxe historique : depuis 1989 et la chute du mur de Berlin, l'Europe centrale — qui était entrée dans les têtes en 1968 avec l'invasion de la Tchécoslovaquie puis l'œuvre et l'exil de Milan Kundera — ne passionne plus les intellectuels français. Et la fin du partage de l'Europe en 2004 ne semble pas inverser la tendance — il n'y eut par exemple que Philippe Sollers pour s'élever en août contre l'absence française aux cérémonies de commémoration de l'insurrection de Varsovie. Une saison polonaise se tient

jusqu'à la fin de l'année en France. Des expositions donc, et des catalogues : à Toulon, l'historien d'art Andrej Turowski tente, à rebours des paresseuses habitudes monographiques, de retracer l'« évolution artistique » d'un pays *un peu plus unique que les autres* : en un siècle passé du néant à l'être (1918) puis du socialisme à l'Europe, qui entre les deux a deux fois changé de frontières, qui fut le lieu du génocide et des plus folles destructions. Au centre, Wladyslaw Strzeminski (1893-1952), fondateur de l'unisme et auteur du cycle *À mes amis juifs*. C'est un vers de Norwid (« le premier, au sein du modernisme polonais, à soulever l'existence et l'importance de la pluralité culturelle et sa corrélation ethnique ») qui sert de titre au livre. Certains de ses dessins y sont reproduits.

J.-P. S.

WACJMAN Gérard (dir.)

L'Intime. Le collectionneur derrière la porte

[Fage/La maison rouge, 184 p., 25 €, ISBN : 2-84975-010-7.]

- Inaugurée au printemps 2004, la Maison rouge/fondation Antoine de Galbert est une expérience bienvenue dans le paysage des lieux parisiens consacrés à la création contemporaine. La fondation doit à son instigateur — le collectionneur Antoine de Galbert — une orientation particulière, destinée à mettre en avant des collections privées. Confiée au psychanalyste et écrivain Gérard Wacjman, la première exposition s'attachait justement à la collection en tant que mode de présentation de l'œuvre d'art. Pour ce faire, elle articulait une quinzaine de « containers », contenant chacun un salon, une chambre, un bureau ou encore des toilettes, déplacés tels quels avec les œuvres qui leur sont afférentes, transportées « dans leur jus » de l'espace privé à celui de l'exposition. En introduction, Gérard Wacjman explique d'ailleurs qu'« exposer les œuvres d'une collection avec le regard du collectionneur sur les œuvres de sa collection » revient à « faire le portrait d'un regard ». Plus loin, il brosse lui-même, sous la forme d'un journal, ces portraits.

Paru à cette occasion, le catalogue documente évidemment ce parti pris avec des reproductions de l'accrochage, mais il poursuit surtout cette réflexion sur la collection privée avec deux essais. Le premier, signé par Patricia Falguières, est un « parcours dans l'histoire du collectionnisme », du *studiolo* renaissant à l'art conceptuel, tandis que Jean-Pierre Criqui esquisse une histoire de la boîte dans l'art de la fin du xx^e siècle à partir de la collectionniste populaire d'Andy Warhol.

O. M.

WARNOD Jeanine

L'École de Paris

[Arcadia éditions/musée du Montparnasse, 320 p., 39 €, ISBN : 2-913019-26-9.]

- Jeanine Warnod est née en 1921 dans ce Montmartre qui est déjà un lieu d'histoire, mais pas encore le musée à ciel ouvert livré aux touristes. Dans ce livre où elle égrène ses souvenirs, elle évoque bien sûr la figure de son père, à la fois un dessinateur de talent qui a su saisir sous son crayon un certain esprit de Paris pendant ces décennies fertiles et un mémorialiste partial, parfois fantasque, mais plein de verve (on se souvient de *Bals, cafés et cabarets*, de *Ceux de la Butte*, de *Visages de Paris...*). Défilent aussi les nombreux peintres qui ont fréquenté leur appartement de la rue Caulaincourt, à commencer par Suzanne Valadon, Pascin (qui fait son portrait alors qu'elle n'a que trois ans), Poulbot, Kisling, Gromaire, Foujita, Marcoussis Kikoïne (pour lequel elle posa) et tant d'autres encore. Plus qu'une autobiographie, c'est le portrait d'une époque qui nous est livré dans le regard d'une petite fille puis d'une adolescente qui se prend de passion pour ce petit monde qui rêvait de changer le regard de leur contemporain. Jamais cette passion ne diminua dans son cœur. Après la Seconde Guerre mondiale, elle entreprit de raconter leur histoire en écrivant deux monographies, la première sur le Bateau-Lavoir, haut lieu du cubisme, et l'autre sur la Ruche, très vite une petite république des émigrés russes, de Chagall à Lipchitz. Ces très précieux Mémoires ont également servi de trame pour une exposition évoquant l'école de Paris,

... organisée avec esprit et diligence par Sylvie Buisson au musée du Montparnasse. Ce livre-catalogue richement illustré est un document précieux puisqu'il nous permet de mieux connaître de l'intérieur ce milieu et ces protagonistes : un tel témoignage de première main ne vaut pas exclusivement pour les anecdotes qui y sont rapportées, mais aussi et surtout par l'évocation de personnages désormais entrés dans l'histoire de l'art du xx^e siècle et qui sont presque toujours devenus des images d'Épinal.

G.-G. L.

BANDE DESSINÉE

Sélection de Jean-Pierre MERCIER

FERRANDEZ Jacques

Carnets d'Orient.

T. VII : Rue de la bombe

[Casterman, 62 p., coul., 14,95 €, ISBN : 2-2033-6507-2.]

- Depuis bientôt quinze ans, Jacques Ferrandez s'est attelé à une histoire de l'Algérie, par le biais d'une saga ambitieuse qui compte désormais sept volumes. Partant des premières années de la colonisation française, il s'est lentement rapproché de l'époque de la guerre d'indépendance, objet de sa dernière livraison. Comme dans les épisodes précédents, le lecteur est invité à suivre les parcours d'une poignée de personnages. Certains combattent pour l'indépendance, d'autres sont militaires ou pieds-noirs. Évitant le piège de la reconstitution monumentale, Ferrandez donne à chacun une remarquable épaisseur humaine, tout en fournissant l'essentiel des clefs qui permettent de comprendre le déroulement des événements et leurs enjeux. Ce faisant, il aide à une mise en perspective que, dans sa préface à l'ouvrage, Bruno Étienne appelle de ses vœux pour que se brise enfin le cercle de la violence qui ensanglante l'Algérie depuis des décennies.

J.-P. M.

F'MURR

Le Génie des alpages.

T. XIII : Cheptel maudit

[Dargaud, 48 p., coul., 9,45 €, ISBN : 2-20504887-2.]

- On l'attendait depuis cinq ans, il est paru et on n'est pas déçu ! F'Murr s'y entend toujours pour faire souffler un vent de radicale folie sur ses alpages, avec une vivacité qui ne s'est pas démentie en trente ans (les premiers gags ont été publiés dans *Pilote* en 1973). On connaît le principe de la série : dans des suites de gags courts, un berger, son chien et un troupeau de moutons singent, avec une bonne dose de *nonsense*, les travers de la vie en société. Fin connaisseur

de l'humour littéraire anglo-saxon (il cite volontiers Laurence Sterne et Lewis Carroll parmi ses influences majeures), F'Murr dynamite la tradition du gag en deux pages avec une efficacité d'autant plus redoutable que son approche formelle reste somme toute classique. Ses planches, lisibles et admirablement composées, font penser autant à Franquin qu'aux grandes séries des débuts de la bande dessinée américaine, particulièrement *The Katzenjammer Kids* (Pim-Pam-Poum), *Krazy Kat* et *Polly and Her Pals*. Autre manière de dire qu'au fil du temps F'Murr est devenu un classique...

J.-P. M.

LEFÈVRE-VAKANA Philippe

L'Art de Jean-Claude Forest

[Éditions de l'An II, 158 p., coul., 34 €, ISBN : 2-84856024-X.]

- Ces derniers mois ont vu la réédition de quelques-unes des œuvres majeures de Jean-Claude Forest. On ne peut que s'en réjouir, tant fut grand l'apport de cet artiste inclassable, disparu en 1998. Créateur de *Barbarella*, qui symbolisa au milieu des années 1960 l'émergence d'une bande dessinée pour adultes en France, Forest a collaboré avec les plus grands dessinateurs (Gillon, Tardi, Cabanes), travaillé pour le cinéma, la télévision... Graphiste d'une prodigieuse aisance, il était également un remarquable dialoguiste et un scénariste inspiré, mêlant farce, sensualité et une secrète mélancolie. Les Éditions de l'An II consacrent un épais volume à son œuvre en privilégiant, comme l'indique le titre, le talent du graphiste. On découvre l'affichiste de cinéma, l'illustrateur de livres (il fut l'un des premiers à travailler pour les collections de poche). La délectation est immense à suivre un dessinateur constamment en mouvement, revenant sans cesse sur ses planches, modifiant les découpages, redessinant des personnages. Le texte de Philippe Lefèvre-Vakana, amateur de longue date et fin connaisseur de l'œuvre de Forest, livre sans fioritures les clefs principales pour comprendre l'œuvre, sans s'écarter d'une grille de lecture strictement biographique. Les informations fournies

sont précieuses, mais à tout prendre, on aurait préféré que l'auteur, à l'instar de son modèle, se laisse emporter dans les méandres des mondes forestiens et prenne le risque d'une approche plus personnelle...

J.-P. M.

PÉTILLON René

et ROCHETTE Jean-Marc

Scandale à New York

[Albin Michel, 48 p., coul., 12,50 €, ISBN : 2-22615250-4.]

- Après avoir semé le trouble en Angleterre (voir le précédent volume des mêmes auteurs, *Panique à Londres*), Louis le vétilleux (héritier bafoué d'une île anglo-normande) et son compagnon souffrant de troubles de la personnalité débarquent sans un sou à New York. Ils amassent en un clin d'œil une fortune, qui provoque scandale et stupeur à Wall Street, ce qui se comprend quand on voit par quels moyens peu orthodoxes ils y parviennent. Ce second opus, mené à un train d'enfer, est la chronique de l'ascension et de la chute (heureusement sans douleur pour eux) d'un duo de *golden boys* improbable. Pétillon, sans conteste l'un des meilleurs humoristes français actuels tous genres confondus, enchaîne avec un bonheur évident les coups de théâtre et les retournements. Et Rochette, également très en verve, se régale visiblement à mettre tout cela en images.

J.-P. M.

TRONDHEIM Lewis

Les Aventures extraordinaires

de Lapinot. T. VIII : La vie comme elle vient

[Dargaud, coll. « Poisson pilote », 48 p., coul., 9,45 €, ISBN : 2-20505385-X.]

- Après quinze ans d'une activité incessante, Lewis Trondheim semble décidé à ralentir le rythme de sa production. Ainsi met-il fin aux aventures de Lapinot, héros qui l'a fait connaître et dont Dargaud assure la publication depuis 1995. Sa manière est magistrale : sans cesser de faire rire, et sur un train d'enfer, il déroule un scénario

... qui brasse des considérations plutôt sombres sur l'amour (qui ne dure pas), la violence, le destin et la mort. On s'en voudrait de dévoiler la pirouette finale, mais on saluera le talent de Trondheim, qui réussit à l'imposer à son lecteur sans qu'elle paraisse invraisemblable. Mieux même: on cesse soudain de (sou)rire, saisi par une vive émotion...

J.-P. M.

CINÉMA

CINÉMA – LIVRES

Sélection de Patrick BRION et Jean-Pierre SALGAS

AKERMAN Chantal

Autoportrait en cinéaste

[Cahiers du cinéma/Centre Pompidou, 241 p., 49 €, ISBN: 2-86642-385-2. + 1 DVD Saute ma ville — Hôtel Monterey.]

• Deux livres en un dans ce livre, qui peut rappeler au choix *Godard par Godard* ou *Les Yeux verts*, de Marguerite Duras: l'un de Chantal Akerman sur elle-même, un «journal de l'écriture de ce livre»: «Le frigidaire est vide on peut le remplir». L'autre, un passage en revue (inégal, parfois à côté) de tous ses films par des critiques complices ou des familiers. Ce volume accompagnait la rétrospective de la cinéaste au Centre Pompidou du 28 avril au 7 juin 2004 (la chance de pouvoir tout voir ou revoir). Plus secrètement, il faisait le lien entre la sortie en salles du dernier film, *Demain on déménage*, et une installation exposée à la galerie Marian Goodman: «Marcher à côté de ses lacets dans un frigidaire vide». Une triple coïncidence qui donne soudain à voir en Akerman une jeune femme libre *cousue* d'une autre femme, toutes deux *cousues* d'une troisième, la deuxième sans cesse incarnée par deux actrices: Delphine Seyrig, Aurore Clément (je vais m'expliquer). Et la cinéaste *lazaréenne* par excellence: j'emprunte le terme à Jean Cayrol, qui, en 1950, loin par anticipation de ce qui deviendra la vulgate blanchotienne, montrait qu'Auschwitz accélérât l'art moderne: «vieille enfant», «fille de la génération sacrifiée», elle est la sœur à peine plus petite de Perec et de Boltanski (d'ailleurs présents dans le livre, une photo, un texte). «Il n'y a rien à ressasser disait mon père, il n'y a rien à dire disait ma mère. Et c'est sur ce rien que je travaille.» Née en 1950 à Bruxelles de parents juifs polonais, éblouie par *Pierrot le Fou*, Akerman entre en cinéma justement par le cinéma expérimental (Snow, Mekas): je rappelle *Hôtel Monterey* (1972), un peu son *Espèce d'espace*, ou *Je tu il elle* (en 1974, l'année de *W*) un peu son *Homme qui dort* — l'érotisme en plus. Puis viennent deux grands films. D'abord *Jeanne Dielman, 23 quai*

du Commerce, 1080 Bruxelles — qui resurgira inversé dans *Golden Eighthies* en 1986 (Seyrig a épousé la boutique et Charles Denner, il n'est pas possible de recommencer avec John Berry le libérateur — autour d'elle tous les autres happy ends échouent, à cause du *clinamen* originel de la guerre). Ensuite *Les Rendez-vous d'Anna* (en 1978, année de *La Vie mode d'emploi*) : sur la ligne Moscou-Paris, dans les quatre gares de Bruxelles, en cinq étapes qui toutes butent sur la guerre, un panorama de l'Europe dix ans après Mai-68. Aujourd'hui, la lecture « féministe » de *Jeanne Dielman* surprend : Delphine Seyrig y incarne une survivante, mère juive morte à la vie, qui tue quand celle-ci resurgit (« Il y a des souvenirs qui m'empêchent de jamais revenir », chante la radio). Aurore Clément, son aura érotique absolue, est bien évidemment la même femme continuée (de façon générale, tous les films, une trentaine, n'en sont qu'un. *D'Est ou Sud* déploient *Hôtel Monterey*). *Le frigidaire ?* un album de *famille recomposée*, vie et cinéma mêlés absolument... Qui tourne tout entier autour d'une scène de *Demain on déménage* (« le film sans doute le plus juif jamais réalisé par Chantal Akerman », écrit Jacques Mandelbaum), lequel rejoue dans la fiction la scène montrée dans *Marcher* au sous-sol de la galerie Goodman : avec sa mère, Chantal Akerman déchiffre le « Tagesbuch » polonais des années 1920 de sa grand-mère disparue à Auschwitz : « Je suis une femme. » Comme si en 2004, après des années d'*anamorphose* d'Auschwitz, il était possible de regarder en face, de filmer non pas tant le camp que *le visage sous le visage* de Jeanne-Delphine Seyrig, Anna-Aurore Clément : la mère (grand-mère fille), le film sous le film, la survie elle-même, le *conatus* et son *clinamen*... De pouvoir enfin *mi-dire* la vérité (Akerman cite Lacan), « se remémorer quelque chose qu'on n'a pas vécu ». « On n'a jamais fini l'éloge de Chantal Akerman », dit justement Dominique Paini dans l'introduction.

J.-P. S.

BARNIER Martin

Des films français made in Hollywood. Les versions multiples 1929-1935

[L'Harmattan, 274 p., 23 €, ISBN : 2-7475-6578-5.]

- Le phénomène des « versions multiples » est une des curiosités de l'histoire du cinéma. Au début du cinéma parlant, le problème du doublage n'était pas encore résolu — à l'époque du cinéma muet, il suffisait de remplacer un intertitre dans une langue étrangère par son homologue en français — et le public, français en l'occurrence, ne supportait pas des films intégralement parlés en anglais ou en allemand. La post-synchronisation, alors à ses débuts, paraissait encore comme une trahison. D'où l'apparition de versions multiples, produites essentiellement par les grands studios américains. L'histoire était la même, le décor aussi ; il ne restait qu'à traduire les dialogues et à les faire interpréter par des acteurs « étrangers ». C'est ainsi que l'on vit des films parlant entièrement en français, intégralement joués par des acteurs français et réalisés en totalité à Hollywood. Maurice Chevalier, Charles Boyer, Jean Gabin, Harry Baur, André Berley et d'autres furent ainsi les vedettes de ces versions parallèles françaises. L'auteur du livre, qui s'est attaché aux corporatifs de l'époque, signale combien ce type de productions suscita de commentaires nationalistes à la limite de la xénophobie. On reprocha quasiment à Jeanne Hebling d'avoir trahi son pays. La revue *Ciné-Miroir* écrivait : « Il est curieux de constater qu'un metteur en scène, qu'il soit allemand, français ou suédois, une fois qu'il a traversé l'Atlantique perd en grande partie l'originalité qu'il tenait de sa race. Les États-Unis ont un extraordinaire pouvoir de nivellement. » Yvan Noé, qui avait lui-même travaillé à Hollywood, surenchérisait dans son livre *L'Épicerie des rêves* : « Le cinéma américain tend à nous abêtir, à détruire par ses enfantillages et ses fadaïses admirablement présentées, notre bon sens et notre esprit critique et à paralyser notre esprit tout court. » Plus objectif, l'auteur conclut en reconnaissant que « si l'image persiste d'une production

... à la chaîne (ce qui est un peu vrai) et donc de qualité médiocre (ce qui est plutôt faux), c'est sans doute à cause de l'antagonisme franco-américain». On pourra trouver en annexe une utile liste des fiches techniques des films tournés en français aux États-Unis. Raison de plus pour regretter que l'auteur n'ait pas poussé ses recherches assez loin pour indiquer ceux de ces films qui ont survécu. En fait, malheureusement, très peu ! Ce qui est d'autant plus dommage, car certaines de ces versions multiples ont été dirigées par de grands cinéastes comme Ernst Lubitsch, Jacques Feyder et Paul Féjos.

P. B.

BECKER Jean

Becker par Becker

[Éditions PC, 207 p., 39 €, ISBN : 2-912683-33-5.]

- Le principe du livre est de couvrir successivement la carrière de Jacques Becker puis celle de son fils, Jean. Chaque film est accompagné de textes des réalisateurs et de témoignages, l'ensemble étant illustré de multiples photos, dont plusieurs de tournage. Assez justement, Jean Becker reconnaît, en parlant de son père : « Ce que je ressens quand je vois ses films, c'est que les personnages, du plus petit au plus grand, sont tous attachants. » Défilent alors, comme autant de souvenirs, Fernand Ledoux et Robert Le Vigan, inoubliable Goupi-Tonkin dans *Goupi Mains rouges*, Micheline Presle dans *Falbalas* — celle-ci avoue : « C'est un film très lumineux qui pourtant a été entièrement tourné de nuit » —, Anne Vernon et Daniel Gélin dans *Édouard et Caroline*, et naturellement *Casque d'or*, dont Jacques Doniol-Valcroze écrivait : « C'est une grande histoire d'amour, une grande histoire d'amitié, une grande histoire de mort. » Jacques Becker, c'est aussi *Touchez pas au grisbi*, *Montparnasse 19* et *Le Trou*, superbes témoignages de la « qualité française » des années 1950-1960 poussée à sa perfection. Jacques Becker rappelle à propos de ce dernier film comment il avait tenu à ne pas avoir de visages connus pour interpréter les différents protagonistes de l'histoire. Symboliquement, la carrière de Jean Becker a commencé quelques mois après la fin

de celle de son père. Il serait vain de vouloir comparer les deux, mais il faut reconnaître que *L'Été meurtrier*, tourné en 1983 avec une Isabelle Adjani superbe en ange exterminateur, possède une virulence rare dans le cinéma français de l'époque. Raison de plus pour déplorer peut-être que dix pages aient été consacrées à *Effroyables Jardins* contre six à *Casque d'or* et quatre à *Touchez pas au grisbi*...

P. B.

BERJON Jean-Christophe

L'Annuel du cinéma

[Éditions Les Fiches du cinéma, 784 p., 40 €, ISBN : 2-85056-761-2.]

- Année après année, *L'Annuel du cinéma* poursuit sa mission encyclopédique, recenser chaque film distribué en France au cours de l'année, en en fournissant une fiche technique succincte, un résumé et un commentaire critique. C'est ainsi que 524 films sont ici analysés, la totalité des films sortis durant l'année 2003, de *Abîmes* à *Ziggy Stardust*. L'entreprise, immense, est une fois de plus menée à bien, l'ouvrage ne se contentant pas — si l'on peut dire ! — de ce vaste corpus, mais étudiant par ailleurs l'état des lieux, notamment la hausse du nombre de films français et, en même temps, la baisse de la fréquentation globale de l'année, reconnaissant que cette baisse a surtout affecté le cinéma français. Ce vaste panorama permet immédiatement de se rendre compte combien le nombre de films est souvent inversement proportionnel à la qualité. 2003 demeure en effet une année médiocre, que l'on oublierait vite s'il n'y avait pas *Mystic River*, de Clint Eastwood, *The Hours*, *Gangs of New York* et quelques autres réussites. Selon son goût, on préférera *Dogville*, de Lars Von Triers, *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, *Anything Else*, le dernier Woody Allen, ou *La Fleur du mal*, de Claude Chabrol, l'originalité de *Frida* ou le style de *Elephant*, lauréat de la palme d'or de Cannes, sans oublier *Le Seigneur des anneaux : le retour du roi*. Le livre possède en outre une multitude d'index (réalisateurs, titres originaux, premiers films, nationalités, distributeurs, nécrologie) qui permettent d'identifier facilement une œuvre dont on

aurait oublié le titre français. On trouvera aussi le palmarès des différents festivals internationaux ainsi que la liste des CD, DVD et livres sortis dans l'année en France et relatifs au cinéma. Comme si tout cela ne formait déjà pas un ensemble considérable, l'ouvrage possède un très curieux index thématique regroupant les différents sujets abordés durant l'année, de l'adultère (18 films) à la boulimie (1 film), en passant par les rapports père-fille (19 films) et la télépathie (2 films)... Sans rival dans les autres pays, *L'Annuel* offre ainsi une documentation exceptionnelle, indispensable pour tous ceux qui s'intéressent au cinéma. Ce dernier étant l'art de l'éphémère, ce livre est d'autant plus utile.

P. B.

CHAPIER Henry

Pour un cinéma de combat

[Éditions Le Passage, 391 p., 20 €, ISBN : 2-84742-036-3.]

- « Longtemps considéré comme un trouble-fête, le critique de cinéma fait partie en 2003 d'une race en fin d'extinction. Sa liberté d'expression au fil des ans s'est réduite comme une peau de chagrin sous la pression des milieux professionnels et des grosses compagnies, qu'elles soient américaines ou françaises », écrit avec une certaine amertume Henry Chapier, qui a regroupé ici quelques dizaines des nombreux articles écrits pour *Combat*, essentiellement dans les années 1960. Relire ces textes permet en effet d'arriver à la même conclusion que lui. Il y eut, naguère, une époque où des critiques tels que Chapier ou Jean-Louis Bory étaient capables de s'enthousiasmer — quitte à s'emporter un peu vite... — et de faire partager leurs passions à leurs lecteurs. On est frappé tout au long de ces textes par la liberté de ton de Chapier, la justesse de la plupart de ses jugements et la force de ses propos. Il est l'un des premiers à défendre Henri Langlois au moment de la malheureuse « affaire de la Cinémathèque », se passionne pour *Pierrot le Fou* — « Aux hommes qui ont oublié de vivre, donc de rêver, *Pierrot le Fou* tend un miroir traversé d'éclairs : pitié pour ceux qui craignent la foudre ! » — et écrit de superbes textes

sur Pier Paolo Pasolini, Luchino Visconti et *Le désert rouge* de Michelangelo Antonioni, son goût pour le cinéma italien étant évident. Heureux de découvrir Bernardo Bertolucci, Carmelo Bene, Jean Eustache et Philippe Garrel, Chapier est en même temps celui qui dénonce les excès du Ken Russell des *Diabes* ou des westerns de Sergio Leone et de *Zorba le Grec*. Prêt à affronter *Les Lettres françaises* à propos de Godard (« une idéologie mal assimilée a rendu sourds et muets à l'art métaphorique qu'est le cinéma d'auteur moderne »), il prend parti pour « *La Religieuse*, un moment interdit, avec une exceptionnelle intelligence alors même que beaucoup de bêtises ont été écrites à ce propos ». Parfois décontenancé (par *Belle de jour* de Buñuel, ou par *Les Demoiselles de Rochefort*, dont il espérait mieux), fasciné par *The Servant*, de Joseph Losey, Chapier est aussi capable de reconnaître ses erreurs en avouant : « Déclarer comme nous l'avions tous fait que Henri Decoin, Julien Duvivier et Jean Delannoy appartenaient résolument au passé tenait sans doute d'une forme de terrorisme intellectuel. » Non sans humour, il écrit aussi : « Le statut de "critique à vie" me semblait à la fois illégitime et stérile. » Compte rendu incisif d'une période qui vit le cinéma bouleversé par l'arrivée des diverses nouvelles vagues, le livre est aussi le portrait d'un homme libre qui s'est toujours battu dans la presse comme à la télévision pour le rester.

P. B.

CINÉMA – DVD

Sélection de Patrick BRION

ANNAUD Jean-Jacques

Le Nom de la rose

[Warner Bros, 113 min. + 114 min, 3 322069 880841.]

• Réalisé en 1986 par Jean-Jacques Annaud d'après le roman d'Umberto Eco, le film fait ici l'objet d'une édition « collector » qui comporte deux DVD. Le premier est le film lui-même en français et en anglais, avec, comme il se doit, la possibilité de divers sous-titrages. Le second est un long « bonus », encore plus long que le film lui-même, essentiellement constitué par une interview du réalisateur. Ce dernier raconte, étape après étape, toute la genèse puis la préparation et enfin le tournage du film. Annaud, découvrant que la RAI a pris les droits d'adaptation du roman, laisse provisoirement de côté le projet auquel il travaille (*L'Ours*) et se rend à Rome pour y indiquer sa volonté de mettre en scène le film. Il explique l'établissement du storyboard puis le choix des différents décors — il fait le tour des monastères européens. Il s'occupe du moindre détail, de la sélection des figurants à leur maquillage, de chaque ligne de dialogue — le scénario comporta dix-sept versions ! — jusqu'à l'engagement de Sean Connery, qui réussit lui-même à convaincre le cinéaste qu'il pouvait être autre chose que James Bond, l'homme au permis de tuer. Annaud se souvient au passage de la fureur d'Umberto Eco découvrant qui allait jouer son héros, Guillaume de Baskerville, puis de sa satisfaction. Tout au long de la production du film, Eco a été un partenaire exceptionnel, refusant d'intervenir sur ce qu'il jugeait être le film d'Annaud et non plus son roman. Souvent, trop souvent, les bonus se réduisent à quelques commentaires plus ou moins bien informés. Ici, les souvenirs du réalisateur forment au contraire un ensemble passionnant, qui éclaire le film et donne, aussitôt, l'envie de le revoir. On découvre ainsi la préparation de ce « polar gothique » qui obligea Annaud à lire des romans policiers, un domaine,

avoue-t-il, qu'il connaissait mal. Selon ses propres mots, ce roman à tiroirs est devenu un roman à miroirs. On retrouve le thème du « savoir interdit », les relations souvent tendues entre bénédictins et franciscains, entre le Vatican et certains monastères. Annaud rappelle au passage que les livres devaient être à l'époque rangés horizontalement et non verticalement, afin que le poids conserve à plat les différentes pages de l'ouvrage... Tout cela témoigne du soin exceptionnel avec lequel le film a été tourné, son metteur en scène ne laissant rien au hasard et demandant à ses collaborateurs, en Allemagne puis en Italie, de véritables performances.

P. B.

LELOUCH Claude

Lelouch 01

[Les Géants du cinéma, 3 DVD, EDV 1284.]

• Claude Lelouch a réuni ici trois de ses premiers films : *Vivre pour vivre* (1967), *La Vie, l'amour, la mort* (1968) et *Un homme qui me plaît* (1969). Il commente lui-même chacun des films, parlant à la fois des différents tournages et de ses conceptions de la vie. Dans le cas de *Vivre pour vivre*, il affirme ainsi que « les femmes sont plus courageuses et plus fiables que les hommes ». Il reconnaît lui-même avoir tourné ce film à une époque où lui-même menant une double vie, il n'avait justement pas eu ce courage qu'il apprécie chez les femmes. Il avoue ailleurs avoir un rapport quasi charnel avec la caméra, celle-ci étant capable de lui donner du courage dans certaines situations, comme si elle le protégeait du monde extérieur, envers lequel il avoue toujours être méfiant. Pour lui, chaque film est l'équivalent d'une véritable thérapie, ce qui lui a toujours évité d'être en analyse... Le succès d'*Un homme et une femme* et de *Vivre pour vivre* lui a — presque — donné mauvaise conscience, et c'est pour cette raison qu'il a réalisé *La vie, l'amour, la mort*, consacré à la peine de mort et notamment aux derniers instants d'un condamné brusquement confronté au cérémonial qui précède l'exécution. Il considère ce film comme une dette qu'il avait envers ses succès. Le film a d'ailleurs

été un échec commercial. Contrairement à *Un homme qui me plaît*, avec Jean-Paul Belmondo et Annie Girardot. Il évoque à ce propos les péripéties du tournage et le professionnalisme de ses deux comédiens, plaisantant avant que la caméra ne tourne et se trouvant immédiatement dans leur rôle dès le clap de début. Loin de se livrer à des théories compliquées, Lelouch, filmé toujours au même endroit et dans les mêmes conditions, parle simplement de son métier. Il voulait être cameraman. Il a été réalisateur, mais a toujours continué à tenir la caméra lors du tournage de ses films pour voir très exactement ce que verra plus tard le spectateur.

P. B.

PIALAT Maurice

L'Intégrale Pialat, volume I

[Gaumont, 5 DVD, 787104/5/6/7/10.]

- Ce premier coffret comprend cinq films de Maurice Pialat: *Nous ne vieillirons pas ensemble*, *À nos amours*, *Police*, *Sous le soleil de Satan* et *Van Gogh*. Cette édition, placée sous la direction de Serge Toubiana, forme le début d'un ensemble remarquable, chacun des DVD étant accompagné par de nombreux documents. Ainsi, Sandrine Bonnaire se confie sur le DVD d'*À nos amours* et raconte les relations fille-père qu'elle a pu avoir avec le cinéaste, qui l'a aidée « comme on forme un enfant à la vie ». Le DVD de *Van Gogh* est complété par une interview de Pialat dans laquelle le cinéaste se juge mal compris, avouant que le film fut un échec financier. On retrouve là un cinéaste meurtri, qui, soutenu par une partie de la critique, a souvent été obligé de faire face à l'autre partie. On se souvient de son « bras d'honneur » à Cannes lors de sa palme d'or pour *Sous le soleil de Satan*. La minutie du travail de recherche entrepris ici permet aussi de découvrir pour la première fois des scènes inédites non montées. Ainsi, pour *Van Gogh*, ce sont vingt séquences — au total plus de trente minutes — qui sont offertes, conduisant à s'interroger sur les motifs (longueur du film, déception par rapport au résultat espéré...?) qui ont conduit Pialat à les couper. Ailleurs, ce sont les essais

des acteurs (*À nos amours*), un entretien avec Marlène Jobert (*Nous ne vieillirons pas ensemble*) et Gérard Depardieu (*Sous le soleil de Satan*), un extrait de *Cinéma, cinémas* consacré au dix-septième jour de tournage de *Police*, une interview de Pialat et d'André Frossard à propos de Georges Bernanos, sans oublier plusieurs courts-métrages réalisés par Pialat lui-même. Les cinq films proposés ici ne sont pas rigoureusement chronologiques, ce qui permet justement de comparer des œuvres séparées souvent par plusieurs années. Chaque film témoigne en tout cas de la sensibilité à fleur de peau de Pialat, qu'il décrive l'abbé Donissan de *Sous le soleil de Satan*, Van Gogh — superbement joué par Jacques Dutronc — ou la jeune fille d'*À nos amours*. La présence de Pialat lui-même, jouant le rôle du père dans ce dernier film — un choix qui n'était pas prévu à l'origine —, prouve la volonté de Pialat de marquer encore plus que les autres cinéastes ses films, apparaissant soudain de part et d'autre de la caméra. Un ensemble passionnant.

P. B.

ALBUMS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

ALADJIDI Virginie
et JOLIVET Joëlle (ill.)

Un cœur qui bat

[Thierry Magnier, coll. « Tête de lard »,
6,50 €, ISBN : 2-84420-304-3.]

- De question en question, l'auteur nous fait cheminer de l'immensité de l'univers au battement du cœur d'un bébé dans le ventre de sa mère. Joëlle Jolivet accompagne ce voyage avec ses belles gravures aux couleurs chaudes et plutôt inhabituelles dans les livres des tout petits.

À partir de 1 an

I.-F.

DONNIO Sylviane
et MONFREID Dorothée de (ill.)

Je mangerais bien un enfant

[L'École des loisirs, 11,50 €,
ISBN : 2-211-07562-2.]

- Des illustrations dans un style caricatural, pleines de couleurs et d'humour, et un texte simple et efficace racontent ici une vraie bonne histoire pour les petits, avec une pointe d'angoisse qui s'évanouira dans un éclat de rire. Un petit crocodile têtue ne veut rien manger d'autre qu'un enfant. Il refuse les régimes de bananes de sa mère et les saucisses géantes de son père... Quand enfin il trouvera un enfant au bord de la rivière, le lecteur comprendra la supercherie. Il faudra qu'il mange encore beaucoup de bananes, ce bébé crocodile !

De 4 à 7 ans

I.-F.

HELFT Claude et NOVI Nathalie (ill.)

Le Bouquet de roses

[Desclée de Brouwer, coll. « D'aujourd'hui »,
16 €, ISBN : 2-220-05496-9.]

- Un charme fou émane de ce bel album aux couleurs de roses, un charme tout chargé de nostalgie, en parfaite harmonie avec l'histoire qui nous est racontée. Le ton du récit est sobre. Il relate une anecdote vécue par un comédien de passage au Japon : il offrit à la grand-mère d'un de ses amis un bouquet de roses pour la remercier d'avoir

cousu pour lui un superbe kimono.

Son émotion fut immense quand, quelques années après, son ami japonais de passage à Paris lui apprit à quel point ce bouquet avait compté pour la vieille dame. Elle avait recueilli un à un chaque pétale fané, les avait séchés, réduits en une poudre fine qu'elle mélangeait à son thé.

À partir de 6 ans

I.-F.

JIANG HONG Chen

Le Cheval magique de Han Gan

[L'École des loisirs/Paris-Musées, 13,50 €,
ISBN : 2-211-07146-5.]

- Il était une fois au VIII^e siècle en Chine un peintre nommé Han Gan, qui peignait si bien les chevaux qu'il les figurait toujours attachés de peur qu'ils ne s'échappent de ses tableaux. Un grand guerrier réussit un jour à le convaincre de lui céder le plus vaillant d'entre eux. La bravoure du coursier enivra tellement l'homme que sa cruauté n'eut plus de limite. Alors, la tristesse gagna le cheval. Un jour, il désarçonna le guerrier et retourna chez le peintre prendre sa place dans le tableau, qui est aujourd'hui au musée Cernuschi à Paris. Chen nous transmet cette belle histoire avec toute la force de son talent en utilisant comme son maître Han Gan la peinture sur soie.

À partir de 5 ans

I.-F.

LÉVY Didier et CHAUD Benjamin (ill.)

Piccolo le pénible

[Albin Michel Jeunesse, coll. « Zéphir »,
10 €, ISBN : 2-226-15013-7.]

- N'allez pas croire que les problèmes de voisinage n'existent que dans les immeubles. Dans les arbres, ce n'est pas toujours facile non plus. Le gros ver ne pense qu'à dormir, et Piccolo doit bien chanter s'il veut qu'une demoiselle oiseau s'installe dans son nid. À force de chanter, Piccolo se met à tousser et là, rien ne va plus. Tout se finira pour le mieux, dans la joie et la bonne humeur.

Les illustrations sont irrésistiblement drôles, avec ces petits animaux tellement expressifs.

De 4 à 6 ans

I.-F.

CONTES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BLOCH Muriel
et WILSON William (ill.)

Le Sac à soucis

[Thierry Magnier, 15,50 €,
ISBN : 2-84420-295-0.]

• Cette histoire, racontée par Muriel Bloch, est librement adaptée d'un conte de la tradition orale haïtienne. Des soucis, qui n'en a pas ? Mais lorsqu'un petit singe, suite à une méprise, s'en va demander tout un lot de soucis à Papa Bon Dieu, on ne peut que s'inquiéter ! Heureusement, l'animal va vite comprendre que « trop de soucis, ce n'est bon pour personne ». Une fable teintée de philosophie et d'autodérision, appuyée par les illustrations vives, toujours aussi remarquables, de William Wilson.

De 6 à 10 ans

I.-F.

LE CRAVER Jean-Louis
et SAILLARD Rémi (ill.)

Le Chat-Tigre. Conte yao de Chine

[Syros Jeunesse, coll. « Paroles de conteurs », 13 €, ISBN : 274-850263-9.]

• Deux frères : l'un à qui tout réussit et qui sait saisir les occasions que lui donne la vie, et l'autre qui tente de profiter de ces mêmes occasions mais sans succès, handicapé qu'il est par sa cupidité et sa jalousie.

De chapitre en chapitre, on suit avec intérêt les rebondissements de cette formidable histoire, proposée avec talent par Jean-Louis Le Craver. Un conte qui se lit comme il s'entend grâce au ton plein de vivacité renforcée par les jeux de typographie. Les linogravures en rouge et noir de Rémi Saillard participent largement à la beauté du volume de cette excellente collection.

Pour tous dès 6 ans

I.-F.

PLATIEL Suzy

(choix, traduction et adaptation)
et JIANG HONG Chen (ill.)

Contes sànan du Burkina Faso.**La fille caillou**

[L'École des loisirs, coll. « Neuf », 8 €,
ISBN : 2-211-073-91-3.]

• Voici treize courts récits sànan qui nous plongent dans la culture de cette peuplade du Burkina Faso. Susy Platiel, qui a rassemblé ces contes à la fin des années 1960, explique dans son introduction le rôle que joue la tradition orale dans le rythme de la vie quotidienne. Elle a su saisir l'âme de ces histoires pour les transmettre dans toute leur fraîcheur, sans que les différences culturelles soient un obstacle à notre compréhension. On est bercé par ces histoires qui parlent de la famille, d'amour, de maternité, de haine, bref de thèmes universels dans une culture singulière. Les illustrations en noir et blanc de Chen Jiang Hong ajoutent du charme à ce recueil.

À partir de 8 ans

I.-F.

TUSSEAU Jean-Pierre

Le Roman de Mélusine

[L'École des loisirs, coll. « Classiques abrégés », 4,80 €, ISBN : 2-211-0734-9.]

• Quelle magnifique histoire d'amour, déchirante, émouvante et énigmatique, que celle qui nous est contée ici ! Mélusine est la seule fée du Moyen Âge à avoir choisi d'épouser un être humain, Raymondin, à la condition expresse que celui-ci ne cherche pas à la voir le samedi. Ce jour-là, elle reprend son apparence originelle, celle d'une femme dotée d'une queue de serpent. Malheureusement, Raymondin ne tiendra pas sa promesse et divulguera même son secret. L'éditeur a choisi de présenter une version traduite du vieux français et abrégée des textes originaux de Coudrette et de Jean d'Arras, ce qui la rend très accessible. Les modifications importantes sont signalées par des notes afin de ne rien perdre de ce fabuleux récit.

Pour tous dès 10 ans

I.-F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

AMIS Nancy

Les Orphelines de Normandie

[Circonflexe, coll. « Aux couleurs du monde », 15 €, ISBN : 2-87833-333-0.]

- Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, une centaine de petites orphelines quittent leur foyer pour s'abriter dans une mine avant d'en être chassées, quelques semaines plus tard, par les Allemands. Une longue et périlleuse traversée de la Normandie sous les bombardements commence; elle durera un mois. Au terme de ce voyage de tous les dangers, elles auront côtoyé le pire avec courage, lucidité et parfois humour. Cet ouvrage expose les dessins de ces jeunes filles, réalisés après leur périple, assortis d'un commentaire de leurs enseignantes. Soixante ans après les événements qu'elles ont vécus, l'éditeur français a retrouvé certaines de ces orphelines et publie leurs témoignages, en regard de leurs dessins d'enfant et d'anciennes photographies. Une confrontation qui laisse entrevoir des décalages entre le discours policé des textes originaux et les témoignages plus libres d'aujourd'hui. La publication de cet album était indispensable dans l'apport de documents sur cette période de l'histoire.

À partir de 8 ans

I.-F.

MARCHENAY Philippe
et BÉRARD Laurence

Des pommes

[Gulf Stream, coll. « Sauvegarde », 12,50 €, ISBN : 2-909421-30-9.]

- En trois chapitres structurés, cet ouvrage brosse de façon quasi exhaustive un portrait de la pomme. Tout ce qu'il faut savoir sur l'histoire de ce fruit, les légendes qui l'accompagnent, sa culture, son utilisation, les variétés... Bref un panorama dense et riche en informations. Ce « guide » laisse tout de même la part belle à l'illustration, ce qui change des photographies que l'on peut retrouver habituellement dans ce genre d'ouvrage. Le dépliant final présente les

quarante-huit variétés de pommes qui existent en France et ne peut que nous donner envie de croquer dans ce fruit. Ce titre a été publié dans le cadre d'un programme européen d'éducation à la biodiversité, dont le but est d'inciter l'enfant à prendre connaissance des richesses naturelles qui l'entourent à travers des sujets portant sur l'élevage ou l'agriculture. Deux autres titres sont parus récemment dans la collection : *Des lapins*, *Des poissons d'élevage*.

À partir de 11 ans

I.-F.

OSTERWALDER Hans Ulrich

Les Os de mon squelette. L'histoire d'une fracture

[L'École des loisirs, coll. « Archimède », 12 €, ISBN : 2-211-07198-8.]

- Un album documentaire surprenant qui plonge le lecteur en premier lieu dans une petite fiction. Avec un système d'ombres chinoises, on nous « projette » l'histoire d'un jeune garçon qui, suite à une chute, se casse la jambe. Le récit amorce une transition vers une partie beaucoup plus documentaire. Des explications techniques accompagnent des schémas et des coupes très détaillées sur la nature de l'os et sur ce qui se passe en cas de fracture... Ce choix d'illustrations qui évoquent celles des dictionnaires médicaux étonne quelque peu dans un documentaire destiné à la jeunesse. Cependant, le but est atteint, car on apprend énormément sur le sujet, et ce, de manière originale.

À partir de 11 ans

I.-F.

WIÉNER Magali

À la rencontre des chevaliers

[Flammarion, coll. « Castor Doc », 8,50 €, ISBN : 2-081-62536-9.]

- Père Castor-Flammarion propose avec succès une nouvelle mouture de sa collection de documentaires en format de poche. *À la rencontre des chevaliers* est une illustration convaincante de cette nouvelle formule. L'iconographie, la mise en pages et le contenu sont idéalement assemblés pour apporter une information de qualité sur ces personnages

devenus quasi mythiques. De courts chapitres abordent les différentes étapes de la formation d'un chevalier et les mœurs de la société féodale. Ils sont nourris d'extraits littéraires du Moyen Âge et de reproductions de tableaux et de tapisseries, ce qui diversifie agréablement l'apport documentaire. L'ensemble est très lisible et donne envie d'aller plus loin, chose possible grâce aux liens et aux informations donnés en fin d'ouvrage.

Dès 10 ans

I.-F.

PREMIÈRES LECTURES

Sélection de IBBY-France et LA JOIE PAR LES LIVRES

CUVELLIER Vincent
et DUTERTRE Charles (ill.)

Tu parles, Charles !

[Éditions du Rouergue, coll. « Zig Zag », 6 €, ISBN : 2-84156-552-1.]

- Charles, « s'il n'existait pas, ce serait pareil ». Le jour où la maîtresse annonce qu'il a eu un grave accident et qu'il est à l'hôpital, personne n'a remarqué son absence. Benjamin, le narrateur, est chargé de lui porter les devoirs. Lentement une belle amitié va se nouer. Les deux garçons ne se diront rien de leurs souffrances, ils s'aideront simplement à aller de l'avant. Les dessins de Charles Dutertre s'intègrent parfaitement au texte. Par leur simplicité, leur côté dessins d'enfant, ils renforcent la grande justesse de ton, tout en apportant une note d'humour et de légèreté. La « mise en scène », c'est ainsi que l'éditeur désigne le travail de la maquette, est belle et intelligente, et fait de la lecture de ce petit livre un vrai plaisir.

À partir de 7 ans

I.-F.

DAYRE Valérie

Retour en Afrique

[L'École des loisirs, coll. « Neuf », 7 €, ISBN : 2-211-07483-9.]

- On solde dans le vieux magasin de jouets. Oscar, un petit garçon métis, y fait un tour et tombe amoureux fou d'une girafe en peluche. Le jour où enfin il a en poche la somme nécessaire pour l'acquérir, il aperçoit deux petites filles gâtées qui sortent de la boutique avec l'objet de ses rêves. Quelle déception ! Et ce n'est pas fini. Oscar suit les fillettes au bord de la rivière, dans laquelle elles finissent par jeter la girafe. On comprend l'ampleur du drame quand la seule consolation de l'enfant est de se dire que la peluche va retrouver son père en Afrique. L'auteur s'adresse alors au lecteur, envisage avec lui diverses conclusions possibles, levant ainsi un voile sur le mystère de l'écriture romanesque, de façon simple et ludique.

De 7 à 10 ans

I.-F.

ROMANS

Sélection de IBBY-France et LA JOIE
PAR LES LIVRES

DESPLECHIN Marie
et DUMAS Philippe (ill.)

Élie et Sam

[L'École des loisirs, coll. « Neuf », 8,50 €, ISBN : 2-211-07484-7.]

- Une bien jolie histoire à lire aux petits ou tout seul quand on est un peu plus grand. Élie et Sam sont deux lutins et les meilleurs amis du monde. Fêtes et cérémonies se succèdent sur fond de petits drames dus à la jalousie ou à une timidité maladive. La vie au pays des lutins n'est pas bien différente de celle des humains, malgré quelques caractéristiques particulières, que nous conte avec talent Marie Desplechin, qui s'essaie là à un genre nouveau pour elle. Le lecteur est entraîné irrésistiblement et très agréablement dans l'univers de ces petites créatures. Un livre plein de charme.

De 7 à 10 ans
I.-F.

BOUCHET Paule du

Chante, Luna, chante

[Gallimard Jeunesse, 11 €, ISBN : 2-07-055795-2.]

- Il est difficile de nier que le premier réflexe quand on commence la lecture de ce livre est de penser : encore un livre sur le ghetto de Varsovie ! On se souvient d'ouvrages exceptionnels comme *L'Île aux oiseaux*, de Uri Orlevn, *La lumière volée*, de Hubert Mingarelli... Et puis on se laisse prendre par la voix de Luna, cette voix merveilleuse qui donne courage et humanité, et on grandit avec elle dans le cauchemar de cette guerre vers toujours plus de détermination à lutter contre l'horreur. On referme le livre en remerciant Paule du Bouchet de nous avoir fait partager un tel témoignage. On n'oubliera pas la voix de Luna.

À partir de 12 ans
I.-F.

FAVARO Patrice

On ne meurt pas, on est tué

[Gallimard Jeunesse, coll. « Scripto », 7,50 €, ISBN : 2-07-055965-3.]

- Ce magnifique livre de Patrice Favaro a été publié en 2001 chez Denoël. Il est repris aujourd'hui dans la collection Scripto, et c'est heureux pour tous ceux qui pourront ainsi découvrir ce texte bouleversant. L'histoire se déroule à Nice, sans doute dans les années 1950, dans une famille d'immigrés italiens. Carlino, l'aîné, raconte son mal de vivre. « Je suis mauvais », tels sont les premiers mots de son récit. Et oui, tellement mauvais qu'il est capable de désirer la mort de son frère et, qui sait, de le tuer. La profonde détresse de Carlino est présente tout au long de ce récit sobre, tendu à l'extrême, poignant de vérité et de justesse.

À partir de 13 ans
I.-F.

MAYMAT Nicole

Entre eux, la rivière

[Éditions du Seuil, coll. « Fictions ados », 8 €, ISBN : 2-02-06397-3.]

- Nicole Maymat, dans l'introduction à son roman, dit de ses personnages : « Je les vois — même si deux siècles m'en séparent —... » Et c'est ainsi qu'elle va entraîner son lecteur, par l'exigence de sa belle écriture ainsi que par une documentation sans faille, à suivre la vie des marinières au bord de la Loire au XVIII^e siècle, à partager la vie qui se tisse autour de l'auberge. Là, vit la belle Lise, Jean, son mari, et leurs deux enfants, Jeanne et Simon. Les marins passent et repassent, font rêver à des pays inconnus, racontent d'autres vies. Le fleuve rapproche et éloigne ceux qui s'aiment au gré des crues et des voyages. Un livre qui emporte dans le courant de la vie.

Pour grands adolescents et adultes
I.-F.

BIOGRAPHIES ET ESSAIS

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY,
Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS,
Laure MURAT, François de SAINT-CHÉRON
et Jean-Pierre SALGAS

KEMPF Roger

L'Indiscrétion des frères Goncourt

[Grasset, 264 p., 16 €, ISBN: 2-246-63471-7.]

• « Indiscrets », « insupportables », « misogynes », « antisémites », telles sont quelques-unes des épithètes usitées pour qualifier les frères Goncourt et qui viennent donner leur titre aux différentes parties de cet essai roboratif. Injustice? Calomnies? S'appuyant essentiellement sur leur *Journal*, où les deux frères d'une même plume acerbe ont entrepris de consigner les mœurs de leur temps — en disant « haut et fort [...] ce que les opportunistes dissimulent sous le manteau de l'hypocrisie » —, Roger Kempf, non sans malice, illustre chacun de ces qualificatifs de citations édifiantes et pittoresques qui, tout en nous plongeant dans les coulisses littéraires parisiennes de ce XIX^e siècle bourgeois qu'ils haïssaient, finissent par dresser des fondateurs d'une de nos académies les plus honorables un portrait à faire frémir. En effet, peu de plumes sont à ce point, en toute innocence apparente, trempées dans la haine — haine de la femme, du peuple, du juif, du bourgeois, du journaliste et même de l'écrivain rival —, une haine froide, caustique et terriblement talentueuse, qui a le génie de la formule, n'épargne personne et plante en quelques traits assassins d'inoubliables portraits. Mais que sont-ils, ces portraits? La réalité? Ou plutôt l'expression du regard confondu de ces deux hommes singuliers qui, enfants, au chevet de leur mère mourante, se sont juré fidélité et semblent s'aimer d'autant plus exclusivement que le monde ne les a pas épargnés? À lire cet essai aussi brillant que captivant, c'est, dans un second temps au moins, ce qui frappe: moins l'indiscrétion des deux frères que le ton haineux qu'elle emprunte toujours, qui leur vaudra en retour la haine du monde: il n'en faut pas davantage aux exécuteurs pour se vivre comme des victimes. Aristocrates dans l'âme, Jules et

Edmond de Goncourt s'estiment propres dans un siècle sale. Si les preuves qu'ils avancent peuvent à première vue convaincre, on peut se demander — à prendre aujourd'hui la mesure des préjugés raciaux, xénophobes et misogynes qu'ils énonçaient comme des vérités incontestables et qui empoisonnent encore l'atmosphère — de quelle nature est cette propreté dont ils se targuent.

L. L. L.

LÖWY Michael

Franz Kafka. Rêveur insoumis

[Stock, 165 p., 20 €, ISBN: 2-234-05658-6.]

• Le dernier ouvrage de Michael Löwy, consacré à Franz Kafka, « chargé de ce que W. Benjamin appelait *Jetzzeit*, "temps d'à présent" », suit le fil rouge de l'*antiautoritarisme* qui, de la révolte contre le père (*Le Verdict*, *La Métamorphose*) à la révolte contre l'autorité administrative et anonyme (*La Colonie pénitentiaire*, *Le Château*), confère à cette œuvre sa dimension critique et subversive. F. Kafka, « le plus grand voyant de ce siècle » comme le qualifiait André Breton, désormais cité dans les bibliographies scientifiques des politologues et des sociologues, semble plus actuel que jamais; et son nom même a donné lieu à un adjectif épithète qualifiant l'inhumanité et l'absurdité ridicule du fonctionnement des institutions bureaucratiques de notre temps: « Les chaînes de l'humanité torturée sont en papier de bureau », écrivait-il. La protestation de Kafka contre le pouvoir meurtrier des appareils bureaucratiques est d'inspiration libertaire, et, s'il ne cite pas Marx mais Kropotkine, ce prince russe devenu révolutionnaire et anarcho-communiste, c'est parce que ce dernier était lui aussi en lutte contre le « despotisme des pères », qu'il n'hésitait pas à prendre le « parti des serfs ». Si la lecture que proposait Hannah Arendt du *Château* (H. Arendt, *La Tradition cachée*, Christian Bourgois, 1987) paraît trop « judéocentrique » à Michael Löwy, il n'en reste pas moins vrai que la source d'inspiration du *Procès* serait à rechercher dans les grands procès antisémites de son époque. En outre, à partir de 1913, le centre d'intérêt de Kafka, qui éprouvait la nostalgie de la communauté traditionnelle, de la *Gemeinschaft*, se déplaça vers le judaïsme

... et le sionisme, en particulier vers Haloutzim, le mouvement des pionniers. Et s'il balançait toujours entre le doute et la foi, Gershom Scholem et Walter Benjamin n'en soulignèrent pas moins dans leur correspondance la dimension messianique de son œuvre. Michael Löwy, quant à lui, va jusqu'à parler d'une « théologie négative » — l'absence de Dieu dans le monde et l'absence de rédemption —, à quoi correspondrait dans le domaine politique « une sorte d'*utopia negativa* ».

S. C.-D.

MIERMONT Dominique Laure
Annemarie Schwarzenbach
ou le Mal d'Europe

[Payot, 443 p., 23 €, ISBN : 2-228-89874-0.]

- La vie d'Annemarie Schwarzenbach appartient à ces destins de personnages que l'on ne découvre que sur le tard. Peu ou mal connus, au cœur des débats de leur siècle mais restant malgré tout « périphériques », ils ont souvent laissé à leurs contemporains une impression vive, mais parfois une œuvre trop mince (parce que perdue ou tout simplement éradiquée) pour qu'un exégète se penche sur leur cas. L'enquête de Dominique Laure Miermont, reprise d'un précédent ouvrage en collaboration avec Nicole Müller, donne aujourd'hui le livre d'envergure qui manquait sur cette jeune femme issue d'une famille de riches industriels zurichois, qui fut journaliste, écrivain et photographe. L'auteure, traductrice des ouvrages d'Annemarie Schwarzenbach, a profité de sa connaissance intime de l'œuvre de la Suisse et de ses archives pour livrer une biographie solide, sans temps morts, décrivant l'étonnant parcours de cette aventurière, amie de Klaus et Erika Mann, militante antinazie de la première heure et grande voyageuse (des États-Unis à l'Afghanistan, où elle se rendit avec Ella Maillart, en passant par le Congo et la Perse). Son allure androgyne, sa sexualité marginale (elle aime les femmes et épouse un homosexuel), son incomparable visage d'« ange inconsolable » (Martin du Gard) où se lisait « le mal d'Europe » (Catherine Pozzi) attirent et fascinent partout où elle passe :

« Son souvenir, la couleur de son écriture, me font trembler comme si c'était hier », se rappellera Claude Bourdet, épris d'elle comme l'était Carson McCullers, qui lui dédia *Reflets dans un œil d'or*. Sorte d'équivalent féminin au « visiteur » du *Théorème* de Pasolini, Annemarie Schwarzenbach eut la vie brève des miracles : elle meurt à trente-quatre ans, victime d'une chute de vélo, largement aggravée par une toxicomanie dont elle ne put jamais se défaire. Sa mère détruira ses journaux intimes, des centaines de lettres disparaissent. C'est donc un travail d'archéologue qu'il faut saluer ici chez sa biographe, qui a su nous restituer, de façon très sensible, la trajectoire d'une comète qui résume, comme un précipité chimique, tous les espoirs et les angoisses d'un entre-deux-guerres cosmopolite.

L. M.

[Lire aussi notice p. 104]

NGUYEN HUU Giao
Le Livre de Giao.
Au cœur du Viet Nam

[La Table ronde, 220 p., 16,80 €, ISBN : 2-7103-2478-4.]

- L'auteur de ce livre a passé de nombreuses années dans des camps de « rééducation » communistes dans le sud du Viêt Nam. Né à Hué en 1939, apparenté à la famille impériale, avocat, bouddhiste, Giao Nguyen Huu s'engage dans le combat politique en 1966, organisant la révolte des étudiants de Hué contre l'autorité des généraux et la présence américaine. Arrêté une première fois en 1966, emprisonné puis libéré, il sera arrêté de nouveau après la capitulation du Sud Viêt Nam en avril 1975, puis transféré de camp en camp jusqu'à sa libération, fin 1987. Il retrouve alors Saïgon : ses parents sont morts, ainsi que la plupart de ses tantes et oncles ; sa bibliothèque a disparu, la maison de ses parents, leur propriété à la campagne ont été confisquées. Il décide de quitter le Viêt Nam pour la Thaïlande. Après un épuisant voyage, le voici dans les camps de réfugiés de la frontière khméro-thaïlandaise. C'est dans l'un de ces camps, le gigantesque Site 2, que Bernard Kouchner rencontre Giao ; dans la préface qu'il a écrite pour ce

livre, Bernard Kouchner le revoit, « grand, mince, épuisé et rayonnant, portant haut la tête ». La lutte n'est pas finie : élu représentant des réfugiés vietnamiens du camp de Ban Thad, Giao doit maintenant régler d'innombrables problèmes et faire face à la violence. Il arrivera enfin à Paris, le 5 avril 1990 ; il épousera une Française rencontrée dans un camp de la frontière. Leur mariage est célébré par le « très aimé » père Ceyrac, rencontré lui aussi au Site 2. Quatre ans plus tard, Nguyen Huu Giao s'éteint des suites d'une hémorragie cérébrale. Son livre est vraiment le « livre d'un Juste ».

F. S.-C.

NIMIER Marie

La Reine du silence

[Gallimard, 170 p., 14,50 €,

ISBN : 2-07-077154-7.]

- Pour la première fois, la romancière Marie Nimier évoque son père, l'écrivain Roger Nimier, mort en 1962 dans un accident de voiture. Figure romanesque, fantasque et double (selon qu'il se trouve avec ses amis ou sa famille), Roger Nimier toutefois ne constitue pas tant le personnage central, plutôt une ombre fantomatique autour de laquelle tourne l'écriture du livre. Car, dans un registre autofictionnel, *La Reine du silence* fait l'autoportrait de l'auteur en fille d'une énigme. Quand l'Aston Martin de Roger Nimier se fracasse contre le parapet d'un pont, sa fille a cinq ans. C'est bien plus tard qu'elle apprendra que ses parents étaient en instance de divorce : « Ma mère tomba enceinte, mon père l'épousa, puis la quitta sur les marches de la mairie. » L'écriture interroge alors la nature d'une relation paternelle évanescence. Marie Nimier revient sur ce point : existait-elle pour son père ? La question a d'autant plus de sens que celle que son père avait surnommée « la reine du silence » a pris, à l'âge où lui écrivait *Les Enfants tristes*, la voie de la littérature. Comme si l'injonction paternelle (se taire) rejoignait la nécessité absolue de se trouver dans l'écriture, la fiction. Marie Nimier excelle à faire ressortir ici, dans les actes de la vie quotidienne (passer son permis de conduire, rencontrer un journaliste), tout ce que l'héritage

inconscient peut avoir de prégnant.

Ainsi elle revient sur une tentative de suicide qui la fit se jeter dans la Seine à vingt-cinq ans. Ce geste, incompréhensible même pour elle, trouve une justification des années plus tard, lorsqu'elle découvre une lettre de son père, écrite le lendemain de sa naissance. Dès lors, le livre devient le réceptacle d'une enquête intime au bout de laquelle, peut-être, on assiste à une naissance.

T. G.

SCARPETTA Guy

Variations sur l'érotisme

[Descartes et Cie, 270 p., 22 €,

ISBN : 2-84446-072-0.]

- Suite sans fin... Mai 2004 : après les films de Bernardo Bertolucci (*Innocents* : 1968 où la libération sexuelle est alliée simplement à la liberté des images) et de Catherine Breillat (*Anatomie de l'enfer* : la liberté des images pour dire contradictoirement l'anatomie comme destin), Christophe Honoré adapte au cinéma le roman de Georges Bataille *Ma mère* : un très mauvais film encore très intéressant... qui *confond* tout en croyant tout *mélanger* (Bataille chez Houellebecq), et donne à voir très exactement l'entrelacs de questions qui agite le livre de Guy Scarpetta : que conserver de la pensée de Bataille, interdit-transgression, à l'heure de l'« impératif pornographique » qui semble renverser la pornographie en son contraire ? quel lien entre la liberté des images (combat en France plutôt gagné) et la « vie intérieure » (les mots) qui fait l'érotisme ? comment penser l'« érotisme » trente ans après *L'Empire des sens* ? face à la sexualité à l'ère du supermarché, « houellebecquienne », la littérature ne doit-elle pas s'opposer aux images ? À la différence d'autres essayistes, Scarpetta (déjà auteur de *Pour le plaisir*, Gallimard, 1998 : de belles pages sur le « merveilleux sadien ») embrasse plusieurs arts et tente de penser ces questions dans l'histoire (de Rubens à Robbe-Grillet). Pour des raisons biographiques avouées (la commotion initiale reçue du *Mépris* de Jean-Luc Godard), le cinéma tient la place centrale. Pour le meilleur et pour le pire : trois chapitres de « scénarios » façon *pornos-soft-M6* alourdissent le livre. En revanche,

... deux études l'illuminent: sur Tom Wesselman, l'artiste pop, sur Milan Kundera (non-coïncidence des âmes et des corps, non-coïncidence des sexes, obsession anale chez l'auteur de *La Plaisanterie*). À l'arrivée, un livre plus *générationnel* que *généalogique* de la mutation en cours (qui ignore Foucault par exemple), que condensent des remarques comme celle-ci: « Nous pouvons alors nous sentir dans une situation assez analogue à celle de ces libertins des romans sadiens pour qui le blasphème était une composante nécessaire de la jouissance, alors même qu'ils ne croyaient plus du tout au Dieu qu'ils insultaient. » Suite sans fin... Ces derniers mois, quatre revues « intellos » se sont penchées sur les mêmes questions: « Sexes. Images — Pratiques et pensées contemporaines » [*Beaux-Arts magazine/livres*, 224 p., 33 €, ISBN: 2 84278-409-X], où Bernard Marcadé rejoue « Féminin-Masculin », son exposition du Centre Pompidou; « X-Elles: Le sexe par les femmes » [hors-série de mai de *Art-Press* (dirigé par l'actrice et modèle Chloé des Lysses)]; « Sexe ? » [*Les Inrockuptibles* du 28 juillet]; « Sexe & érotisme », [*Positif* n° 521-522, 160 p., 10 €, ISBN: 2-85893-770-2.]. À cette rentrée, Jacques Henric donne un troisième livre sur Catherine Millet, *Comme si notre amour était une ordure*, dont l'intérêt réside d'abord dans la reproduction d'une sélection du courrier reçu par celle-ci [Stock, 374 p., 19,50 €, ISBN: 2-234-057043.]. Et paraît un court roman de Philip Roth, l'auteur de *Portnoy et son complexe: La bête qui meurt* [Gallimard, 138 p., 14,50 €, ISBN: 2-07-076359-5.], un prolongement de la série Kepesh le « professeur de désir » — qui avait fait écrire à Milan Kundera sur Roth « historien de l'érotisme » (ce qui manque en France; seul Michel Houellebecq....)

J.-P. S.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection de Louise L. LAMBRICHS,
Gérard-Georges LEMAIRE, Laure MURAT,
Jean-Pierre SALGAS et Guy SAMAMA

BATAILLE Georges et LEIRIS Michel **Échanges et Correspondances**

[Édition établie par Louis Yvert, postface de Bernard Noël, « Les inédits de Doucet », Gallimard, 186 p., 21 €, ISBN: 2-07-076706-X.]

- Les lettres que se sont adressées Georges Bataille et Michel Leiris entre 1924 et 1961 sont peu nombreuses et souvent décevantes: très vite, un ton morose et désabusé cache mal une méfiance réciproque, surtout au début des années 1930. Cette impression est dissipée par les écrits. Ce qu'il y a de passionnant dans cette publication, c'est que les essais qu'ils écrivent l'un sur l'autre produisent un étrange phénomène de miroir. En effet, Leiris et Bataille relatent chacun à leur façon leur rencontre en 1924. Le premier explique les réticences de son nouvel ami à l'égard du dadaïsme et leur désir commun de fonder une revue dans un bordel du quartier Saint-Denis. Il évoque ensuite son adhésion au surréalisme, la réticence de Bataille dès qu'il est question d'André Breton, qui donne néanmoins des fatrasies pour un numéro de *La Révolution surréaliste* et collabore aussi, discrètement il est vrai, à la revue *Minotaure*. Enfin, il parle de leur aventure au sein de la revue *Documents*. Bataille se montre un peu plus précis dans son texte. Il y fait des portraits d'Aragon, de Masson, d'Artaud, narre ses démêlés avec les surréalistes et ses premières ambitions éditoriales. Au fond, il ne dit pas grand-chose à propos de Leiris. Il lui consacre un article au début des années 1950, quand il publie un *Commentaire sur la question raciale dans la science moderne*, publié par l'UNESCO. Pas un mot sur sa prose. Et pourtant — c'est ce que nous découvrons dans ces témoignages —, Bataille a tenu un rôle déterminant dans la genèse de la composition de *L'Âge d'homme* pour avoir incité son auteur à voir un psychanalyste. Et l'intéressé souligne avec reconnaissance le rôle joué par cet écrivain qui ne publiait à ses débuts que sous des noms d'emprunt. Cet ouvrage est passionnant pour mieux

connaître l'histoire de ces deux hommes, mais également pour comprendre ce qui s'est joué en marge du cénacle surréaliste.

Il permet d'approfondir le sens d'aventures intellectuelles qui ne seront visibles qu'après la guerre. Au fond, Leiris et Bataille avaient assez peu de choses à partager: une certaine curiosité, une volonté de ne pas suivre les sentiers battus et, plus que tout, une réelle difficulté d'être.

G.-G. L.

BERTRAND Jean Pierre,
BIRON Michel, DENIS Benoît
et GRUTMAN Rainier (dir.)

Histoire de la littérature belge 1830-2000

[Fayard, 670 p., 40 €, ISBN: 2-213-01706-3.]

MICHAUX Henri

Œuvres complètes 3

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 69 €, ISBN: 2-0701-1745-6.]

- « Pour le dire vite, depuis le romantisme, un ensemble littéraire se conçoit dans la convergence idéale établie entre trois ordres de réalité qui sont autant d'institutions sociales: la nation, la langue et la littérature. Or dans le cas de la Belgique, chacun des trois termes pris isolément suscite des questions, tout comme est problématique la relation qui les unit. » C'est là évidemment ce qui fait de la Belgique un modèle à l'époque de la mondialisation... et de ce livre une vraie déception: autant les auteurs posent les bonnes questions, autant les réponses semblent frileuses. Cette histoire de la littérature belge (sur la jaquette) devient francophone une fois le volume ouvert (sur la page de titre). Exit les écrivains flamands. Idem pour les « français »: on cherche en vain une approche, renouvelée par cette problématique, d'Henri Michaux ou de Marguerite Yourcenar. Dominique Rolin ou Georges Lambrichs n'existent pas (à rebours, Toussaint se voit renationalisé et amputé de sa paternité beckettienne pourtant revendiquée).

Le procédé de construction de l'ensemble est emprunté à *De la littérature française*, de Denis Hollier (déjà Pierre Lepape avait utilisé le même procédé à propos de la France...

dans *Le Pays de la littérature*): des dates qui peuvent ne pas appartenir à l'histoire littéraire au sens restreint, voire à l'histoire culturelle, ont été choisies, et à ces dates sont accrochés les œuvres et les auteurs (dernière entrée du volume: *Rosetta*, des frères Dardenne — à ce propos, pourquoi rien dans ce livre sur Chantal Akerman?).

Je nommais Henri Michaux: le troisième volume de la Pléiade rassemble (pieusement, trop pieusement) la suite et la fin de l'œuvre, les années 1960-1984 (de *Connaissance par les gouffres* à *Déplacements déagements*) et d'étonnants textes épars, je reste dans le sujet, comme *Parlant population*. Michaux, un écrivain mineur (au sens de Deleuze et Guattari), un écrivain dont « le labyrinthe rejoint en secret le labyrinthe de la nation » (Gombrowicz sur lui-même): « Même la France au bout d'un certain nombre d'années devrait changer de nom par honnêteté, pour se dégager du mythe "France" », dit-il à un moment (p. 1462). On peut toujours rêver d'une *Histoire de la littérature belge* qui parle bien sûr mais qui parte d'Henri Michaux.

J.-P. S.

DIDEROT Denis

Contes et Romans

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1300 p., 49 €, ISBN: 2-07-011595-X.]

- Voici le premier volume d'une nouvelle édition des œuvres de Diderot, dirigée par Michel Delon. Il doit être suivi de trois autres. À l'écart de la tentation militante comme académique, cette édition nous rappelle que chez Diderot il y a du désir dans le savoir et du jeu dans nos rapports avec autrui. Ce qui le rend inclassable aussi bien chez les philosophes qui privilégient une volonté de savoir que chez les scientifiques dont la volonté de savoir s'épuise à tenter de reconstruire un ordre de la nature qui ne serait ni senti ni rêvé. Ne serait-ce que par le mime, le plaisir du jeu où se déplace le « je » et l'exigence d'intelligence qui fait basculer les certitudes s'associent dans une étrange tension entre le vraisemblable et l'invraisemblable. La logique contradictoire est au cœur de l'invention romanesque. Le moment de l'émotion et celui de la distance

... critique sont toujours mêlés chez Diderot. Mais celui-ci choisit aussi la mystification et la tromperie comme motifs récurrents de son travail. *Mystification*, court récit, nous en convainc. Diderot était chargé par un de ses amis, le prince de Galitzine, de récupérer deux ou trois portraits compromettants que celui-ci avait laissés avant son mariage chez une ancienne maîtresse, une demoiselle Dornet, courtisane hypocondriaque. Il imagina un stratagème qui consiste à lui envoyer un escroc de sa connaissance, Bonvallet Desbrosses, déguisé en médecin turc. Celui-ci est si bien entré dans le jeu en la flattant que Mlle Dornet en est tombée amoureuse. Ce petit conte pose une question philosophique autant que politique : qu'est-ce qui nous fait croire ? Aux mensonges, aux balivernes, à Dieu ? Au point qu'« on accepte finalement de la personne aimée comme du conteur des choses incroyables ». Si le philosophe dénonce le mensonge et reconnaît le penchant des êtres humains pour le faux-semblant qui les flatte, le romancier s'en joue, faisant que se rencontrent et que s'échangent les ombres et les lumières du monde. Les autres récits de ce volume, plus connus ou moins inconnus, nous entraînent dans des effets de miroitement entre le réel et son double, le réel et nous-mêmes, l'auteur et son récit. Soulignons pour finir l'élégance de cette édition, complétée par un *Album Diderot* où l'iconographie se marie intelligemment aux mots. Diderot ne cessera pas de nous faire pleurer avec Suzanne, rire avec Jacques et Jean-François Rameau, rêver avec d'Alembert.

G. S.

DOMECQ Jean-Philippe

Traité de banalistique

[Mille et une nuits, 160 p., 10 €, ISBN : 2-84205-844-5.]

- Le titre peut laisser entendre qu'on a entre les mains un nouveau manifeste ayant pour objet de bouleverser notre relation esthétique au monde. En réalité, il s'agit plutôt d'une somme très personnelle où l'auteur a bel et bien l'intention de métamorphoser notre regard sur le monde.

Plutôt que d'imaginer un « système » d'interprétation de la réalité comme ont pu le faire, par exemple, les surréalistes, Domecq recherche davantage « le merveilleux sans lieu propre ». Dès le début des années 1970, il a l'envie de renverser les principes d'une mythologie du quotidien, comme ceux énoncés par Roland Barthes. Il postule alors que « si poésie nous vivons, elle réside autant dans la vision que dans le travail de la conscience pour l'assimiler ». Il choisit pour modèle un bâtiment sans qualité, un bâtiment qui ne présente *a priori* absolument rien de fascinant ou d'étrange : le dépôt régional Pernod. Sous sa plume, cette architecture est paradoxalement source d'inspiration. Il choisit alors d'autres paradigmes, comme un blockhaus allemand de la dernière guerre, un édifice universitaire moderne, la maison dont Wittgenstein a dessiné les plans à Vienne, une rue ouvrière à Goussainville. Il imagine même de créer une agence de voyages destinée à développer un tourisme du rien, de l'insignifiant et essentiellement du banal — il lui a trouvé un nom : l'Agence Abanale. Enfin, il esquisse une forme de dandysme à plat (l'anti-*À Rebours* de Huysmans) et une expérience de la ville qui permet de décrypter le sens de ce qui apparaît comme n'étant pas intéressant ou frappant, en somme qui appartiendrait à la catégorie du rien. Il revendique l'héritage de Ruisdael, un peintre qui nous amène à voir ce que nous ne voyons pas parce que trop évident. Un cinéaste retient son attention plus que tout autre : Alfred Hitchcock. Pourquoi ? Simplement parce que ce dernier a su faire émerger le drame et le fantastique d'une plongée dans le quotidien sans aspérité. Et il revendique la formule de Novalis qui veut que « la poésie, c'est le réel absolu ». En somme, Domecq a, au fil des ans, peaufiné une théorie de la banalistique qui reste avant tout une manière d'envisager la littérature avec des yeux neufs.

G.-G. L.

GARCIN Jérôme (dir.)

Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française par eux-mêmes. 350 écrivains

[Mille et une nuits, 418 p., 24 €, ISBN : 2-84205-742-2.]

Pour qui vous prenez-vous ? Enquête de Bertrand Leclair auprès d'une centaine d'auteurs

[*La Quinzaine littéraire*, n° 882, 40 p., 3,80 €, ISSN : 0048-6493.]

• Philippe Lançon (peut-être le seul observateur de l'« évolution littéraire » façon Jules Huret ou Iouri Tynianov, dans la presse quotidienne) notait dans *Libération* du 13 juillet 2004 : « Pivot gagne car il est [...] l'ambassadeur plénipotentiaire de la classe moyenne des années 1970 auprès de l'écrivain. Pour cette classe, même si on le lit peu ou pas du tout, l'écrivain demeure une figure qui élève et anoblit. [...] Pivot est le dernier lieu commun de la culture littéraire — à un moment où celle-ci, comme centre de gravité, va disparaître. Il reste aujourd'hui des écrivains ; socialement ils ne symbolisent presque plus rien. » De ce « changement de régime » de la littérature et de la vie littéraire françaises, qui s'est effectué sous nos yeux (entre grosso modo 1983 avec *Femmes* et 1998 avec *Les particules élémentaires* — je renvoie au petit livre publié par l'ADPF en 2002 : *Le Roman français contemporain*), quelque chose comme l'involution de *Flaubert à Balzac*, à l'ère des médias, le volume naguère publié par Jérôme Garcin (1988) et repris dans une édition « grossie et rajeunie » (de 250 à 350 p.) est un symptôme à différents niveaux : d'abord, après des dizaines de dictionnaires signés par des critiques, d'un effacement de ceux-ci. Dans la préface, Jérôme Garcin revient sur la genèse intellectuelle de l'entreprise, consistant à placer chacun à l'« article de la mort » (Tournier, Barthes, Leiris, Saint-John Perse, Montherlant, Stendhal). C'est justement ce qu'incarneraient ces noms pour les auteurs sollicités qui a disparu... Deux disparitions au moins qui rendent cet usuel indispensable (aux bibliothèques) — aussi comme un

faire-part. Autre lecture possible aujourd'hui plus qu'hier — et bien moins que demain : le Garcin est une véritable anthologie de toutes les stratégies du pacte autobiographique, anciennes (Benoîte Groult), modernes (Jean Echenoz) ou médiatiques (parmi les entrants, Frédéric Beigbeder, auteur du significatif opuscule *Dernier Inventaire avant liquidation*). Dans les mêmes années que le « Garcin », une enquête de *Libération* (reprise plus tard au Livre de Poche), *Pourquoi écrivez-vous ?*, est restée célèbre pour la réponse de Beckett (« Bon qu'à ça »). Le numéro d'été de *La Quinzaine littéraire* : *Pour qui vous prenez-vous ?* — à l'heure où plus personne ne prend l'écrivain pour « quelqu'un » —, est un bon complément au dictionnaire. Dès la première page : la polysémie de la question dit à elle seule l'incertitude de l'état actuel. Et l'étrangeté du choix des élus (une fois assurées les évidences, Bertrand Leclair comme Jérôme Garcin vont vers les gens de lettres qui leur ressemblent). « Des personnes qu'on tient généralement pour des écrivains », dit Maurice Nadeau. On lira avec plaisir que François Bon se prend pour Sarraute, Pierre Bourgeade pour Gérard Philipe ou Sade et Marie Darrieusecq pour elle-même... Des réponses plus habiles de Magris, Noguez, Catherine Millet, Lucot, Derrida ou Dupré... Mais c'est le désarroi d'ensemble qui passionne. Et à elle seule, la réponse ironique-théorique de Michel Deguy (dans la ligne du *Comité*, son livre de *sociologie interne* de 1988, longtemps soldé, à rééditer d'urgence) : « Résumons : presque aucun des grands livres qui comptent dans une année n'est rapporté sérieusement. Mais "les nouvelles de l'édition française" ne nous laissent jamais ignorer qu'un chef de bureau de Grasset est passé chez Fayard. Tout sur l'"autobio" ou l'autofiction de gros tirages anglo-saxons ou sur une vieille romancière néo-zélandaise que "la France ignore encore !" ». Une idée de la littérature squelettique et médiatique à la fois. »

J.-P. S.

HEIDSIECK Bernard

Derviche/Le Robert

[Al Dante/Léo Scheer, coll. « Niok », 208 p., 30 €, ISBN : 2-84761-026-X.]

- Les dictionnaires sont des monuments ; la langue, toute mémoire, s’y sédimente sans pourtant s’y résoudre. À partir de cette gigantesque architecture, Bernard Heidsieck, poète sonore, a composé des textes qui restituent les froissements de la langue, le vertige de cette mémoire, en les appuyant de sa propre expérience. Chacune des vingt-six lettres de l’alphabet donne ici lieu à un texte : les dix premiers mots inconnus de l’auteur en sont le pivot, la scansion. Mots rendus à eux-mêmes dans leurs mouvements comme une mélodie. Les sentiments quotidiens, les anecdotes, l’univers professionnel, les amis, la tendresse et partout une « délicate ironie » portent, ravivent, animent ces énigmes sans jamais les élucider. Ainsi ne s’arrête pas la danse.

Vdp

PERROS Georges

Pour ainsi dire

[Finitude, 192 p., 15,50 €, ISBN : 2-912667-19-4.]

- « Notes », « Lectures » (André Suarès, Marcel Schwob, Paul Valéry, André Gide...), « Portraits » (Michel Butor, Brice Parain, Jean Roudaut, Jean Paulhan...), « Textes » (sur Douarnenez, un voyage au Caire, un match de football...), « Propos » (sur l’avant-garde, sur l’écrivain et la société), ainsi se compose ce petit volume posthume de Georges Perros, rappelant l’esprit de ces *Papiers collés* qu’il composait lui-même, entre choses vues et poèmes en prose. Qui connaît cette voix singulière, ironique et sombre, entre amour d’une vraie vie inaccessible et haine de soi, en reconnaîtra le timbre. À plus d’un égard, les textes ici rassemblés complètent le portrait du poète solitaire, soulignant certains traits — son besoin d’amitié pour les écrivains qu’il admirait, son attention extrême à leurs textes comme à leur être —, en précisant d’autres, en particulier ce rapport ambivalent à l’écriture qui apparaît comme une métaphore du temps, de la vie même qui surgit par éclairs pour s’évanouir

aussitôt. « Chaque fois que je suis pris d’écriture, je suis persuadé que c’est la dernière fois. Que je vais enfin me foutre la paix. Il y a près de trente ans que dure ce cruel manège. Cruel parce que tout se fait trop vite pour que j’en profite. J’écris comme on change de gare, le feu au cul. Ce qui fait que j’arrive toujours soit en retard, soit en avance. Mais pas le temps d’attendre non plus. » Poète du renoncement (« Je me suis fait un non », écrivait-il dans ses *Papiers collés*), Perros à sa façon récrit Rimbaud : « Je ne peux écrire que quand je ne pense pas à moi. Quand je me suis absent. Parce que je me déteste. Je suis écrasé. Pour écrire, pouvoir écrire de manière timbrée, il faut que je sois pris au dépourvu. » Par l’autre, bien sûr.

On regrettera toutefois que l’éditeur ne nous donne aucune information sur l’origine de ce volume posthume. Perros l’avait-il lui-même composé ? esquissé ? anticipé ? Ou bien s’agit-il de textes épars retrouvés dans ses archives et rassemblés après coup — par qui ? Le disparate de la succession laisse le sentiment que certains textes sont beaucoup plus anciens que d’autres, et l’absence de précision, de datation, de travail éditorial en un mot, sans rien enlever à l’intérêt de chaque texte pris séparément, fait planer sur l’ensemble de ce petit volume un doute regrettable. Comme si l’éditeur s’était mis à la place de l’auteur et comme si l’on avait affaire, « pour ainsi dire », à un « vrai-faux Perros ».

L. L. L.

SALMON André

Souvenirs sans fin (1903-1940)

[Gallimard, 1160 p., 39 €, ISBN : 2-07-074479-5.]

- Comme il existe des journaux indispensables à la compréhension d’une époque (celui des Goncourt, par exemple), il est des correspondances ou des souvenirs sur lesquels les historiens de la littérature ne peuvent faire l’impasse : ceux d’André Salmon en font partie, d’autant qu’ils sont « sans fin », du moins sur le premier xx^e siècle, comme en témoigne la pagination de ce fort volume, reprise d’une édition en trois volumes devenue introuvable. On y gagne

un index fort utile, mais aucune note — ce que le poids de l'ouvrage explique, mais qui ne manque pas de décevoir néanmoins. L'époque est foisonnante, et Salmon, le journaliste poète, est partout, « du moins là où il fallait être », précise Pierre Combescot dans sa préface : avec Apollinaire d'abord, qui « avait en lui quelque chose d'un conspirateur genre perruque blonde et collet noir », mais aussi Barrès, Moréas, Mac Orlan, Derain, Cocteau, Auric, Gide, Picasso... Les arts et les lettres s'unissent pour le meilleur seulement, vagabondent dans un Paris oublié, de l'Odéon où l'on mange pour « dix-huit sous » au Montmartre de Max Jacob et du Bateau-Lavoir, en passant par les terrasses nocturnes du Montparnasse interlope, dessinant une cartographie rêveuse de bistrots, d'ateliers et de sièges de revues dont les noms font rêver : *La Plume, Vers et Prose, Mercure de France*... Si le livre compte inévitablement des longueurs, on retiendra surtout le portrait d'une atmosphère et des renseignements très précieux, comme les pages irremplaçables consacrées au jeune Radiguet, ou des notations utiles sur de nombreuses figures oubliées, « petits » auteurs et poètes sans gloire, qui tissent aussi le Paris littéraire.

L. M.

SIMON Sophie

Un sujet de conversation

[Stock, 232 p., 17,50 €, ISBN : 2-234-05694-2.]

• « J'étais un animal doué de raison, je ne demandais pas grand-chose, ma place, toute petite, celle d'un humain au milieu des autres humains, je ne voulais pas mentir, pas faire semblant, pas jouer, je voulais vivre. Je savais que je n'avais jamais été un homme, que je ne serais jamais simplement une femme et que je resterais un sujet de conversation... », prévient Sophie Simon en quatrième de couverture de ce livre très fort, récit sans complaisance sur un itinéraire transsexuel. Naître biologiquement homme et se savoir femme : le dilemme intime qu'affrontent les transsexuels doit surtout compter avec une société qui, loin de les aider, les exclut, les rejette et les méprise. C'est ce parcours combattant, qui évite les

facilités victimaires du témoignage, que Sophie Simon raconte dans une langue au vitriol, qui stigmatise les violences inouïes infligées par les familles, les médecins, la télévision, les employeurs, à ceux qui décident de reconquérir leur identité véritable. Personne n'est épargné, et surtout pas les transsexuels eux-mêmes, dont les associations donnent souvent une image *a contrario* de ce qu'elles entendent défendre. Pour autant, ce livre n'est pas un brûlot où l'auteure tirerait à boulets rouges sur tout le monde. Plutôt un constat sans concession, dur comme l'est un monde pétri d'hypocrisie et d'agressivité à l'égard de ceux et celles qui luttent pour leur intégrité.

L. M.

VILA-MATAS Enrique

Paris n'en finit jamais

[Traduit de l'espagnol par André Gabastou, Christian Bourgois, 292 p., 21 €, ISBN : 2-267-01732-6.]

• Depuis *Abrégé de la littérature portative* (1985), l'œuvre de Vila-Matas — douze volumes traduits à ce jour — est comme lovée dans les plis de la bibliothèque. Avec ce livre qui pastiche la forme d'une conférence de trois jours, Vila-Matas nous livre son éducation sentimentale-intellectuelle. Catalan, venu d'une Espagne alors deux fois provinciale (littérairement et politiquement : Franco mourra en 1975), il arrive en février 1974 à Paris, autant dire (alors) au Centre du monde (parution d'*Espèce d'espaces*, de Perec, voyage en Chine des Tel Queliens — les deux entrevus drôlement). Tel Hemingway (le livre commence même à Key West, où le Barcelonais est allé se présenter à un concours de sosies), dans cette ville *cousue* de littérature (de biographèmes d'écrivains) il revoit *Paris est une fête*. Dans le rôle de Gertrude Stein rue de Fleurus, Marguerite Duras rue Saint-Benoît, chez qui un ami lui a procuré une chambre de bonne (elle lui donne une ordonnance d'écrivain, lui demande si « plutôt Rimbaud ou Mallarmé »). Duras période *India song*. Dans cette mansarde, il rêve à Martine Simonnet et commence, entre deux séances de cinéma, à écrire *La Lecture assassine*, sur le modèle de *Feu pâle*, de Nabokov. Surtout, en bon pascalien,

... qui demeure à deux pas du Flore, où il aperçoit Roland Barthes et rencontre Severo Sarduy, il « simule » l'écrivain (« oulipien, pataphysicien et situationniste » à lunettes et veste noires), histoire de le devenir. Ambiance *La Maman et la Putain*, même si ce film n'est pas nommé. Au-delà du bonheur de lecture (ou en deçà), un magnifique document sur ces années (1970) ou justement « Paris était encore une fête » : c'était avant que « Francfort ne devienne une foire », la fin en France des « traditions du nouveau ». Un détail pour finir : Vila-Matas suppose que Duras ne s'intéresse pas à Hemingway et lui tait son nom. C'est ignorer qu'elle s'y intéressait tellement qu'on lui a, à ses débuts, reproché de le plagier...

J.-P. S.

VITAL Joachim

Adieu à quelques personnages

[Éditions de la Différence, 352 p., 20 €, ISBN : 2-7291-1522-6.]

- Joachim Vital a créé il y a vingt-huit ans les Éditions de la Différence. Cette aventure (et le mot peut sembler faible quand on songe à ce qu'il a voulu entreprendre) lui a permis de rencontrer un grand nombre d'écrivains, d'artistes, de collectionneurs, de cinéastes. Dans le présent ouvrage, il ne tient pas un journal, mais esquisse des portraits (nécessairement partiels et fragmentaires) de ceux dont il a pu croiser le chemin pendant tout ce temps. Avec ironie et malice, mais jamais avec une once de méchanceté, l'auteur retrace les moments passés avec des peintres et des sculpteurs tels que Giorgio de Chirico, Francis Bacon, Leonor Fini, Alexandre Calder, André Masson, Vieira da Silva, Jean Tinguely, César, Nicky de Saint Phalle ou Antonio Saura. Le regard qu'il porte rétrospectivement sur chacun d'eux conserve la fraîcheur d'impressions premières, tempérée par le recul. Cela signifie qu'il ne succombe pas au désir d'enjoliver les choses et de masquer la vérité de ces hommes et de ces femmes avec lesquels il a des relations personnelles et professionnelles. Par exemple, ce qu'il nous restitue de Bernard Lamarche-Vadel rend justice à la personne dans toutes ses contradictions : il relate divers épisodes révélateurs de l'immodestie de cet homme de lettres qui

a cru pouvoir s'emparer des rênes de la critique d'art en France et partir à la conquête du panthéon littéraire en publiant ses œuvres de fiction chez Gallimard, tout en se prenant pour un avatar d'Artaud. La triste fin de l'auteur de *Vétérinaires* donne une dimension tragique et même pathétique au destin d'un écrivain qui avait des dons et du talent et peut-être plus encore. Chaque chapitre révèle un aspect mal connu ou parfois inconnu de son sujet. Et Vital a assez d'humour pour raconter de manière plaisante ses échecs (et il y en a beaucoup quand on endosse le costume d'éditeur), par exemple celui de la monographie de Giorgio de Chirico, qui lui donne l'occasion de lancer des piques vénéneuses à son épouse, Isabella Far. En somme, Vital a apporté sa pierre à l'histoire, avec modestie (son ambition se situe ailleurs), mais avec assez d'intelligence, d'impertinence et de finesse pour captiver son auditoire.

G.-G. L.

POÉSIE

Sélection de Marc BLANCHET, Yves di MANNO,
François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

Po&sie 108

[Belin, 144 p., 25 €, ISBN : 0152-0032.]

- *Po&sie* : l'accent depuis toujours est sur le « & ». Pour Michel Deguy, « la poésie n'est pas seule » (Seuil, 1987). Dans la dernière livraison de la revue (second trimestre 2004), une magnifique polémique qui donne sens à ce signe incongru : « L'après-culture — à partir de George Steiner », due à François Rastier, sémanticien et directeur de recherche au CNRS (qui annonce la parution imminente d'*Ulysse à Auschwitz* aux Éditions du Cerf). La lecture enfin du célèbre « maître de lecture », « pour les médias, incarnation de la culture ». À l'occasion de la parution d'un *Cahier de l'Herne* consacré à George Steiner, à partir notamment d'un démontage de son roman *Le Transport de A. H.* (lire Adolf Hitler) et de son essai *Dans le château de Barbe-Bleue*, une analyse des présupposés identitaires, biologisants et apocalyptiques de son discours sur la Shoah, et de son style : « Dans l'essayisme à la Steiner, il ne reste de la culture que du culturel, celui de la conférence mondaine de jadis, des valeurs sûres, des préjugés qui se disent subversifs. [...] Il relève de la tradition kitsch, qui s'est imposée par une synthèse parfaite de l'expressionnisme et de la mièvrerie. » Au même sommaire, la traduction d'une étude de l'historien Carlo Ginzburg sur les débats du temps autour de la rime élisabéthaine.

J.-P. S.

Poésie & Autobiographie

[CIPM/Farrago, 144 p., 20 €, ISBN : 2-84490-139-5.]

- Ce volume réunit les actes des rencontres organisées au Centre international de poésie de Marseille en novembre 2000, sous l'égide d'Éric Audinet et de Dominique Rabaté, et rassemblant une quinzaine de poètes répartis en quatre tables rondes. Aussi paradoxal soit-il — car la poésie contemporaine, quels que soient ses présupposés formels, semble avoir répudié la confession —, le thème

proposé pour ces rencontres n'en est pas moins d'une grande pertinence, par l'étendue des questions qu'il soulève et leurs retombées indirectes : qu'en est-il de l'identité dans l'écriture ? qu'est-ce que « raconter sa vie » en vers ? qui parle au fond dans le poème et quelles voix le traversent ?... Or, avouons-le, les interventions ici réunies n'évitent pas toujours les lieux communs à ce sujet et s'avèrent dans l'ensemble assez décevantes. Elles laissent en tout cas le lecteur sur sa faim, concernant le thème abordé (et finalement peu traité). Les pistes proposées par les deux modérateurs sont pourtant fort intéressantes — les interrogations de D. Rabaté en particulier me paraissent d'une grande acuité, et l'on aimerait qu'il les développe un jour, pour son propre compte. Mais les poètes convoqués donnent souvent l'impression de tourner autour du pot (quand ils n'enfoncent pas quelques portes ouvertes), comme s'ils essayaient de concilier un discours théorique distancié et la posture moins rationnelle qui est la leur dans l'écriture. Les éditeurs en sont conscients, soulignant dès l'introduction leur relative déception et la nécessité de reprendre autrement ce débat. Quelques interventions (je songe à celles de Jean Daive ou de Jean-François Bory) viennent heureusement l'éclairer d'une lumière plus tranchée, mais de manière décalée. L'ouvrage à une valeur au moins documentaire, y compris lorsqu'il enregistre la difficulté momentanée d'une parole à s'énoncer : mais peut-être vaut-il mieux réserver sa réflexion critique aux circonvolutions de l'écrit, qui laissent moins de marge aux platitudes, aux redondances ou à l'imprécision des énoncés ?

Y. d. M.

ALBARRACIN Laurent

Le feu brûle

[Éditions Atelier de l'agneau, 109 p., 14 €, ISBN : 2-930188-61-8.]

- *Le feu brûle*... En intitulant ainsi ce nouveau recueil, Laurent Albarracin pose une pierre supplémentaire à l'édifice singulier qu'est sa poésie. En jouant sur l'évidence, il maintient pourtant sa poésie dans un registre subtil et parvient à éviter les pièges de la quotidienneté pour imposer un paysage à part dans la jeune poésie contemporaine française.

... Pierre Campion, auteur de la postface, l'indique avec justesse: « Laurent Albarracin n'en a jamais fini avec la chose des choses: avec l'épaisseur de leur épaisseur, avec l'évidence de leur évidence, avec l'immanence de leur mouvement. [...] Deux figures principales dans son manège, en apparence incompatibles: la métaphore et la tautologie. La première déporte telle chose vers telle autre chose, la seconde boucle la chose sur elle-même à simple, double ou même triple tour. » Pour décliner cette approche ludique, mais non exempte de gravité, de l'évidence, Laurent Albarracin recourt beaucoup au verbe « être », le lien évident de jonction d'une évidence à une autre, et le plus souple objet de conjugaison pour glisser d'une réalité vers une autre: « La clef est la clef: petite voûte voûtée, feston de geôle, signe forgé, griffe pattue, la flèche est le vrai but. » Ou: « Le flux est son flux, emporte et est emporté, passage passage, le fétu est le canon. » Ou bien encore: « Les mots sont la monnaie de l'émergence: le caillou qui retombe du lancer, les pois de la levée du singe, les ronds d'eau bien nets, le retour du bâton au bâton. » Si l'utilisation du verbe « être » ne se confond jamais avec une figure de style ou quelque procédé formel confortable, il crée parfois une lassitude chez le lecteur puisqu'il empêche l'évidence de nous troubler par le recours, trop systématique, à son utilisation, à sa présence. C'est la seule impression, la seule distance que l'on confiera devant cette écriture poétique tout à fait personnelle, qui « aligne » avec force des bonheurs d'expression, des images troublantes, des visions nouvelles.

M. B.

BENNETT Guy et MOUSLI Béatrice
Poésies des deux mondes.
Un dialogue franco-américain
à travers les revues (1850-2004)

[Ent'revues, 240 p., 18 €,
 ISBN: 2-907702-35-1.]

- La fascination réciproque qui s'exerce depuis l'origine entre l'Europe et l'Amérique — et le dialogue souvent contrasté qu'elle a suscité — constitue l'une des données majeures de l'évolution culturelle occidentale

au cours des derniers siècles. En exposant l'histoire des échanges qui se sont tissés de 1850 à aujourd'hui entre la France et les États-Unis dans la sphère de la poésie (que l'on pourrait croire confidentielle), Guy Bennett et Béatrice Mousli démontrent au contraire que c'est probablement dans ce domaine que les influences ont été les plus profondes et les plus riches de conséquences, de part et d'autre de l'Atlantique. L'ouvrage suit le fil de la chronologie, en six chapitres qui résument les moments décisifs de ce dialogue: le XIX^e siècle, marqué chez nous par l'« invention » d'Edgar Poe par Baudelaire et Mallarmé; la révolution whitmanienne et l'influence des symbolistes français outre-Atlantique; l'émergence du cercle dadaïste new-yorkais; l'installation de Gertrude Stein et d'Ezra Pound en Europe et la multiplication des publications américaines en France dans l'entre-deux-guerres; le dialogue plus convenu de l'immédiat après-guerre; la redécouverte du modernisme américain par quelques poètes français dans les années 1960-1970; l'implosion enfin de ce mouvement par la multiplication des traductions et des rencontres, au cours des trente dernières années. En axant leur recherche sur les revues littéraires, toujours pionnières en la matière (et véritables pépinières de découvertes, comme en témoigne une riche iconographie), B. Mousli et G. Bennett brossent un tableau à la fois exhaustif et précis de cette grande inflexion collective, pas toujours exempte de contradictions. Car si la vivacité et la fécondité de ces échanges sont indéniables, c'est parfois au prix de certains contresens, les poètes se lisant souvent (et se traduisant) pour infléchir ou excéder l'approche qui est la leur, localement. Ce travail démontre en tout cas, s'il en était encore besoin, que la poésie n'est jamais seule dès lors qu'elle se confronte, se conforte ou s'affronte à l'épreuve de la parole adverse et au regard de l'étranger. Dans un copieux appendice, les auteurs ont eu la très heureuse idée de recueillir les témoignages d'une vingtaine de poètes contemporains (américains et français) dont le travail traducteur a profondément marqué la période récente — et enrichi leurs littératures respectives.

Y. d. M.

BEURARD-VALDOYE Patrick

La Fugue inachevée

[Al Dante, coll. « Niok », 480 p., 25 €, ISBN : 2-84761-032-4.]

• Après *Diaire* et *Mossa* — sans parler de ses livres antérieurs —, Patrick Beurard-Valdoye poursuit une entreprise sans véritable équivalent dans notre espace poétique, une épopée des événements courants et des vies ordinaires, axée dès l'origine vers l'est de la France et ses liens complexes, douloureux parfois, avec le monde germanique, par-delà les frontières : ou plus exactement en dépit d'elles. Ne serait-ce que par son ampleur, *La Fugue inachevée* marque l'aboutissement momentané de ce projet. Centré autour de la ville de Stuttgart, puis d'un village du territoire de Belfort, l'ouvrage propose sept variations évoquant tour à tour les ombres de Hölderlin et de Rimbaud, d'Henri Dunant (le fondateur de la Croix-Rouge) et de Gudrun Esslin (de la Fraction Armée rouge). Deux sections s'attardent ensuite longuement, à travers leur correspondance et leurs archives familiales, sur le destin de quelques individus, séparés lors de la Première Guerre mondiale. Le dernier « chant » évoque plus étrangement la fuite de Pétain, de Laval et de Céline à Sigmaringen, à la fin de la boucherie suivante. Ce résumé ne donne évidemment pas idée de la nature, ni surtout de la texture de l'ouvrage, où vers et prose alternent et où les récits se chevauchent, mêlés de nomenclatures, de documents bruts, de dossiers savamment pillés... Il n'y a pas à proprement parler continuité narrative, mais plutôt juxtapositions, collages et interférences d'innombrables *pièces*, prélevées dans un matériau très vaste et montées avec une évidente volonté de composition musicale. On peut estimer que ce travail dont l'optique est passionnante (et fort mal illustrée dans notre tradition) aurait peut-être mérité un certain élagage, car il arrive que le texte s'enlise par endroits, la monotonie et les répétitions n'en étant pas toujours absentes. Mais cette volonté de se confronter à la « grande » comme à la « petite » histoire et d'intégrer le destin des humbles dans la sphère poétique soutient

constamment l'intérêt, malgré les longueurs et les digressions de détail. Poème étrange, un peu monstrueux, séduisant et rebutant tout à la fois, *La Fugue inachevée* a aussi ses moments de grâce : les pages d'ouverture, par exemple, où sont brassés la plupart des thèmes du livre ; ou encore le chant VI « N'imité jamais le cri du héron », variation aussi lumineuse qu'opaque qui semble porter l'ouvrage et l'éclairer de l'intérieur, le dégageant de la glaise où, obstinément, il cherche à tracer son sillon...

Y. d. M.

BIANU Zéno

La Troisième Rive

[Fata Morgana, 56 p., 12 €, ISBN : 2-85194-622-6.]

• Pour ce nouveau recueil, Zéno Bianu poursuit une ligne de fuite continue qui parvient à embrasser, voire à embraser, les mondes. Suspendus au milieu de la page dans une succession centrée, ses poèmes démultiplient leurs formes apparentes de mots pour devenir points, lignes, horizons, étoiles... C'est là toute la force de cette poésie mystique qui ne mystifie rien du pouvoir régénérateur de la réalité et atteint le réel en jouant en permanence de la résonance de l'éphémère dans l'éternel. Aussi les différentes parties de *La Troisième Rive* se déclinent-elles comme les chants d'une unité perdue, mais une unité heureuse de voir dans la perte les éléments d'une réappropriation de la vie. Inabouti, inachevé mais jamais inutile dans ce jeu d'astres, l'humain est celui qui, par une colonne vertébrale devenue flûte charnelle, s'unit au passage de l'incertain, à la splendeur du révolu. Une magie des sons et des sens est à l'œuvre dans la poésie de Zéno Bianu : elle nous appelle en elle comme elle sait rire de l'espérance de tout poème. Pas de vanité dans ces palais, mais la conscience d'une nudité de toute parole pour effleurer le vrai et atteindre l'impossible. À chaque recueil, à chaque chant, à chaque espace de vertige et de voyelles, Zéno Bianu parvient à réinventer notre propre langue, à coups de versets aux injonctions fécondes, à force d'un travail acharné sur la simplicité, qui surgit ici comme la lumière sous le pinceau. Conclue par un chant qui salue

... l'apparition de Lokenath Bhattacharya (et sa disparition parmi ses propres apparitions), *La Troisième Rive* expérimente et affirme à la fois la vérité d'un chant qui sous nos yeux ne tarde pas à s'articuler dans notre propre bouche tant il appelle l'espace autour de nous pour résonner : « Un point/un seul point/ que tu cherches/sans relâche/le point de la nuit/le point de la vie/un point/un seul point/ouvert dans le ciel/ le commencement du commencement/ le point ardent/irrémediable/grand temps/ il est grand temps/de revenir à ce point. » Les dessins de Richard Texier sont magnifiques.

M. B.

DELAVEAU Philippe

Instants d'éternité faillible

[Gallimard, 107 p., 13 €, ISBN : 2-07-077130-X.]

- Dans une langue simple et limpide, Philippe Delaveau chante le monde : « la fraternité des feuilles qui frémissent » ; une feuille, « rouge du feu qu'elle ignore », restée sur sa branche malgré l'hiver ; ou « la Loire habillée par l'automne et les rois / avec sa livrée de sable et ses langues sèches ». Il évoque aussi la ville qu'il n'aime pas : les « toits de vieux gris où sont les cheminées » ; il dit enfin sa soif de clarté : « j'ai le désir d'être meilleur », « j'aspire à la clarté ». Les titres de certains poèmes du recueil nous éclairent sur l'orientation spirituelle de leur auteur : « Imploration du jeudi saint », « Saint Jean à Éphèse », « Veillée de Pâques ». Dans le dernier poème, « Où sont les prophètes », se devine une inquiétude : « Où sont les prophètes qui marchent dans la plénitude / avec l'azur où leurs yeux se noient de la splendeur de Dieu [...] où va ce monde sans prophètes pour l'avertir / et sans poètes pour un chant de vérité ? »

F. S.-C.

GRÉGOIRE Bruno

Loin de Cluj

[Obsidiane, 91 p., 14 €, ISBN : 2-911914-7166.]

- Bruno Grégoire est l'auteur de deux recueils de poèmes à la langue charpentée, intense, presque enivrante, déversant sensations et images dans de longs mouvements d'où n'est jamais exclue une véritable douleur. Intitulés *Dans la bouche morte* et *L'Usure l'étoile* (parus chez Obsidiane), ces livres ont imposé cette écriture singulière, aux multiples héritages, qui fait entendre le murmure continu d'une méditation parmi le rythme heurté des voyages, la vision d'une fraternité sauve devant les moments de solitude. *Loin de Cluj (traits d'union)* maintient cette humanité vive mais se prend aussi à contrepied : Bruno Grégoire a fait de cette suite poétique une sorte de parenthèse dans son écriture, privilégiant des formes courtes et une simplicité de ton tout à fait nouvelle. Somme toute, ce poète quadragénaire interroge ici l'amitié, telle qu'elle peut naître avec un artiste roumain, et telle qu'elle peut résonner lors d'autres rencontres. Il s'agit donc d'un livre d'amitiés, d'une demeure d'écoute et de partage dont l'un des murs porteurs est aussi l'aimée, reconnue dans sa puissance physique, et la dimension métaphysique dans laquelle elle emporte parfois l'amoureux. Ces strophes brèves, limpides, ressemblent aux cercles concentriques qui parcourent l'eau après le jet d'un caillou : ce à quoi ressemble la vie selon Bruno Grégoire, qui sait par ces échos fraternels faire resplendir sa poésie loin des eaux stagnantes de nombre de ses contemporains. Il y a presque ici une manière de se condamner à la légèreté (souvent un voile sur nos doutes et nos angoisses) : « Comment voir poindre le jour / autrement qu'à la manière incrédule / d'un vampire ? // Comment laisser une trace, une morsure / au creux du cou de la nuit / heureuse ? » Ces adresses dédiées à l'artiste transylvanien Christian Aurel Opris se déclinent dès lors comme ces traits d'union qui font l'amitié entre les habitants de deux pays lointains et symbolisent les distances tout en les

abolissant. Par sa justesse et sa pudeur, ce livre s'avère d'une profondeur qui nous touche : n'est-on pas jamais loin de l'ami tout en étant seul ? Par l'authenticité de sa parole, Bruno Grégoire a, lui, toute notre amitié.

M. B.

HAFEZ Mounir

Carrosses

[Le Capucin, 41 p., 10 €, ISBN : 2-913493-53-X.]

- S'inscrivant aux côtés d'auteurs méconnus quoiqu'exceptionnels de la collection « Le temps des signes » des éditions Le Capucin (Vincent La Soudière, Brigitte Guilbaud, Michel Fardoulis-Lagrange...), le livre de Mounir Hafez constitue une découverte dont les premières lignes imposent d'emblée l'originalité. Chacun de ses textes met en scène différents personnages plus ou moins récurrents, tous saisis par la même nécessité : celle d'un jeu. Un jeu dont les formes semblent se mouvoir dans l'indistinct, qui obéit à des précisions trompeuses, et finalement ne formule que très peu ses règles. Ainsi joue-t-on ici pêle-mêle aux carrosses, à mélanger sa chair à des étoffes, à de multiples métamorphoses, dans une course plus violente qu'enjouée, et avec des résultats inattendus. Ces très brefs récits ne ressemblent à rien de connu, les rapprocher de certains écrits surréalistes serait maladroit. Non, Hafez nous fait pénétrer dans notre propre inconscient pour le peupler de ses obsessions, de ses démons, de ses fantasmes. Ainsi, le jeu des carrosses : « Pauvre Paula, qui exaspérait tout le monde avec son air pleurard, fut habilement désignée par les garçons pour faire la Mendiant avec plaies courant derrière Seigneurs en riche Équipage essayant d'attendrir en brandissant Enfant en bas âge emmailloté dans Torchons. Mais Pauvre Paula ne pouvait pas suivre longtemps ; alors, dans le carrosse suivant, on la recueillait un peu puis on la projetait dehors puisqu'elle voulait absolument faire carrosse aussi. » Décédé en 1998 à quatre-vingt-sept ans, Mounir Hafez, spécialiste d'histoire des religions, a composé ces textes en grande partie à la fin des années 1930. Seul un poème d'une phrase daté de 1997 fait exception.

Sous le titre « Pour mes amis d'un jour sur la terre », l'auteur écrit : « Écume guerrière d'une vague infinie mais ici-bas larme-tendre sous la paupière du monde, cet homme d'un jour, recommencé. » Une petite partie émergée d'une œuvre qui pourrait bien se révéler géniale...

M. B.

HUTTIN Geneviève

L'Histoire de ma voix

[Farrago, coll. « Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne », 64 p., 11 €, ISBN : 2-84490-148-4.]

- Un recueil par décennie, voilà qui n'est pas si fréquent et contredit l'empressement ordinaire des poètes à nous livrer les nombreux tomes de leur « œuvre complète »... Après *Seigneur... et Paris, litanie des cafés*, parus chez Seghers en 1981 et 1991, Geneviève Huttin (née en 1951) publie un troisième ouvrage bref et précis, énigmatique et dense, empreint de l'émotion contenue et du timbre particulier qui caractérisent son écriture. Il ne faudrait pas, en effet, que la relative minceur de ce volume en masque la qualité, ni même l'étrangeté, dans le contexte actuel. La voix qui parle ici, en son nom propre ou relayant d'autres voix plus anciennes, semble se poser en retrait, chuchoter presque le récit voilé ou les apologues que les poèmes égrènent, comme autant de variations sur un thème dont le motif demeurerait secret, à la croisée du roman familial et de l'histoire commune. Ces pages qui préfèrent l'ombre à la lumière délivrent pourtant un texte d'une intensité et d'une limpidité rares, d'une *présence* inhabituelle en tout cas dans la poésie d'aujourd'hui. D'autant que le poids de l'histoire y est constamment sensible, derrière l'écran du présent : le souvenir des guerres, de la Moselle, des soldats disparus au front ; Freud en 1938 et Marlene en 1933, fuyant l'Allemagne hitlérienne ; Trakl et Hölderlin ; Montargis, Bar-le-Duc, Belchatov... On ne sait ce qui prime, du Château (de la langue) ou du Conte (de la voix), dans ces narrations éblouies et fragiles que l'on dirait portées, emportées par le vent. Il y a longtemps, en tout cas, qu'une écriture n'avait su capter cette lumière abolie du monde — dont le poème n'a pas la nostalgie

... mais qu'il ravive sur la page, dans sa syntaxe et ses vers épurés. Comme l'écrit G. Huttin : « le lézard pour échapper au lynx/coupe/ et laisse un peu de lui dans l'herbe. » Mais aussi, au début de l'ouvrage : « était-ce des voix? / des sons sur un support?, matière, cendre/automates vocaux/matière d'histoire. »

Y. d. M.

MESSAGIER Matthieu

- Les Transfigurations

[Le Castor astral, 62 p., 12 €, ISBN : 2-85920-566-7.]

- L'Universelle & L'Idiot irrompu

[Dumerchez, 136 p., 19 €, ISBN : 2-84791-026-3.]

- Le dégel — sans doute irrévocable — a donc enfin commencé pour Matthieu Messagier. Après plusieurs publications phares ces dernières années et l'amorce d'une vraie « reconnaissance » critique, l'accueil réservé au film de Nicola Sornaga *Le Dernier des immobiles* (sorti en salles en juin dernier) a de nouveau mis en lumière la présence singulière d'un poète réussissant à tenir son propre rôle devant la caméra, tout en restant cet Autre dont l'écriture permet de taire le nom. Deux nouveaux livres démontrent cet été le renouveau de vitalité d'une œuvre en devenir constant, qui semble croître au rythme reconduit des saisons. *Les Transfigurations* sont un seul et long poème, que Messagier était en train d'écrire pendant le tournage du film de Sornaga (plusieurs plans en témoignent) et qui déroule un flot d'images tour à tour somptueuses et sardoniques : comme une grande coulée de langage où la lumière se mêlerait à la boue, pour de plus mystérieuses noces : « Grossier Poème (le Suisse Érrant) / ou lire d'absolu à travers des eaux / d'un au travers des eaux d'un / fleuve à travers la fragrance sèche / des éclairs... » *L'Universelle & L'Idiot irrompu* (dont les trois majuscules forment le pronom « lui »...) illustre une autre veine ou une autre manière de l'auteur : une quinzaine de « chapitres » composés de poèmes brefs, variations plus distancées qui vont de l'ironie bouffonne (« cartouches d'anciens stylos / par la géométrie des foin — / plaisir des pelleteuses ») à ces instantanés

illuminés, comme autant de surgissements naturels dans les strates du langage, qui sont peut-être la vraie visée, depuis toujours, de Messagier. Beaucoup à glaner donc, dans ces pages — y compris dans l'humour décapant de certains titres. En attendant un important volume, *Fond de troisième œil*, annoncé pour le printemps 2005 chez Flammarion...

Y. d. M.

NIMROD

En saison, suivi de Pierre, poussière

[Obsidiane, 140 p., 16 €, ISBN : 2-911914-74-0.]

- Après *Passage à l'infini*, Nimrod, né au Tchad, met en perspective sa poésie en publiant des poèmes récents suivis d'une réécriture de son premier recueil, *Pierre, poussière*, qui obtint le Prix de la vocation de la fondation Bleustein-Blanchet en 1989. Le temps a passé, et l'auteur propose une « version nouvelle » qui nous permet de voir combien sa langue a gagné en raffinement et comment Nimrod a su enluminer la simplicité qui est la sienne d'un ton plus singulier, d'un érotisme accru ou d'une violence plus profonde. Pénétrer dans cette poésie, c'est découvrir des jardins étranges, des constellations de plantes, d'arbres, de corps et de courbes, c'est recevoir à toute heure les dons de la lumière, de la nuit profonde que le soleil défait à l'aveuglement qui guette toute contemplation à midi. Mais la poésie de Nimrod, quoique lumineuse, est une poésie de la pénombre : l'éclat n'a de tranchant que si on le mesure à l'intimité qui l'énonce. Aussi apprend-on ici à voir dans l'abandon comme dans la distance. Cette écoute demande donc une découverte exacte des sens, afin de recevoir et de redonner, de percevoir et d'offrir. Sans religiosité, cette poésie porte aussi les fruits d'une étude du monde que le poème reflète. Pas de poème qui ne soit chant, et pas de chant qui ne vienne sur la page comme les versets d'un évangile nouveau : « Reine passagère, reine délectable, comme / Je suis malade d'amour ! Cette moiteur / Sous l'aisselle, cette bruine, et la rosée / Tout ensemble buissonnante, ruisselante, /

Quelle défaillance, quelle opulence!/
Toute idée de luxe s'efface devant/La chair,
car sa bonté nous enivre./Et son odeur nous
rend volubiles./Dans les vignes, au soir,
le raisin dévoile/D'impudiques attraits.
Sa lumière ravive/Nos appétences, rend
à l'éblouissement/Son charme musicien.»
Extraits de la première partie de ce recueil
(« En saison »), ces vers reflètent les
aspirations, les couleurs et les rythmes des
premiers poèmes de Nimrod, plus simples
dans leur expression mais pas moins
séduisants.

M. B.

NORWID Cyprian

Vade-mecum

[Traduction du polonais établie sous
la responsabilité de Christophe Jesewski,
Noir sur blanc, 358 p., 24 €,
ISBN : 2-88250-133-1.]

- Cyprian Norwid (1821-1883)?
Le quatrième homme du romantisme de
l'époque des partages, d'origine lithuanienne,
exact contemporain de Baudelaire ou
de Dostoïevski, dessinateur obsédé du monde
méditerranéen, exilé en Allemagne puis
en Italie, en Belgique, aux USA même, puis
définitivement en France à partir de 1849.
Mort inconnu (un seul livre de poèmes publié
de son vivant en 1863) et dans la détresse
à l'hospice Saint-Casimir, rue du Chevaleret.
En 2001, symboliquement entré au Wavel
de Cracovie, le Panthéon polonais. Son *Vade-
mecum* posthume (cent poèmes composés
en 1865-1866, retrouvés en 1944, édités en
1962) n'avait jamais été traduit intégralement
en français. Malheureusement, la préface
et l'appareil fort peu « critique » du volume
ne sont pas à la mesure de l'événement (on
croit lire un inédit du Pimko de *Ferdydurke*).
Pour comprendre l'importance du poète
(l'équivalent structurel pour nous serait
Mallarmé, et pour le destin du vers et pour
la pensée « politique »), on devra se rapporter
à *Histoire de la littérature polonaise*
de Czesław Miłosz, prix Nobel 1980 (disparu
cet été). À signaler aussi, au chapitre des
Polonais souterrains, la remise en vente par
les Éditions du Rocher des œuvres complètes
de L. Miłosz, l'oncle franco-lithuanien du
précédent, notamment *L'Amoureuse Initiation*

[250 p., 15,90 €, ISBN : 2-85055-237-2.]
et *L'Œuvre poétique*, [2 vol., 232 p. et 250 p.,
14,55 € le vol., ISBN : 2-850-55246-1
et 2-850-55226-7].

J.-P. S.

RICHEZ Valérie-Catherine

L'Étoile enterrée

[Ulysse fin de siècle/Virgile, non numéroté,
14 €, ISBN : 2-908007-66-5.]

- « Surgissements de formes inconnues.
Nids d'anges, nids de monstres apparus
sans pensées. Les personnages sont entrés
les premiers dans le carnet. Ils ont traversé
ma main. Leurs traits se sont assemblés
sur ses pages. Je ne les connaissais pas.
Chacun est arrivé seul, avec son histoire
transparente ou sombre — qui s'est racontée
plus tard, que j'ai réussi peut-être à capter,
masquée parfois par une autre musique,
approchante; ou se faisant entendre
au loin, mourante, au seuil de l'in audible,
en contrepoint... Paroles qui murmuraient
qu'au fond même du voyage, sous ces lourds
ciels de l'Inde, dans la fumée noire
de ses trains, le parcours ouvre en dedans
du corps une autre route. Celle qui vit
de sa vie étrangère au cœur de soi-même.
Là où certains miroirs nous reconnaissent
assez pour accepter un instant d'apparaître.»
C'est en ces termes que la poétesse
et peintre Valérie-Catherine Richez nous
présente un nouvel opus poétique alliant
vers et images, ces dessins produits en
voyage qui, à coups d'épiphanie, de mystère
et d'une profonde présence, ont enfanté à
leur tour d'autres images, également proches
du vertige et de l'hallucination. En quelques
récents volumes, Valérie-Catherine Richez
a affirmé, quoique trop discrètement, une
poésie nourrie de séjours en Inde, qui l'ont
fortifiée dans sa nature mystique, où tous
les sens du corps sont conviés pour déployer
leur roue d'images. Poésie sensuelle
en chacune de ses articulations, l'écriture
de Richez a des allures d'enchantement pour
on ne sait quel pacte ou serment. Il faut
donc l'accueillir, en accepter les surprises
comme les étonnements, afin que semblable
au son de l'univers des Hindous elle résonne
en soi. Les personnages sauvages de ce
recueil agissent ainsi en reflet des poèmes

... et participent à ce rite violent et sans retour :
 « Certains étaient faits pour hurler. //
 Leur case à la couleur rouge. // On avait
 beau souvent les réveiller, / leur cauchemar
 continuait. »

M. B.

SIMÉON Jean-Pierre

Sermons joyeux.

De la lente corruption des âmes dans la nuit tombante

[Les Solitaires intempestifs, 52 p., 9 €,
 ISBN : 2-84681-092-3.]

- Auteur de nombreux recueils de poésies, dont certains pour la jeunesse, publiés chez Cheyne éditeur, de romans et de textes divers, Jean-Pierre Siméon est connu aussi pour différentes actions dans le milieu de la poésie, notamment comme directeur de la manifestation nationale Le Printemps des poètes, qui propose depuis plusieurs années durant le mois de mars d'unir programmation de qualité et initiatives locales.

Que l'auteur ne soit pas masqué par ces responsabilités qui prêtent généralement le flanc à la critique : depuis plusieurs années, Jean-Pierre Siméon travaille en collaboration étroite avec le metteur en scène Christian Schiaretti en tant que « poète conseiller ».

Il a à ce titre écrit une pièce de théâtre, un puissant monologue intitulé *Stabat mater furiosa*, joué dans le monde entier, qui parvient, au-delà des nations et des temporalités, à faire entendre dans un flot poétique continu la voix rageuse d'une mère lasse des enfants morts et de la violence des hommes.

Un monologue pur, tendu, sincère, juste, complété dans cette approche du théâtre par un poète par la publication d'autres pièces (toujours aux éditions Les Solitaires intempestifs). *Sermons joyeux* est composé de trois monologues qui nous exhortent fraternellement à ouvrir notre cœur autant que nos oreilles : « Oui ça va mal / oui les temps sont critiques / et de tous les malheurs qui grognent à nos mollets / de tous les abandons qui nous vident le cœur / de toutes les défaites qui nous brisent la nuque / l'enfernement où dans ces heures poisseuses / on tient désormais la langue notre langue / la langue commune la langue partagée

populaire / celle-là l'improbable la sauvage et la douce / qui dit la bonté de l'instant / et la chiennerie des jours / cet enfermement-là / qui n'apparaît pas / qu'on ne sent pas / qui ne s'avoue pas / de tous nos malheurs pourrait être le pire. » Oscillant entre humour et colère, Jean-Pierre Siméon, avec ces *Sermons joyeux*, place l'auditeur sur la ligne d'horizon d'une fraternité retrouvée.

M. B.

POLAR ET ROMAN NOIR

Sélection de Aurélien MASSON

AYERDHAL

Transparences

[Au Diable Vauvert, 551 p., 23 €, ISBN : 2-84626-036-2.]

• Jusque-là plus connu des aficionados de la science-fiction, Ayerdhal a réussi à créer avec *Transparences* un roman « coup de poing » qui le place d'emblée dans la cour des grands auteurs de thrillers français. Nous suivons Stephen, jeune Québécois spécialisé en psychologie criminelle, employé par les bureaux lyonnais d'Interpol pour « déterrer » de vieilles affaires de crimes en série non élucidées. Au cours d'une de ses prospections de routine, Stephen tombe sur le cas d'une gamine, surnommée Ann X, qui a trucidé ses parents et un couple d'amis à Berlin au milieu des années 1980. Jugée folle, Ann X a été transférée dans différents hôpitaux psychiatriques, dont elle est toujours parvenue à s'échapper. Stephen découvre qu'au cours des années qui ont suivi, les crimes se sont accumulés dans des proportions inquiétantes (plusieurs centaines), et surtout que les témoins, à l'instar des caméras de vidéo-surveillance qui renvoient d'elle une image floue, sont incapables de décrire ou de se représenter cette jeune femme. Comme si la meurtrière était « transparente ». Alors que Stephen se lance à sa recherche, les services secrets français et américains commencent à lui mettre des bâtons dans les roues. Ce n'est là qu'un bref résumé de ce roman dense et complexe qui nous manipule de bout en bout. Sur plus de cinq cents pages, Ayerdhal joue avec nos nerfs et met en place une intrigue qui fait penser à ces poupées russes qu'on emboîte les unes dans les autres : Qui est cette jeune femme ? Est-elle une simple psychopathe assoiffée de sang ou, comme certains de ses crimes le laissent croire, une vengeresse qui suit un code d'honneur ? D'où lui vient cette capacité de se fondre dans la foule et de changer sans cesse d'apparence ? La « transparence » dont nous parle Ayerdhal est d'ailleurs multiple : elle décrit celle d'Ann X mais témoigne aussi du souci de l'écrivain de nous

dévoiler toutes les machinations qui se trament dans l'ombre et dans le dos des citoyens du monde. Nous découvrons le monde occulte des services secrets et leurs collaborations contre-nature, les systèmes de surveillance planétaire comme Echelon. À la fin du livre, nous regardons le monde avec des yeux nouveaux, comme si la réalité environnante nous était effectivement devenue plus *transparente*.

A. M.

BARTELT Franz

Le Jardin du Bossu

[Gallimard, coll. « Série noire », 186 p., 8 €, ISBN : 2-07-03127-1.]

• Pas facile d'être un voleur sans le sou, qui plus est si on se considère comme un individu « basé sur l'idée de gauche ». Faire régner la justice sociale en dépouillant son voisin, ce n'est pas toujours évident. Mais quand on est maqué avec une femme « matérialiste » qui n'a que le mot « pognon » à la bouche et qui vous met dehors en vous sommant de rentrer les poches pleines, on n'a plus vraiment le choix. Quand vous tombez sur ce bourgeois — de droite, forcément — totalement beurré au comptoir et qui clame haut et fort qu'il stocke chez lui des liasses de billets épaisses comme des briques, vous pensez que c'est votre jour de chance. Vous le suivez devant son palace de province et vous attendez qu'il sombre dans un sommeil alcoolique et sans retour pour vous introduire dans la maison. Malheureusement, à peine les mains posées sur l'argent, vous vous retrouvez face à votre victime, l'œil net, qui vous braque de son plus beau flingue et décide de vous séquestrer. Le pire, c'est que l'homme de droite a l'air sympa... Habitué de la collection « blanche », où il a signé six romans, Bartelt fait sa première incursion dans la Série noire avec *Le Jardin du Bossu*, et le moins que l'on puisse dire est qu'il a marqué l'essai avec brio. Il signe ici un roman noir loufoque et détonnant : à travers ce huis clos improbable dans une maison bourgeoise entre un raté de gauche et un richard énigmatique, l'auteur démonte avec humour les concepts d'« identité » et d'« appartenance ». L'atmosphère ne cesse de changer et nous passons du rire à l'angoisse

... en quelques lignes. La langue est populaire, sèche, mais cette simplicité de façade ne saurait cacher une réelle virtuosité narrative. Nous pensons notamment à cette capacité qu'a l'écrivain à digresser à l'infini tout en retombant toujours sur ses pattes. Placé au cœur des pensées de cet absurde voleur kidnappé, c'est comme si nous évoluions sur des montagnes russes machiavéliques. Roman atypique principalement fondé sur l'ambiance et les dialogues, *Le Jardin du Bossu* offre en prime un rebondissement final totalement renversant et jubilatoire, qui surprendra même les plus aguerris des lecteurs de la collection noire et jaune. Espérons qu'un jour Bartelt repasse à nouveau ses habits noirs.

A. M.

GRANGÉ Jean-Christophe

La Ligne noire

[Albin Michel, 506 p., 22,90 €, ISBN: 2-226-15109-5.]

- En quelques années, Jean-Christophe Grangé est devenu l'auteur de thrillers le plus populaire du paysage littéraire français. Ses livres se vendent à des centaines de milliers d'exemplaires, sont adaptés au cinéma et même traduits en Amérique. En lisant son dernier livre, *La Ligne noire*, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi: un serial killer monstrueux au *modus operandi* infernal à faire frémir dans les chaumières, un journaliste déchu dont la vie a été marquée par la perte d'êtres chers et qui se décide à percer le mystère de ce tueur, des scènes macabres et sanguinolentes, une enquête qui nous promène entre la Malaisie et la Thaïlande, sans oublier l'éternelle histoire d'amour qui finit mal... Bref, tous les ingrédients sont réunis pour concocter un thriller haletant. Malgré tout, une fois le livre achevé, un sentiment de déception nous taraude. Le thème du serial killer est archi-éculé, et Grangé n'apporte rien de véritablement nouveau à la montagne de romans centrés autour des tueurs en série. Autant lire les œuvres de l'Américain Thomas Harris, publiés il y a plus de dix ans, dont l'atrocité Hannibal Lecter est le héros et dont on a tiré un film très réussi, *Le Silence des agneaux*. Les personnages de cette *Ligne noire* ne font

pas dans la dentelle et leur psychologie est aussi fine qu'un papier à cigarette. L'intrigue se déroule sans réelle surprise et les rebondissements sont si outrés que nous avons l'impression d'être dans un scénario pour série B. À ce niveau, ce ne sont plus des ficelles mais des câbles. Nous sommes bien loin des *Rivières pourpres* ou de *L'Empire des loups*, et nous avons la désagréable impression que Grangé a écrit son roman en pilotage automatique. Certes le livre se laisse lire, mais nous avons le sentiment de l'avoir déjà lu mille fois.

A. M.

JONQUET Thierry

Mon vieux

[Éditions du Seuil, coll. « Seuil policier », 323 p., 17 €, ISBN: 2-02-055790-8.]

- Malgré une enfance chaotique marquée par l'abandon de son père, Alain Colmont a réussi sa vie en devenant prof puis scénariste à succès pour la télévision. Mais sa tranquille existence devient vite un souvenir quand sa fille sort totalement défigurée d'un accident de scooter. Obligé de lui payer des soins réparateurs hors de prix, rongé par un sentiment de culpabilité qui l'empêche d'écrire la moindre ligne, Alain Colmont voit ses économies fondre à vue d'œil. Quand on lui apprend qu'on a mis la main sur son père qui végète depuis trois ans dans un hôpital de banlieue, victime de la maladie d'Alzheimer, et que, selon le Code civil, il lui doit l'« obligation alimentaire » et donc payer les frais d'hospitalisation s'élevant à plusieurs dizaines de milliers d'euros, Alain Colmont ne sait plus comment faire face. Dans le même temps, une canicule sans précédent s'abat sur Paris, les petits vieux meurent par centaines tous les jours. Des pensées criminelles commencent à germer dans l'esprit du scénariste acculé. Plus la peine de présenter Thierry Jonquet, auteur de nombreux romans noirs à succès et figure de proue de la littérature noire française. Avec ce nouveau livre, nous retrouvons tout le savoir-faire de cet écrivain engagé, toujours prêt à dénoncer les méfaits de notre société moderne: par-delà l'histoire d'Alain Colmont, Jonquet nous livre une tranche de vie de Paris (et plus précisément de Belleville) pendant la désormais célèbre

canicule de l'été 2003. Nous suivons une bande de clodos qui s'enfoncent toujours plus profondément dans la déchéance humaine, cela dans une indifférence quasi totale, nous rencontrons de jeunes hommes à la dérive qui glissent dans la précarité faute de chance. L'univers de Jonquet est noir, sans espoir et sans illusion. *Mon vieux* est une chronique amère de la déveine. Moins moraliste et sentencieux que certains de ses précédents livres, ce roman pose la question de la disparition progressive de la société en tant qu'entité régulatrice globale, comme si tous les problèmes sociaux n'étaient plus que des questions intimes à régler de manière personnelle par des individus justement eux aussi de plus en plus précarisés. Rien que pour ce constat implacable du repli de l'État et de la mise en avant conjointe de la responsabilité individuelle, *Mon vieux* mérite d'être lu.

A. M.

MARBOT Guillaume

Le Chimiste

[Flammarion, 312 p., 18 €, ISBN : 2-0806-8627-5.]

- *Le Chimiste* est un livre original et accrocheur, s'inspirant directement du terrible fait divers de la secte japonaise Aum et de l'attentat au sarin dans le métro de Tokyo. Le narrateur, un jeune étudiant en chimie, déboussolé, en mal d'idéal et d'amour, adhère à une secte pseudo-bouddhiste à tendance millénariste. Cela nous permet de découvrir tous les rouages de ces organisations sectaires insidieuses et manipulatrices qui prolifèrent à la surface du globe. Nous découvrons les différents processus de « décrébration », l'exploitation narcissique de l'individu afin de lui enlever tout sens critique, sans parler de tous les discours ésotériques et abscons noyant toute tentative de réflexion. Progressivement, le récit devient de plus en plus effrayant, et nous comprenons que le but premier des responsables de la secte est de provoquer cette apocalypse qu'ils ne cessent de prophétiser. Le petit chimiste gravit patiemment les échelons hiérarchiques, ses connaissances scientifiques deviennent

indispensables aux dirigeants, qui s'y connaissent finalement mieux en ouvrages de science-fiction, type Asimov, qu'en science-fiction physique. L'étudiant prend confiance en lui, devient ce personnage important qu'il a toujours rêvé d'être. Des doutes subsistent en lui, des sueurs froides glacent ses nuits, mais tout cela est balayé par cette illusion d'avoir trouvé une famille et un sens à sa vie. Les sectes sont des structures molles et chaudes, réconfortantes comme le sein maternel. Sans même s'en apercevoir, le chimiste devient un criminel et fabrique des gaz mortels dans le plus grand secret. Certes il y aura des victimes, mais après tout c'est pour le bien de l'humanité future. Bien sûr, l'apocalypse n'a pas lieu, les sectes ne sont que de petites sociétés artisanales, bancales, pathétiques, dont les premières victimes sont les gogos qui les composent. Toutes les grosses huiles en fuite, le chimiste redevenu petit homme sera le bouc émissaire parfait. Déjà les médias le surnomment « Docteur Gaz ». Sans jamais tomber dans le piège d'un psychologisme facile ou d'un sensationnalisme gratuit, Guillaume Marbot nous livre un roman hypnotique et émouvant qui nous hante bien après la lecture. À travers le parcours de ce jeune type, c'est la banalité du crime et de l'horreur qui nous est donnée à penser.

A. M.

SÉGUR Philippe

Poétique de l'égorgeur

[Buchet/Chastel, 238 p., 16 €, ISBN : 2-283-01945-1.]

- Nid Immarskjöld Dugay est un professeur de droit réputé à l'université de Toulouse. Entouré de sa femme et de ses deux petites filles, Nid connaît une existence terne et répétitive, marquée par le travail et la rigueur. Nid ressemble à une machine vivante. Cet équilibre est pourtant précaire, les frustrations et les peurs le cernent : il y a cette belle étudiante devant laquelle il se décompose. Surtout il y a ce désir, jamais assouvi, d'écrire un roman. Nid sait qu'il passe à côté de sa vie, mais il n'a pas la force et le courage de prendre les décisions nécessaires et de se mettre en danger. Tout juste se rattrape-t-il chaque soir en racontant à ses filles, pour

... les endormir, l'histoire inventée du légendaire Yagudin, un tueur infernal sorti des royaumes nordiques qui s'en prend aux femmes enceintes et aux jeunes garçons. Progressive-ment la forteresse sociale de Nid se fissure : il reçoit des coups de fil anonymes, ses amis lui tournent le dos, sa femme disparaît. Pour Nid, pas de doute possible : Yagudin a quitté le monde de la fiction pour s'en prendre à sa vie... *Poétique de l'égorgeur* est un roman intrigant, qui ravira tous les amateurs de livres noirs et fantastiques. Avec la déchéance de ce professeur vivant tel un robot, qui se déroule sur quatre mois et quatre jours et qui est annoncée au lecteur dès les premières pages, Ségur nous fait réfléchir sur la mince frontière séparant fiction et réalité, rationalité et folie. Deux récits se juxtaposent — un récit à la froideur médico-légale nous montrant le quotidien étriqué de Nid et un récit légendaire et flamboyant présentant les aventures morbides de Yagudin — avant de finir par se rejoindre dans un Toulouse apocalyptique, post-catastrophe AZF, ressemblant à un décor de cinéma dévasté. À mesure que le lecteur progresse, les doutes et les interrogations surgissent. L'identité de Nid est de moins en moins palpable, les spectres de la schizophrénie et de la mythomanie ne sont pas loin. Les dernières pages mettent au jour une manipulation paranoïaque et rétroactive qui confère une perspective nouvelle au texte et vous donne envie de reprendre le livre depuis le début. Au final, *Poétique de l'égorgeur* apparaît comme un mélange réussi et original de *L'Extension du domaine de la lutte*, de Michel Houellebecq, et de *Fight Club*, de Chuck Palahniuk.

A. M.

VOLODINE Antoine

Bardo or not Bardo

[Éditions du Seuil, coll. « Fiction & cie », 234 p., 18 €, ISBN : 2-02-062854-6.]

- Dans la tradition tibétaine, le Bardo est cet espace indéfini qui succède à la mort et précède la naissance. Pendant quarante-neuf jours, l'âme du défunt erre dans un trou noir en attente de la prochaine réincarnation.

Mais méfiez-vous, le Bardo de Volodine n'est pas un lieu méditatif et suspendu : il y règne au contraire un sacré bordel. On y croise des communistes idéalistes, des repentis qui ont retourné leurs vestes, des assassins politiques, des clowns suicidaires aidés par une cohorte de lamas bienveillants qui leur lisent le *Bardo Thödol* (le livre des morts tibétain) pour les guider vers la meilleure des réincarnations possibles. Ces pauvres lamas en voient d'ailleurs de toutes les couleurs. Les héros de Volodine n'ont rien de pieux bouddhistes : certains refusent d'écouter les conseils et réagissent comme de pauvres terriens qu'ils ne sont plus, d'autres au contraire se plaisent tellement dans cet état d'apesanteur qu'ils ne veulent plus le quitter... Avec *Bardo or not Bardo*, nous sommes transportés dans un univers parallèle où beauté et bizarrerie, rêve et politique vont de pair. La lecture du livre est comme une plongée dans les ténèbres, nous ne savons pas réellement où nous allons mais nous nous laissons guider par la voix poétique de l'auteur. Le roman est éclaté en sept chapitres qui peuvent se lire comme autant de nouvelles. Au milieu du récit, nous comprenons qu'il s'agit en réalité de « piécettes » écrites par un dramaturge fou isolé dans un hôpital psychiatrique, entouré d'oiseaux malfaisants qui lui fientent dessus. Humoriste désespéré, créateur de mondes clos où évoluent des hommes tragi-comiques et désorientés, Antoine Volodine peut être considéré comme un enfant terrible de Samuel Beckett.

A. M.

ROMANS ET NOUVELLES

Sélection de Thierry GUICHARD, Louise L. LAMBRICHS
et Gérard-Georges LEMAIRE et Jean-Pierre SALGAS

AGGOUNE Hafid

Les Avenirs

[Farrago, 152 p., 15 €,
ISBN : 2-84490-150-6.]

- « Un jour, j'avais dix-sept ans, j'ai disparu de moi. » Ainsi Pierre Argan, âgé de quatre-vingts ans, entame-t-il son récit, en cherchant à suggérer ce qui ne saurait se raconter : plus de cinquante années vécues dans l'absence à soi-même, l'exil de soi — les autres disent la folie ; cinquante années dans un hôpital psychiatrique à regarder rien, ou plutôt à suivre des yeux les gestes d'un peintre imaginaire, malade comme lui, dont la main trace dans l'espace des tableaux que personne ne voit ; cinquante années d'immobilité, entre novembre 1942 et septembre 2001, l'âme aux aguets du monde et le corps incapable de réagir. Jusqu'au réveil subit, à l'occasion de la mort du peintre, la mort de cette main vivante — qui bien sûr en rappelait une autre : celle de Margot, la jeune juive, peintre aussi, son premier amour. Tissu de bribes comme la mémoire, un peu balbutiant parfois, *Les Avenirs*, premier roman d'Hafid Aggoune, ressemblent à des souvenirs enfouis qu'on aurait devant soi, en attendant de pouvoir les supporter, de se les approprier, de les habiter ; des souvenirs où les exils et les séparations se succèdent d'une génération à l'autre et se font écho, comme autant de morts à traverser pour retrouver le goût de la vie. Surgissent au passage de beaux portraits — celui d'une aïeule née aux États-Unis, orpheline à l'âge de deux ans et emmenée en Andalousie avant son installation en Algérie — et de beaux instants : comme celui où l'enfant découvre l'alphabet et la magie de la langue. « Apprendre à écrire, mon corps attendait cela comme on ouvre un cadeau, les fourmis dans les mains, les yeux brillants. Tracer la langue, la voir, ne plus la perdre, à jamais. Cela grouillait au fond du ventre, comme la peur. Une joie effrayante. Écrire la langue maternelle. Voir le corps de la langue. Je découvrais cela, faire sa langue,

la sculpter, donner une âme à ces paroles, ces mots dits, cet air qui nous sort des tripes et qui nous relie au monde, aux autres et à soi. »

L. L. L.

COMMENT Bernard

Un poisson hors de l'eau

[Éditions du Seuil, coll. « Fiction & cie »,
267 p., 17 €, ISBN : 2.02.068563-9.]

- C'est d'abord une phrase, longue et ondoyante, sans aucun point sinon final, où les virgules viennent lier entre eux des motifs aussi variés que la gastronomie, les poissons de collection, le poker, l'art, la fraternité, le sens de la vie. *Un poisson hors de l'eau* est de ces romans qui vous donnent l'envie d'acquérir toutes les encyclopédies du monde, des idées et des arts, des recettes culinaires. Le narrateur de ce roman excitant en diable est grutier. C'est par choix qu'il vit dans sa cabine au-dessus des chantiers. Ses études scientifiques le destinaient à d'autres sommets, mais les deuils successifs et un sentiment d'inappartenance au monde l'ont conduit à ce travail d'ermite. Il fréquente cependant ses contemporains en de longues parties de poker, où il gagne de quoi approvisionner son aquarium en poissons rares. De retour de l'enterrement d'un ami cher, il rencontre Robert, voyageur sans bagage en rupture de société. Robert est un grand saucier. Autant dire : un dinosaure des cuisines que mai 1968 et la nouvelle cuisine ont conduit sans égard vers la sortie. En désaccord éthique et philosophique avec « les petits marmitons bardés de leurs certitudes », il décide de fuguer. Notre narrateur l'emmène alors dans sa ville suisse, où l'homme prend ses quartiers dans un petit hôtel et sa cuisine. Robert est un esthète de l'ancien monde, fastueux, lettré, magnifique. Mais il cache une fêlure intime autant que profonde... Pour exprimer le sentiment fort d'un monde qui oublie sa complexité et laisse de côté ces perdants magnifiques, Bernard Comment compose, tel un chef génial, une sauce épicée et légère, raffinée et puissante, qui mêle, plus que des histoires, le sentiment du temps qui fuit. Le plaisir de l'intelligence engendre ici une émotion durable.

T. G.

FEDERMAN Raymond

Quitte ou Double

[Al Dante, coll. « Littérature », 280 p., 20 €, ISBN : 2-84761-047-2.]

- Un homme (le narrateur niveau un) veut relater les faits et gestes d'un individu (le rédacteur niveau deux) décidé à s'enfermer trois-cent-soixante-cinq jours pour écrire une année de la vie d'un jeune garçon (le personnage niveau trois) juif, arrivé en Amérique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Mais chacune de ces instances est trop obsédée par sa propre histoire pour qu'aucun récit puisse être mené à bien — sinon celui de l'élaboration textuelle elle-même.

Vdp

GANTHERET François

Les Corps perdus

[Gallimard, 144 p., 11,50 €, ISBN : 2-07-077071-0.]

- On se demande au départ où l'on est. Entre vie et mort. Dans le noir le plus souvent; parfois, dans cette obscurité, un rai de lumière. Au fond du puits, un corps qui perçoit cela. Un corps douloureux, tendu vers la vie, celui d'un homme, prisonnier. Mort vivant? vivant déjà mort? aspirant à une nouvelle naissance? Le puits au fond duquel il croupit se situe à l'intérieur d'un fort, dans le désert ou presque. Et tournant autour du fort, une jeune femme, Tamia. Attendant elle ne sait quoi, peut-être de pouvoir rejoindre son homme enfermé là-bas, le libérer, ou qu'il sorte. Elle ne sait pas mais elle est là. Tendue vers lui, elle attend. Déterminée. Prête à tout. On pense un instant à l'attente infinie du *Désert des Tartares*, mais la femme — est-ce à cause de la femme? L'histoire avance. Comme le temps, implacable. Où s'enchaînent les rencontres de corps qui souvent appartiennent à d'autres qu'à ceux que l'on attend. «... elle est faite d'un cristal très dur, que menacent d'imperceptibles fêlures». Ainsi François Gantheret décrit-il Tamia. La formule pourrait s'appliquer à ce très beau premier roman, une écriture dure comme un cristal, une histoire économe de tout détail inutile, traversée de silences et d'imperceptibles rebondissements, et une

vérité qui finalement éclate comme une bombe et fait voler la vie en éclats.

Un roman étrange, où seule la femme survit à cet éclatement et incarne la continuité, la fidélité, la constance de la vie qui se perpétue; et où les corps des hommes, malmenés par la guerre et tendus vers l'amour, changent de nom en permanence et se substituent les uns aux autres, comme s'ils étaient interchangeables.

L. L. L.

JOUFFROY Alain

La Vie réinventée. L'explosion des années 20 à Paris

[Éditions du Rocher, 480 p., 25 €, ISBN : 2-268-04995-7-9.]

- Pour évoquer cette frémissante marmite de sorcière que fut Paris après la Grande Guerre, où se redéfinissent les termes de la culture moderne après la lame de fond dont la Ville lumière a été le décor quand Montmartre a passé le flambeau à Montparnasse, Alain Jouffroy a choisi une perspective bien précise et partisane. Comme André Salmon (qui, lui au moins, fut un témoin), il donne à l'existence pathétique d'Amedeo Modigliani une valeur emblématique, comme s'il fallait aux formes nouvelles de l'art une dimension malade, tragique et surtout légendaire pour en justifier les fondements. Car Alain Jouffroy a voulu faire œuvre ici non seulement d'historien (et là, sa compétence et son érudition ne sont pas à mettre en doute), mais aussi de romancier. Il a écrit ce livre en 1982 (on a affaire ici à une réédition) dans l'espoir d'alimenter la mythologie du surréalisme. Car il ne s'agit de rien d'autre que de raconter la saga de la naissance du mouvement lancé par André Breton en réaction au dadaïsme, dont il a pourtant été l'un des protagonistes français. Avec un art de romancier consommé, il nous entraîne dans tous les lieux qui ont été témoins de cette naissance fiévreuse et des circonstances de son avènement. Il narre avec talent ces polémiques et ces coups d'éclat, ces scandales et ces complots. On retrouve messieurs les dadas au café Certâ ou au Petit Grillon, le groupe surréaliste au grand complet

à la Closerie des Lilas, où il trouble le banquet organisé en l'honneur de Saint-Pol Roux (à tel point que l'on a recours à la maréchaussée). On entre ainsi dans les secrets de ce cénacle très fermé qui a pris le contrôle d'une grande partie de l'avant-garde parisienne avec des méthodes discutables. Jouffroy a eu assez de talent pour donner à cette équipée sauvage de l'esprit, assez de relief et de panache pour qu'on puisse lire ses pages non seulement avec intérêt, mais aussi avec passion.

G.-G. L.

MAJAN Raphaël

- L'apprentissage

[POL, 200 p., 12 €, ISBN : 2-84682-016-3.]

- Chez l'oto-rhino

[POL, 200 p., 12 €, ISBN : 2-84682-017-1.]

MOLIA Xabi

Supplément aux mondes inhabités

[Gallimard, 138 p., 12 €, ISBN : 2-07-077129-6.]

- De Jean-Patrick Manchette à Jean Echenoz et d'Antoine Volodine à... Antoine Volodine. Lors de la fin des avant-gardes, une des voies du nouveau (du *renouveau du nouveau*) dans la littérature française, au tournant des années 1980, fut le réinvestissement par les écrivains de la « paralittérature », polar puis S-F. Je renvoie à Manchette (*Chroniques*, 1996) et à Volodine (*Le Post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, 1998). Aujourd'hui les allers-retours noire-blanche ont ôté à ces couleurs toute signification formelle, esthétique, et la Série noire semble naufragée dans une sempiternelle commémoration, Volodine est devenu un grand auteur de la « blanche » et Maurice G. Dantec est passé à la rubrique « Société » des quotidiens pour ses prophéties de petit blanc... À propos des romans de Houellebecq, l'auteur des *Racines du mal* a un jour utilisé le terme de « science fiction du quotidien » (lu aujourd'hui, trente ans après, Philip K. Dick prend en effet des allures d'Émile Zola, il s'est métamorphosé en écrivain *naturaliste* par excellence). Sous cet angle, du cœur de la littérature blanche, deux entreprises intéressantes à signaler, qui tentent de dire la France de 2004, de l'extérieur,

de l'intérieur. Chez Gallimard, *Supplément aux mondes inhabités*, le second roman de son auteur. « Conte à rebours », dit la bande : deux cent neuf paragraphes classés par ordre décroissant déroulent le monologue extérieur d'un employé en voie de désocialisation, de *dépeuplement* (entre Samuel Beckett, l'exergue de Milton et Richard Durn, l'issue). Un vieux numéro de *Paris Match* sur la conquête de la Lune sert d'accélérateur. À côté ce devenir — SF du roman, on peut placer l'expérience tentée au même moment, chez POL, d'une métamorphose du polar (à l'arrivée un peu décevante). Dans les deux livres signés Majan, et annoncés comme les débuts d'une série (à paraître : *Le Collège du crime, Les Japonais*), on rencontre un flic raisonneur et graphomane nommé Liberty Wallance, d'après le film de John Ford, qui incarne « la société » : « Si on veut vraiment l'impunité zéro, plutôt un innocent en prison qu'un crime sans coupable. » Pour ce lecteur inversé de Foucault, les coupables (à l'ancienne) ne doivent être punis que s'ils nuisent à la traque des capables...

J.-P. S.

SERENA Jacques

L'Acrobate

[Les Éditions de Minuit, 124 p., 13 €, ISBN : 2-7073-1886-8.]

- Le cinquième roman de Jacques Serena est un long monologue qui râpe le palais et décape le cerveau du lecteur. Celui qui parle est écrivain : un de ses monologues a même été créé par l'actrice Jeanne B... Voilà pour la carte de visite qu'il décline, la nuit, dans les halls d'immeuble où il traque les « fiévreuses », ces filles paumées qui lui donnent la « fébrilité » dont il ne peut plus se passer. C'est que notre homme a connu, avant Jeanne B... et la reconnaissance de l'édition, une vie de squatt, à manger des coquillettes dans des bols. À traquer ces filles frêles, sans espoir (et pour quel désir?). « Mais comment avais-je fait mon compte pour en être réduit à espérer quoi que ce soit de filles qui ne pouvaient déjà rien pour elles. » Ces filles ont un nom, elles s'appellent toutes Sophie Roche. Parce qu'une nuit, dans un bar que sa mémoire n'a pu sauvé, le narrateur a rencontré une Sophie Roche qui l'a rendu

... diablement fébrile. Mais depuis la reconnaissance et Jeanne B..., notre homme vit avec Lagrange, une « épouse » : autant dire l'exact contraire d'une « fiévreuse ». Quand il parle de la belle Lagrange, le roman est d'une cruauté radicale. L'épouse, c'est la sécurité, l'optimisme, le calme. « Absolument mortels. » « Sans parler de ces soirs où je dois bien me mettre à faire les gestes. Ici à pétrir, et un peu là, et les regards, et les soupirs, et sa bouche collée à ma bouche. » Alors, normal qu'il veuille retrouver ces corps affamés. « Mais comme par hasard, pour ces corps-là, les mots manquent. » Au-delà du pamphlet contre la vie de couple, où brillent quelques pointes d'humour acéré, *L'Acrobate* oppose un refus têtu à toute entreprise de consolation. Comme un Diogène ou un Thomas Bernhard, Jacques Serena élève la voix et, dans un style singulier, il fustige le conformisme de notre époque. Chez lui, l'homme reste définitivement nu. Et seul.

T. G.

THÉÂTRE

Sélection de Jean-Pierre THIBAUDAT

Le Rôle de l'acteur.

L'Acteur et son rôle

[in *Outrescene*, nos 3 et 4 (revue du Théâtre national de Strasbourg), 5 €.]

- Après les deux premiers numéros consacrés l'un à Sarah Kane, l'autre à Ibsen, la revue mise en place par l'équipe de Stéphane Braunschweig lors de son arrivée à la direction du TNS consacre deux numéros aux acteurs. De Jacques Bonnafé à Dominique Valadié, d'Anne Alvaro à Daniel Znyk, vingt-cinq acteurs nous parlent ainsi de leur travail (plus que de leur cuisine), de leur rapport fécond et souvent complexe avec les metteurs en scène. Naguère les acteurs parlaient de leur « rapport au personnage », de la façon dont ils l'« incarnaient », se l'appropriaient aujourd'hui la plupart préfèrent parler de leur corps à corps avec la langue d'un auteur, le texte est premier, c'est lui qui a le premier rôle, et le titre en miroir des deux numéros de la revue est à lire dans tous les sens. Tous ces entretiens ne se valent pas et c'est bien ainsi. Si l'on met de côté le talent variable de l'intervieweur, on constate que certains acteurs éprouvent quelque difficulté à parler en profondeur de leur travail, celui-là est timide, cet autre empêtré, le troisième fait des pirouettes, etc. C'est qu'il n'est pas aisé de formuler des sensations, des impressions fugitives, des saisies précaires, l'art de l'acteur est volatile et parler de « présence » ne résout rien, comme le dit l'un d'entre eux. L'actrice allemande Jutta Lampe résume d'un mot : « alchimie ». Denise Gence, qui fut longtemps la doyenne de la Comédie-Française, dit écouter le metteur en scène et, suite à ses dires, elle retraduit le texte « comme si [elle allait] jouer dans une langue inconnue qui reste à découvrir ».

J.-P. T.

BATY Gaston

[CNSAD/Actes Sud Papiers, Coll. « Mettre en scène », 62 p., 8 €, ISBN: 2-7427-4950-0.]

LUPA Krystian

[CNSAD/Actes Sud Papiers, Coll. « Mettre en scène », 102 p., 10 €, ISBN: 2-7427-4951-9.]

- Le metteur en scène est devenu le centre du spectacle théâtral. De Gordon Craig à Vsevolod Meyerhold pour citer des références incontournables en la matière, de Giorgio Strehler à Antoine Vitez pour citer deux grands disparus, de Klaus Grüber à Patrice Chéreau, pour citer deux vivants, les exemples abondent. On n'imagine plus de représentation sans ce maître d'œuvre, fût-il collectif.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Alors que l'ère de la mise en scène se poursuit avec de nouvelles inflexions, il est bon de réfléchir à son histoire, d'interroger ceux qui ont écrit et écrivent aujourd'hui ses belles pages. C'est le but de cette nouvelle collection, « Mettre en scène », dirigée par Béatrice-Picon Vallin. Deux textes pour commencer: des entretiens avec le metteur en scène polonais Krystian Lupa, et la publication d'un texte introuvable du metteur en scène français Gaston Baty sur le sujet, écrit en 1944. Un très beau texte. « Le poète a rêvé une pièce, écrit-il. Il en met sur le papier ce qui est réductible aux mots. Mais ils ne peuvent exprimer qu'une partie de son rêve. Le rêve n'est pas dans le manuscrit. C'est au metteur en scène qu'il appartiendra de restituer à l'œuvre du poète ce qui s'en était perdu dans le chemin du rêve au manuscrit. »

Jolie définition que Lupa approuverait probablement, même si lui met d'abord au centre de son propos le travail sur l'acteur, ce messenger du poète. Dans les années 1970, le metteur en scène écrasait tout, aujourd'hui la donne est plus ouverte.

Le texte de Baty n'en est que plus vibrant.

J.-P. T.

AUBERT Marion**Saga des habitants du val de Moldavie**

[Les Solitaires intempestifs, 94 p., 9 €, ISBN: 2-84681-100-8.]

- Ce n'est pas la première pièce de Marion Aubert mais c'est assurément la meilleure.

Au commencement, une commande.

Pour son cinquième festival Temps de parole, la Comédie de Valence, dirigée par Philippe Delaigue et Christophe Perton, a demandé à cinq femmes d'écrire une pièce sur le thème des fantômes, un motif suffisamment passe-partout pour être réapproprié par chacune.

Marion Aubert met en scène huit personnages, quatre hommes, quatre femmes. Comme autant de pistes. De l'un à l'autre, pas de dialogue direct mais des paroles qui se frôlent, moins des monologues que des flashes, des visions, des bouffées de confessions, des gags aussi, des lubies, des comètes fantastiques.

Du poétique (« l'histoire de la femme qui portait un sac de songes sur les épaules », esquissée par Théodore) au prosaïque (« si je dis des gentillesses à quelqu'un que je ne les pense pas aussitôt je vomis », raconte Madeleine, qui vomit beaucoup), cela part dans tous les sens dirait-on, mais tout s'organise, des thèmes deviennent récurrents comme celui même du théâtre. À l'opposé des paresse d'un théâtre naturaliste, Marion Aubert fraie des voies moins sûres, plus tortueuses mais opportunes: une façon de dire, en débordant le dire, en lui lâchant la bride, un monde en

éclats.

J.-P. T.

BON François**- Quoi faire de son chien mort ?**

[Les Solitaires intempestifs, 108 p., 9 €, ISBN: 2-84681-105-9.]

- Daewo

[Fayard, 296 p., 18 €, ISBN: 2-213-61871-2.]

- L'écrivain François Bon n'est pas une plume égarée dans l'éther. Tous ses textes sont ancrés dans le réel et, particulièrement, dans le monde du travail. Par ailleurs, François Bon est attiré par le théâtre. Il a commencé par des gammes, des esquisses, des exercices de style pour la scène, réunis sous le titre

... *Quoi faire de son chien mort ?*. Autant de galops d'essai. Et puis, avec *Daewo*, il a trouvé un sujet dans ses cordes. Il en a fait un livre rangé dans la catégorie « roman ». Pourquoi donc en parler dans cette rubrique ? Parce que ce roman contient dans ses pages la pièce que François Bon a écrite sur le sujet. Tandis qu'il menait son enquête, le metteur en scène Charles Tordjman, directeur du théâtre de la Manufacture à Nancy (le coréen Daewo avait une usine en Lorraine), attendait la pièce, en cours d'écriture. François Bon l'a modifiée au cours des répétitions, et la pièce a été montée au Festival d'Avignon de 2004. Une belle pièce. En scène, quatre ouvrières, quatre copines de l'usine Daewo. Elles se retrouvent un an après leur licenciement et la fermeture du site, non pour pleurer mais pour faire la fête, pour snober le malheur. Chacune était partie dans sa solitude, à la recherche, souvent vaine, d'un autre travail, d'une vie après. L'une pleine de colère, celle-ci nouée, cette autre fière à hurler, la dernière rêveuse. Leur réunion fait leur force. Elles dénoncent en rigolant. C'est impayable. C'est implacable. Les patrons et les politiques n'en sortent pas grandis, et c'est justice. La dénonciation de l'hypocrisie a toujours été payante au théâtre. À sa manière, et sans faux col, François Bon redonne ses lettres de noblesse au théâtre politique.

J.-P. T.

GOETSCHER Pascale

Renouveau et décentralisation du théâtre 1945-1981

[PUF, 504 p., 38 €, ISBN : 2-13-053738-3.]

- Voici un ouvrage qui reprend l'histoire de la décentralisation dramatique depuis cette charnière en forme de relance que fut l'après-guerre et qui se clôt avec l'arrivée de la gauche au pouvoir et l'installation de Jack Land rue de Valois. Ce n'est pas le premier du genre, mais c'est le premier à raconter cette histoire moins du côté des artistes que de celui des cabinets ministériels où se définit la « politique culturelle », et avec autant de détails, de précisions, de citations, le tout issu de bon nombre de documents rares consignés dans les archives de la République. C'est le travail de longue haleine d'une thèse

dont la lecture, pour être souvent besogneuse, n'en est pas moins toujours passionnante. On mesure mieux le rôle qu'ont joué de grands serviteurs de l'État comme Jeanne Laurent bien sûr, la seule vraiment connue car nimbée de légende, mais aussi Émile-Jean Biasini (que l'on retrouvera plus tard dans l'histoire du Grand Louvre), Guy Brajot, Pierre Moinot, Francis Raison et bien d'autres. On entre dans les recoins des administrations, on découvre des rivalités, des jeux de compétence et de pouvoir, on suit pas à pas la naissance de la notion de « maison de la culture », on observe comment Malraux, qui n'aime pas le théâtre, est tout de même amené à s'intéresser de près au rôle qu'il peut jouer, on voit comment certains de ses successeurs n'ont pas toujours été à la hauteur dans le fauteuil du ministre de la Culture. L'auteur conclut aux bienfaits plus qu'aux méfaits d'une politique « volontariste » de l'État en matière de théâtre.

J.-P. T.

- LASSALLE Jacques
et RIVIÈRE Jean-Loup
Conversations sur la formation de l'acteur

- LASSALLE Jacques

Après

[CNSAD/Actes Sud Papiers, 172 p., 18 €, ISBN : 2-7427-4634-X, DVD gratuit.]

- Après des *Conversations sur Don Juan*, le metteur en scène Jacques Lassalle et l'essayiste Jean-Loup Rivière (il fut son conseiller littéraire lorsqu'il dirigeait la Comédie-Française) proposent des *Conversations sur la formation de l'acteur*. Lassalle sait de quoi il parle puisqu'il a été professeur au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (où Rivière enseigne aujourd'hui) et qu'il a multiplié les master class entre ses mises en scène. Lui-même avait été naguère élève de cet établissement, où il avait eu comme professeur Fernand Ledoux. Entre amour et désamour, les conversations charrient cette histoire, et les propos sur la formation sont éclairés par bien des digressions. L'intérêt du livre

est dans son énoncé paradoxal concernant son principal protagoniste: Lassalle ne cesse d'enseigner le théâtre tout en doutant qu'il soit enseignable. C'est que l'acteur qu'il chérit n'est pas l'acteur bien formé et maîtrisant d'abord son art et ses techniques, un acteur qui « assure » comme on dit. Mais, au contraire, un acteur doutant de lui-même, pris dans le vertige du non-maîtrisable, qui ne sait pas, un acteur qui échappe. Mais cela peut-il s'enseigner? Oui et non, répond Lassalle au fil de ces sept conversations passionnantes. Au final s'y définissent, en creux, une méthode, trop personnelle pour être vraiment transmissible, et un rêve de théâtre « qui ne s'assouvit jamais tout à fait, qui ménage toujours, au cœur de son apparente plénitude d'accomplissements, une part d'irrésolu, d'invitation à poursuivre, à relayer ». Le volume est complété par une pièce (texte et DVD), *Après*, que Lassalle a écrite pour les élèves de sa classe au Conservatoire, avant qu'il ne quitte cet établissement public, atteint par la limite d'âge.

J.-P. T.

NDIAYE Marie

Rien d'humain

[Les Solitaires intempestifs, 48 p., 7 €, ISBN : 2-84681-095-8.]

- Marie Ndiaye, comme Marion Aubert (lire plus haut), fait partie des auteurs choisis par la Comédie de Valence pour écrire une pièce (destinée au festival Temps de parole, qui a fêté cette année sa cinquième édition) sur un thème commun : les fantômes, « ceux qui errent entre deux mondes, ceux qui chantent nos rêves, ceux que l'on s'invente, ceux qui peuplent le théâtre ». C'est là un univers familier à Marie Ndiaye (on lui doit déjà *Papa doit manger* et *Les serpents*, pièces parues aux Éditions de Minuit). Trois personnages : Bella, qui fut riche ; Djamila, qui ne l'a jamais été et dont usa et abusa la famille de son « amie » Bella et qui occupe depuis longtemps un logement appartenant à cette dernière ; Ignace, l'homme de l'entre-deux, amoureux de Djamila dont il dit avoir peut-être un enfant. Mais cet enfant existe-t-il ? Bella est désormais seule avec ses enfants (que l'on ne voit pas), désargentée,

vulnérable. Elle veut récupérer son appartement. Djamila dit non. C'est là le premier mouvement de cette pièce tout en rapports de force (obscur aussi bien) et en glissements progressifs du pouvoir, du désir, jusqu'au renversement. Avec cette fluidité timbrée de la langue propre à Marie Ndiaye.

J.-P. T.

JAZZ — DISQUES

Sélection de Philippe CARLES

BARTHÉLEMY Claude

Onjazz : la fête de l'eau

[Le Chant du monde 2741228, Harmonia Mundi, 2004.]

- Ce serait, à en croire les images et le titre du disque, la dernière bouteille à la mer, l'ultime message phonographique envoyé dans la jazzosphère par l'actuel Orchestre national de jazz, huitième avatar de cette entreprise inaugurée en 1986 et qui, depuis, avec des bonheurs divers, ponctue la vie musicale de notre pays. Avec à sa tête (pour la deuxième fois) le guitariste et compositeur Claude Barthélemy, ce cru aura sans doute été l'un des plus excitants, celui dont les réactions auront été les plus vives et les mieux adaptées à un environnement parfois problématique, avec pour constante le souci d'affiner un équilibre, et autant que possible un échange, entre actualité et histoire d'une musique qui ne saurait exister, pour ne pas dire « survivre », sans mémoire ni surprise. Et aussi sans volonté d'ouverture aux inventions et traditions sonores périphériques. C'est dire que le choix des composants humains est déterminant. Et parmi les jeunes virtuoses réunis par Barthélemy — au risque d'être accusé d'injustice —, on ne saurait ignorer la présence suractive et réjouissante du trompettiste-chanteur-agitateur Médéric Collignon et d'improvisateurs aussi ardents que Geoffroy Tamisier (trompette) ou Philippe Lemoine (saxophones). Du grave aux extrêmes aigus, d'un poème aux allures de manifeste à une chanson apparemment « légère » et nostalgique, des effets « électro » à un hommage revigorant au saxophoniste John Coltrane, cet ONJ-là ne sera pas de ceux qu'on oublie.

P. C.

KONTOMANOU Élisabeth

Midnight Sun

[Nocturne NTC 354, Nocturne, 2004.]

- « Chanter juste » ne saurait se limiter aux objectifs inhérents au « bel canto » : il est une autre justesse, plus vaste, moins dépendante de l'enseignement et des règles des académies

et conservatoires, qui participe avant tout du nerf et pourrait être défini comme celle du juste émoi. Elle joue sur tous les tableaux et inclut l'art de crier, susurrer, chuchoter, psalmodier, voire l'art du *sprechgesang* — et n'est pas tellement éloignée de l'éventail émotionnel amplement ouvert par certains lieder. Ce n'est pas autre chose qu'offre Élisabeth Kontomanou, Française d'origine grecque et africaine aujourd'hui installée aux États-Unis, où tournées, clubs new-yorkais et séances d'enregistrement (sous son nom ou en tant que « *sidewoman* ») remplissent son agenda et démontrent encore une fois que nul n'est prophète, et encore moins prophétesse, en son pays. Dans des tonalités, des lenteurs qui ne laissent pas d'évoquer l'univers mélancolique, gris-bleu plutôt que « bluesy », de l'incontournable sculpteur d'amours malheureuses que fut Billie Holiday, elle déploie un registre étonnamment — et comme imperceptiblement : sans effets ni étalage de virtuosité — étendu jusqu'à des graves ou des frissons aigus dignes d'une Sarah Vaughan (autre personnage du panthéon du jazz vocal). Une réussite aussi subtilement maîtrisée n'aurait peut-être pas été possible hors d'un contexte quasiment de dialogue : avec un trio accompagnateur où le piano de Jean-Michel Pilc, autre travailleur immigré à New York, donne à la voix d'Élisabeth Kontomanou toutes les réponses souhaitables et, surtout, celles qu'on n'aurait pas osé imaginer.

P. C.

MINVIELLE André

Abcd'erre de la vocalchimie

[Le Chant du monde 2741281,

Harmonia Mundi, 2004.]

- Avec le chanteur-agitateur de sons occitan André Minvielle, tout se passe comme si le terroir avait étéensemencé-engraissé, bouleversé et révélé, par des essences et des piments africains et afro-américains, caraïbes, tout en intégrant les trouvailles de la technologie audio-électronique. D'où un objet à la fois rustique, voire « rural », et parfaitement contemporain. Soit une sorte de « document » aux allures de réjouissant fourre-tout qui aurait su préserver l'« accent » littéralement paysan tout en intégrant ce

qu'ailleurs on nomme *groove* et *swing*. Et tout cela porté par une voix et une manière de parler-chanter pour laquelle le multi-instrumentiste uzesois Bernard Lubat fait figure de pionnier — Lubat qu'on retrouve d'ailleurs aux côtés de son ami Minvielle entre autres partenaires et camarades de jeu. Parmi les ingrédients de cette aventure inévitablement plurielle, et en fait robotiquement collective : d'irrésistibles bouffées de « scat rap gascon », des « ambiances » et des échos de vie à la campagne (mais du Sud-Ouest français), l'accordéon à la créativité profondément enracinée de Marc Perrone, le violoncelle virtuose et déconcertant de Didier Petit et cette espèce de *soul* (comme on parle de « *soul food* » dans le sud des États-Unis) qui enveloppe des textes aussi réjouissants que parfois lourds de sens. Plutôt qu'une expression de quelque « France profonde », un ouvrage à la profondeur décidément imprévisible. À méditer et à suivre, car ce n'est déjà plus un début...

P. C.

MUSIQUE CLASSIQUE

– DISQUES

Sélection de Jean ROY

ALBÉNIZ Isaac

Iberia. Navarra. Suite espagnole

[Hervé Billaut (piano), enregistré en 2003, Lyrinx, distribué par Abeille Musique, 2 CD.]

- L'approche de la musique d'Albéniz par Hervé Billaut est tout le contraire d'un hispanisme pittoresque. Ce qu'il recherche, c'est la vie intérieure qui l'anime. La virtuosité n'est sollicitée que pour renforcer les pouvoirs expressifs du compositeur, lequel, cité par Hervé Billaut dans le texte de présentation, évoquait ainsi *Iberia* : « Ces pages dans lesquelles j'ai mis mes cinq sens et l'autre, celui qui survient ou ne survient pas et qui toujours apparaît s'il apparaît d'une manière inconsciente. » Sous les doigts d'Hervé Billaut, la musique d'Albéniz fait apparaître ce sixième sens, ce qui ne diminue pas pour autant les mérites des versions « historiques », comme celle d'Alicia de Larrocha, et elle nous montre qu'un chef-d'œuvre admet et même appelle des attaques sous des angles variés et des interprétations différentes, pourvu qu'elles soient de haute qualité, comme c'est le cas ici.

J. R.

OHANA Maurice (1913-1992)

Sundown Dances. Cris. Sibylle.

Swan Song

[Kiyoko Okada (soprano), Georges Van Gucht (percussions), Ensemble Musicatreize, dirigé par Roland Hayrabedian, enregistré en 2003, Actes Sud, Musicatreize, AT 34117/AD116 distribué par Naïve, 1 CD.]

- *Sundown Dances* a été composé pour un ballet créé en 1991 au Kennedy Center de Washington. *Swan Song*, sur un texte du compositeur, épitaphe d'après Ronsard, a été écrit en 1988. Entre les deux se placent *Cris* et *Sibylle*, œuvres datées de 1968. Dans *Sundown Dances*, l'ensemble instrumental (clarinette, flûte, trompette, trombone, violon, contrebasse, percussions) fait entendre des sonorités en demi-teintes, évocation d'un crépuscule qui est aussi celui de la vie,

... ainsi que le confirme *Swan Song* pour douze voix solistes. *Cris*, également pour douze voix solistes, et *Sibylle*, pour soprano, percussions et bande magnétique, apportent ici le contraste d'une vie intense, d'une révolte et d'une magie. Un livret d'une quarantaine de pages constitue, en accompagnement du CD, une remarquable introduction à l'univers de Maurice Ohana, musicien chez qui la culture ibérique et la culture française se sont mêlées pour forger une personnalité indépendante qui s'est imposée par son intranquillité et sa générosité.

J. R.

MUSIQUE CLASSIQUE

– LIVRES

Sélection de Michel ENAUDEAU et Jean ROY

CLARY Mildred

Mozart. La lumière de Dieu

[Pygmalion, 410 p., 21,50 €, ISBN : 2-85704-882-3.]

- Tout au long de l'année 1991, celle du bicentenaire de la mort de Mozart, Mildred Clary avait réalisé une émission quotidienne sur l'antenne de Radio France en suivant pas à pas, depuis sa naissance jusqu'à sa fin terrestre, le parcours lumineux du musicien. Ces trois-cent-soixante-cinq émissions sont devenues un livre qu'a préfacé René de Obaldia. Mildred Clary s'est appuyée sur la correspondance et les documents d'époque pour réfuter un certain nombre de légendes qui faussent l'image de Mozart. On ne passe pas une année entière en compagnie d'un musicien sans le connaître dans son intimité. La personnalité du compositeur de *La Flûte enchantée* était riche de contradictions, mais ce qui dominait, dans le feu de son génie, c'était la spiritualité qui émanait de l'œuvre. Le point de vue qu'a adopté Mildred Clary est justifié, autant par l'exactitude de son travail que par l'amour qu'il manifeste, reflet de haute exigence artistique.

J. R.

LE ROUX François
et RAYNALDY Romain

Le Chant intime.

De l'interprétation de la mélodie française

[Fayard, 326 p., 20 €, ISBN : 2-213-62072-5.]

- C'est par ordre alphabétique que dans cet ouvrage « écrit à deux voix » par François Le Roux, un des meilleurs interprètes de la mélodie française, et Romain Raynaldy, sont classés les compositeurs, de Georges Auric à Germaine Tailleferre. L'introduction aborde d'une manière générale les problèmes posés par la diction, le choix des répertoires, le style de l'interprétation, lié à celui des œuvres elles-mêmes. Elle traite également

de l'évolution du genre, et de sa survie, l'âge d'or de la mélodie française se situant à la fin du XIX^e siècle et dans le premier tiers du XX^e. On peut lire (page 55) cette définition : « La particularité de la mélodie, c'est qu'elle n'est jamais une expression directe du poète, d'un voyageur ou d'un héros. [...] La poésie qui convient le mieux à la mélodie est allusive, sublimant une situation ou une expérience, et la musique y opère une vibration supplémentaire : elle crée l'indéfinissable résonance. » Ces jalons essentiels étant posés, les auteurs analysent cinquante-deux mélodies qui couvrent une période allant de Berlioz, le précurseur, à des œuvres récentes d'Henri Dutilleux, Philippe Hersant, Thierry Lancino. Le choix ne porte pas sur les pages les plus célèbres. C'est là un des intérêts majeurs de cet ouvrage qui invite à découvrir les *Nuits blanches* de Claude Debussy, *L'Innocence*, de Darius Milhaud, *La Menace*, d'Albert Roussel, *Le Petit Bois*, de Georges Auric... Pour chacune des mélodies, les précisions chronologiques, le texte, l'analyse musicale (citations à l'appui), les conseils d'interprétation se conjuguent pour nous proposer un portrait complet en même temps qu'un guide pour les chanteurs et les mélomanes.

J. R.

ORSENA Érik

Histoire du monde en 9 guitares

[Fayard, 138 p., 12 €, ISBN : 2-213-61858-5.]

- Accompagné par Thierry Arnoult, mélomane pour qui la guitare n'a pas de secret, Érik Orsenna avait publié en 1996 cet ouvrage. Il est aujourd'hui réédité avec des compléments qui l'actualisent. La guitare (*kithara* en égyptien), dont les origines se perdent dans la nuit des temps, est un témoin privilégié des civilisations disparues et un acteur toujours en vogue dans les musiques de notre temps, populaires ou savantes. Érik Orsenna conduit son lecteur de l'Égypte des pharaons au Pérou des Incas à l'heure de la conquête espagnole, du palais de Versailles, où Louis XIV attend la venue de l'illustre guitariste italien Corbetta, jusqu'à La Havane, où se réunissent, chaque

22 novembre, pour la Sainte-Cécile, les guitaristes du monde entier. L'auteur n'a visé qu'au divertissement. Mais à se divertir on apprend mieux, souvent, qu'en lisant des traités austères.

J. R.

SOUVTCHINSKY Pierre

Un siècle de musique russe (1830-1930)

[Actes Sud, 303 p., 25 €,

ISBN : 2-7427-4593-9.]

- Il faut quelque familiarité avec la vie musicale du XX^e siècle pour lui associer le nom et la personne de Pierre Souvtchinsky (1892-1985). Français d'origine russe, Souvtchinsky, fervent de musique dès le plus jeune âge, est un homme de l'exil. Ainsi Pierre Boulez, qui l'a connu très tôt, le présente-t-il dans la préface. Exil ordinaire de celui qui s'éloigne de son pays ; exil singulier d'un homme installé dans nulle profession, pas même celle de mécène dont pourtant il tient l'emploi (sans pourtant posséder l'immense fortune réclamée par cette position). On le décrit mieux en découvreur de talents pour ne pas dire plus, aussi en musicologue de grande envergure, qui tient pour essentiel que la musique est un art social et pas seulement musical. De fait, Pierre Souvtchinsky, qu'il soit à Saint-Petersbourg, à Sofia, à Berlin ou à Paris où il parviendra à s'installer, « occupe la place d'intercesseur entre les milieux cultivés et les personnalités musicales, souvent jeunes — compositeurs, interprètes —, dont il décèle et anticipe les capacités. Les écrits de Souvtchinsky (que le titre n'annonce pas) attestent la clarté et la sensibilité d'esprit d'une personnalité capable de présenter *Wozzeck*, le premier opéra d'Alban Berg, lors de sa création française en 1963, comme d'analyser Messiaen ou René Char selon Boulez. Mais l'essentiel du livre est consacré à la musique russe, à ses compositeurs, avant et après Glinka. Dans ces pages jamais publiées, Souvtchinsky récuse la thèse (non complètement disparue) selon laquelle il n'y a pas de musique russe avant Glinka. De Moussorgsky, il dresse un portrait au moins autant intellectuel et politique que musical. On lit de fortes pages

... sur Stravinsky qui méritent d'être confrontées à celles, fameuses, d'Adorno sur le même compositeur. Dans le même temps, l'auteur est attentif à la force musicale montante (Pierre Souvtchinsky écrit dans les années 1940) de Chostakovitch et de Prokofiev, tandis que, sans explication particulière, Scriabine et sa musique n'existent pas. Grâce à l'excellente présentation de Frank Langlois, on connaît désormais cet homme qui a ressenti et mesuré plus que tout autre « la tumultueuse unité de la parole et du son » dont le poète René Char, qu'il admirait, a parlé à propos de l'opéra.

M. E.

MUSIQUE CONTEMPORAINE – DISQUES

Sélection de Richard MILLET

FEDELE Ivan

Maja

[L'Empreinte digitale, ED 13198, (distribution Nocturne/Abeille musique), 1 CD.]

- Comme celle de Manoury, la musique du compositeur italien Ivan Fedele établit un lien très personnel entre innovation et continuité, notamment dans sa musique de chambre, dont sont exemplaires les cinq pièces réunies par Françoise Kubler et son ensemble Accroche Note. *Maja* (1999), pour soprano et six instruments, va du chant accompagné à l'incantation. *Errini*, pour cymbalum, piano et vibraphone, écrit en 1998, en hommage aux soixante-quinze ans de György Kurtag, frappe par sa dynamique et son abandon très libre, alors que *Paroles y palabras*, pour soprano et violoncelle (2001), a quelque chose de plus austère et d'incisif. Quant à *Modus* (1995), pour clarinette basse et percussion cavier, et *Imaginary Islands* (1992) pour flûte, clarinette basse et piano, ce sont des pièces fascinantes, qui explorent, pour la première, des sinuosités inouïes, et, pour la seconde, des archipels sonores dont la structure prend la forme d'un voyage rêvé.

R. M.

IVES Charles

Sonate Concorde

[Warner Classics, 2564 60297-2, 1 CD.]

- La musique de l'Américain Charles Ives (1874-1954) est celle d'un pionnier solitaire de la modernité, particulièrement sa deuxième sonate pour piano : « *Concord, Mass., 1840-60* », pièce de plus de trois quarts d'heure, dont Pierre-Laurent Aimard donne une version propre à nous donner l'impression d'entendre pour la première fois une œuvre composée entre 1905 et 1909, divisée en quatre parties (Emerson, Hawthorne, The Alcotts, Thoreau) et qui se veut, selon

le compositeur, une « tentative pour décrire l'impression que devait produire sur quelqu'un l'esprit de la littérature, de la philosophie et des hommes de Concord, Massachusetts, il y a presque un demi-siècle ». Qu'on ne s'y trompe pas : cette œuvre n'est pas une simple illustration, non plus qu'une évocation essentialiste du transcendentalisme américain. Elle est, au contraire, déroutante, rugueuse, composite, rarement conclusive, brisant avec l'idée même de sonate, recourant à des citations (la *Hammerklavier* et la 5^e Symphonie de Beethoven, des hymnes, des marches, des mélodies de salon). Une musique étonnante par sa nouveauté, et ici donnée avec un alto dans le premier mouvement (celui de Tabea Zimmermann, et dans le quatrième la flûte d'Emmanuel Pahud). Le disque comporte aussi dix-sept mélodies d'Ives, datant de 1922, d'une écriture apparemment plus traditionnelle, puisque certaines recourent à la tradition populaire américaine, encore qu'avec ce compositeur il faille toujours compter sur une dimension ironique, l'américanité étant une perpétuelle *invention* autant qu'un mythe. Susan Graham, accompagnée par Pierre-Laurent Aimard, en donne une interprétation idéale.

R. M.

MANOURY Philippe

La Ville (...première sonate...)

[Praga digital, PRD/DSD 250 207 (distribution Harmonia Mundi), 1 CD.]

- Marchant dans Prague, un soir d'octobre 2001, Philippe Manoury, l'auteur de *K*, magnifique opéra tiré du *Procès* de Kafka, entend résonner en lui un motif obsédant, qu'il finit par identifier comme appartenant à la *Sonate* de Liszt, notamment à sa fugue interrompue ; la promenade devient errance, faisant surgir, dans un mouvement de retour, une autre forme musicale, le mouvement rétrograde du deuxième acte de *Lulu*, de Berg : errance créatrice, puisque c'est là que s'est élaboré le plan de cette première sonate pour piano, *La Ville*, dont la thématique provient du matériau de *K*. Une sonate qui n'est pas moins séduisante que l'opéra, avec ses fausses symétries, ses fugues interrompues,

ses toccatas, ses méditations mélodiques, son architecture mystérieuse, admirablement interprétée par son dédicataire, Jean-François Heisser.

R. M.

REVEL Jean-Christophe

Passions

[Aeon, AECD 0420 (distribution Harmonia Mundi), 1 CD.]

- Mettre en miroir des œuvres de l'âge baroque et de l'époque contemporaine n'est pas en soi une nouveauté ; ce qui l'est, dans le disque enregistré par Jean-Christophe Revel, à l'orgue de la cathédrale d'Auch (dû à Jean de Joyeuse), c'est la volonté de confier à un instrument rarement utilisé par les compositeurs actuels et extrêmement connoté stylistiquement le soin d'interroger la notion de contemporain. Ainsi les très vifs et joyeux *Capriccio* et *Sonnerie* de Régis Campo alternant avec une *Toccata* et une *Canzone* de Claudio Merulo (1533-1604), trois pièces de Louis Couperin (1626-1661) avec *Vega*, d'Édith Canat de Chizy, qui s'inspire d'un poème de Philippe Jaccottet en hommage à Purcell et qui rompt avec ce à quoi la tradition organistique nous a habitués. Dans ses *Six Pièces pour orgue*, Brice Pauset s'intéresse au principe de la mixture (technique d'association mécanique des tuyaux) pour des pièces qui, là aussi, renouvellent notre façon d'écouter l'instrument. Suivant l'hymne *Pange lingua*, de Nicolas de Grigny (1672-1703), les *Études pour orgue* de Gérard Pesson, écrites pour la restauration de l'orgue d'Auch, en 1998, déploient les sonorités rares, retenues, comme étouffées, propres à ce compositeur, tandis que *Aussi...*, de Bruno Mantovani, se veut également un hommage à cet instrument, mais dans sa dimension orchestrale.

R. M.

PHILOSOPHIE

Sélection de Sylvie COURTINE-DEMANY, Guy SAMAMA et Éric VIGNE

De la reconnaissance. Don, identité et estime de soi

[*Revue du MAUSS*, n° 23, La Découverte, 504 p., 30 €, ISBN : 2-7071-4246-8.]

- Que peut-on écrire concernant la reconnaissance qui prenne en compte la pluralité des logiques, des références et des champs du savoir, sans se dissoudre pour autant dans leur infinité? Car il existe une infinité de propriétés ou de capacités que les hommes désirent faire reconnaître : une appartenance civique, culturelle ou religieuse, des compétences dans toutes sortes d'activités prenant place dans des projets de vie les plus divers, des particularités personnelles en nombre illimité. C'est ce défi que relève avec succès cette publication. Les conditions « objectives » d'un désir de reconnaissance sont toujours plus ou moins liées à la notion de justice sociale, comme à une analyse de différences érigées en inégalités. Si cette analyse permet de contribuer à élargir la notion de justice et à critiquer les fondements politiques qui la rendent possible, l'on peut envisager de passer de la reconnaissance à la réciprocité, et de celle-ci à la mutualité, comme l'avait suggéré Paul Ricœur dans son livre *Parcours de la reconnaissance*. Plusieurs contributions ainsi qu'une correspondance agonistique entre Alain Caillé, Jacques T. Godbout et Marcel Hénaff, évoquent cet aspect *politique et économique* de la reconnaissance. Mais, d'un point de vue *épistémologique*, la reconnaissance s'ordonne autour d'une forme particulière de perception, s'exprimant par « regarder à travers ». C'est ce mécanisme par lequel chacun est soit visible, soit invisible, pour un autre, qui est subtilement exploré par Axel Honneth. Nancy Fraser, de son côté, refuse de choisir entre deux paradigmes du conflit : elle les nomme le paradigme de la *redistribution*, enraciné dans l'ordre économique, et le paradigme de la *reconnaissance*, coextensif à la culture. Enfin, d'un point de vue *philosophique*,

la reconnaissance, en obligeant à penser les conditions, et les limites, de l'universalité du don, ainsi que les contraintes de la liberté dans une démocratie (Rawls), permet de dessiner les contours d'une *universalité horizontale*, qui ne soit sous la juridiction ni des exigences de la seule pensée ni des lois transcendantes de la morale. C'est en nouant ces trois fils, *politique et économique, épistémologique et philosophique*, que ce volume nous invite à reconstruire et à reformuler le concept de reconnaissance. Il est utilement complété par une *Libre revue*, dont le cœur est constitué par un texte de Marcel Mauss sur la technique, ainsi que par une Bibliothèque, rassemblant quelques recensions de livres.

G. S.

La Vocation philosophique

[Présenté par Marianne Alphant, Bayard/Centre Pompidou, 250 p., 23 €, ISBN : 2-227-47227-8.]

- « Comment devient-on philosophe? », telle est la question que Marianne Alphant a posée à dix philosophes aux âges et aux horizons les plus divers — Kostas Axelos, Alain Badiou, Anne Fargot-Largeault, François Jullien, Catherine Malabou, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière, Clément Rosset et Isabelle Stengers — et à laquelle ceux-ci ont accepté de répondre dans le cadre des « Revues parlées » du Centre Pompidou, de janvier 2002 à janvier 2004. Mais devient-on jamais philosophe? Ne reste-t-on pas à tout jamais au mieux qu'un *philos*, un ami de la *sophia*, laquelle s'avère alors une entreprise de *renoncement*? Pour J.-L. Nancy, le choix du métier ne se posa pas puisqu'il reçut une injonction de la part de son professeur de philosophie en terminale : « Je veux que vous deveniez préhistorien. Pour cela, vous ferez d'abord des études de philosophie. » Et s'il obtempéra si volontiers, c'est parce que cette voie lui apparut adaptée au sentiment de « décalage », d'« inadaptation », d'« esseulement » qu'il ressentait au plus profond de lui-même. Pour C. Malabou, la philosophie est la seule discipline libératrice de l'enfermement originel. Dans une crypte au Japon, à la lumière d'une lampe torche,

elle s'avise que les murs «se niaient eux-mêmes», que leurs parois n'étaient qu'enchevêtrement de sculptures. Dès lors, elle s'enthousiasme pour la dialectique hégélienne. Viendra ensuite le temps de la rencontre avec la déconstruction derridienne: «Deux manières d'appréhender la différence dans la clôture.»

Venue de la chimie, I. Stengers choisit la désertion, par goût de l'aventure, mais sans pour autant devenir nomade ni touche-à-tout. Refusant la rivalité entre science et philosophie au profit de leur coexistence, elle revendique l'appellation de «constructivisme spéculatif» sous le sceau d'Alfred North Whitehead. Pour prétendre refuser de céder à la manie de l'autobiographie et du paraître, A. Badiou n'en consent pas moins à nous livrer quelques «vignettes» d'où il ressort entre autres: qu'il choisit la philosophie, espace situé entre le mathème (choix de son propre père) et le poème (choix littéraire de sa mère), mais aussi parce qu'il se sentit dès la guerre d'Algérie le devoir de répondre «du vif de ce qui est contemporain», fût-ce le maoïsme. Et de citer trois maîtres, ô combien différents: Sartre, Lacan, Althusser. On l'aura compris, on se trouve ici en présence de dix parcours, émouvants parfois, liés au hasard des rencontres et des événements de la vie, qui sont autant de compagnonnages, de fratries provisoires.

S. C.-D.

BAYLE Pierre

Pensées sur l'athéisme

[Desjonquères, 204 p., 22 €, ISBN: 2-84321-065-8.]

- Ces pensées sont en réalité tout le dossier des *Pensées diverses sur la comète* (1682) et de leur supplément, la *Réponse aux questions d'un provincial* (1703-1707), du protestant et libre-penseur Pierre Bayle. À partir de ses considérations sur les superstitions concernant les passages des comètes, faiseuses de catastrophes ou de miracles, Pierre Bayle soulève la question de savoir si cette forme d'idolâtrie n'est pas une plus grande perversion des commandements moraux de la religion que l'athéisme, qui, sans l'aide de la religion

et de ses miracles, peut se donner rationnellement des règles de morale et de bonne conduite. L'athéisme, n'est plus ici un défaut de vérité, mais le supplément naturel de la raison. À partir d'une réflexion anthropologique nourrie des récits de découvertes contemporains, Bayle fonde la moralité dans le lien social, non plus dans la religion d'État.

E. V.

BIRNBAUM Pierre

Géographie de l'espoir. L'exil, les Lumières, la désassimilation

[Gallimard, 486 p., 25 €, ISBN: 2-07-077060-5.]

- Aucun des penseurs ici convoqués — K. Marx, E. Durkheim, G. Simmel, R. Aron, H. Arendt, I. Berlin, M. Walzer, Y. H. Yerushalmi — n'omet de faire état du «fait juif» imprégnant leur œuvre, quelle que soit leur attitude à l'égard de ce donné: tourner le dos à l'assimilation, accepter la condition d'étranger voire de paria de la société, lui reconnaître une double allégeance. À l'exception de *La Question juive* et de *La Sainte Famille*, les juifs n'apparaissent que dans la *Correspondance* de Karl Marx, où il les ridiculise à tel point qu'on se demande pourquoi ce «prophète» des temps modernes, avide de réaliser la justice sociale, fait preuve de tant de haine à leur rencontre? Celui qui, bien que baptisé protestant dès l'âge de cinq ans par son père, n'en demeura pas moins aux yeux de ses propres filles «le Maure», aurait-il été animé de la *haine de soi*? L'histoire juive est très présente chez Émile Durkheim — fils de rabbin, défenseur de Dreyfus, ami de Jaurès —, même s'il choisit d'inverser ses prénoms, David, Émile. Dans *Le Suicide*, il rappelle l'exemple des quarante juifs réfugiés dans un souterrain qui décidèrent de se donner la mort à Massada. De même, dans *De la division du travail social*, il fait l'apologie du «communisme», autrement dit de la solidarité, qui domine le clan familial, laquelle expliquerait le faible taux de suicides des juifs. Georg Simmel, dont les parents s'étaient convertis, était cependant «trahi par son nez»; sa compagne mourra à Theresienstadt tandis que leur fille

... illégitime émigrera en Palestine. Étranger à la culture et aux traditions juives, il adopta la posture de l'«étranger» dans le monde académique, thème qui apparaît dans sa *Philosophie de l'argent*, publiée en 1900. Blond aux yeux bleus, n'ayant jamais souffert de manifestations d'antisémitisme, Raymond Aron se voulait quant à lui d'abord français, même s'il rompit avec le de Gaulle du «peuple d'élite sûr de lui-même et dominateur» qui lui paraissait ouvrir une nouvelle période de l'antisémitisme. En dépit de positions courageuses et déterminées en faveur des juifs, la définition du judaïsme par Hannah Arendt demeure vague. Si elle élabore une théorie anti-assimilationniste prenant à rebours les juifs européens, il reste qu'elle intègre son pays d'adoption, les États Unis, tout en «clamant une judéité imaginaire», se voulant paria à Princeton et à Chicago. La vie de sir Isaiah Berlin offre un étonnant mélange de mœurs oxfordiennes et de fidélité à la culture juive. Comment réconcilier l'universalisme des Lumières et la grande diversité des cultures et des valeurs, telle est la question qui anime son œuvre. Enthousiasmé par la création de l'État d'Israël, il n'en condamna pas moins sa dérive nationaliste et les massacres de Deir Yassin, adhérent à La Paix maintenant. Prônant la double loyauté — «l'identité à trait d'union rassemble, l'assimilation dans le domaine politique et économique, et la désassimilation dans le domaine culturel...» —, Michael Walzer s'efforça de dépasser l'opposition universalisme/particularisme en montrant que la morale universelle s'appréhende à travers le prisme de cultures spécifiques dans lesquelles s'exprime une morale «minimale» (*thin*) partagée par tous. Quel type d'État est susceptible de faire place à une vie pleinement juive loin de Sion, telle est enfin la question à laquelle s'attela Yosef Hayim Yerushalmi, disciple de Salo Baron, lequel fut le premier professeur juif à Columbia, afin que les juifs se sentent «à la maison en situation d'exil».

S. C.-D.

BOUREL Dominique

Moses Mendelssohn

[Gallimard, 640 p., 29,50 €, ISBN : 2-07-072998-2.]

- Cet ouvrage imposant est la version remaniée d'une thèse d'État soutenue par Dominique Bourel en 1995. Spécialiste de la culture juive allemande, il enseigne à l'Université hébraïque de Jérusalem et dirige le Centre de recherche français de Jérusalem depuis 1996. Cette biographie fouillée prend en vue le personnage central de la Haskalah (les Lumières juives), Moses Mendelssohn, «le fils de Mendel», né en 1729 dans une famille pauvre et pieuse de Dessau. Autodidacte, il étudia le Talmud et la philosophie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. En 1743, il suivit le rabbin Fränkel à Berlin et étudia avec Israel Samosz. En 1754 il devint comptable dans une fabrique de soie et se lia d'amitié avec Lessing, lequel l'immortalisera dans *Nathan le Sage*. Parallèlement il mène sa carrière de métaphysicien et de penseur juif, publiant d'abord anonymement ses *Dialogues philosophiques* en 1755, ainsi que *Pope, un métaphysicien*, en collaboration avec Lessing, seul ouvrage écrit en commun par un Allemand et un juif. Il remporte le prix de l'Académie de Berlin, devant Kant, en 1763, sur la question mise au concours à propos de la certitude des vérités métaphysiques : il démontrait que la métaphysique traite son objet à l'aide de la même méthode que les mathématiques, l'analyse conceptuelle, même si l'évidence métaphysique et l'évidence mathématique devaient être distinguées. Pour autant Frédéric II ne ratifia pas la proposition d'élire à l'Académie «le juif Mendelssohn» en 1771. Son *Phédon, sur l'immortalité de l'âme*, qui reprenait le célèbre dialogue de Platon en plaçant dans la bouche de Socrate les arguments de Descartes et de Leibniz, publié en 1767, fut salué par Kant et Hegel. Il connut un immense succès et fut traduit dans plusieurs langues, consacrant son auteur comme le «Platon allemand». Mendelssohn y soutenait que l'âme est simple et par conséquent indestructible, et réexaminait les preuves de l'existence de Dieu concernant le destin de l'âme après

la mort. Sommé publiquement par le théologien suisse Johann Kaspar Lavater, de se convertir, il s'y opposera victorieusement, publiant en 1769 ses *Lettres à Lavater*, dans lesquelles il réfutait l'argumentation de Charles Bonnet en faveur de l'adoption de la foi chrétienne. Cette controverse publique renforça l'approfondissement de sa réflexion sur l'essence du judaïsme et sur la manière de l'accorder avec le monde moderne, dont l'ouvrage *Jérusalem ou Pouvoir religieux et judaïsme* (publié en 1783) est l'aboutissement. Dans ce plaidoyer en faveur de la tolérance, il démontrait que foi et raison ne sont nullement incompatibles, qu'il doit y avoir une harmonie entre l'Église et l'État, aucun des deux ne devant exercer de contrainte sur la conscience humaine. L'observance religieuse n'était pas le seul moyen d'accéder à la révélation divine, quand bien même le judaïsme est-il la seule religion dont la Loi a été révélée. Considéré tour à tour comme le « Luther des juifs », ou le « Voltaire des juifs », Mendelssohn, en créant le judaïsme allemand, se veut un miroir de la modernité, une « synthèse entre le judaïsme et le monde occidental ». Pour preuve sa publication en 1781 et 1783 d'une traduction de la Bible en allemand avec des caractères hébraïques. Moses Mendelssohn mourut en 1786 à Berlin. Homme d'une double fidélité, il démontra la nécessité du métissage tant pour l'Europe que pour les juifs. Il fut le père fondateur d'une dynastie dont le clan dépassera trois cents membres en 1933, nombre d'entre eux s'illustrant tant dans le domaine des arts que dans celui de la finance, de l'industrie, du droit ou de l'université, et qui comptera quatre religieuses, son propre petit-fils, le compositeur Felix Mendelssohn-Bartholdi se convertissant au catholicisme.

S. C.-D.

BRENNER Carine et HANUS Gilles (dir.)

Cahiers d'études lévinassiennes, no 3, Pensée du retour

[Éditions de L'Institut d'études lévinassiennes, 516 p., 23 €, ISBN : 2-86432-410-5.]

• Cette troisième livraison des *Cahiers d'études lévinassiennes* interroge la vie de

cette pensée du retour chère à Benny Lévy. Le point de départ en est le silence sur le thème du retour, auquel est préféré le terme « récurrence », dans les travaux philosophiques et juifs de Levinas. Mais le retour, s'il fait silence, ne signifie pas l'absence. Qu'il s'agisse du retour d'un peuple dispersé sur une terre brûlée par le soleil, du retour aux Grecs ou du retournement de l'universel dans l'expérience de la modernité, la crise toujours oblige à revenir à la source. Le double retour à Athènes et à Jérusalem chez Leo Strauss comme l'inspiration nietzschéenne du retour du commencement grec chez Heidegger croisent dans ce volume une conférence de Levinas sur « La renaissance culturelle juive en Europe continentale », prononcée à Bruxelles en 1967, un débat entre Benny Lévy et Alain Finkielkraut sur « Le juif, l'universel et la laïcité », des Études, des séminaires, un Panorama, des Recensions, un rappel des principaux événements de 2003. La diversité des perspectives sur le mouvement du retour exprime à sa manière un conflit ouvert au cœur de l'héritage de l'histoire de l'Occident jusqu'au nihilisme contemporain. L'universalité redevient ainsi disponible dès lors qu'elle échappe à tout acte d'appropriation ou d'objectivation. Contre le parti unique de l'universel, ce volume nous rappelle opportunément que l'événement de l'autre constitue une ouverture de la transcendance dans l'humain.

G. S.

COQUIO Catherine (dir.)

L'Histoire trouée, négation et témoignage

[L'Atalante, 860 p., 29 €,

ISBN : 2-84172-248-1.]

• Ce livre est un ouvrage majeur : de référence. Suivant une démarche interdisciplinaire, quarante-trois auteurs français et étrangers, de réputation internationale, des universitaires, des juristes, mais aussi des artistes, des cliniciens, s'interrogent, à travers le couple maudit de la négation et du témoignage, sur la mémoire et le déni des catastrophes historiques, des génocides et des crimes contre

... l'humanité qui ont lézardé le socle commun de cette humanité. Le diabolique n'est pas un principe, il n'est qu'une série de faits. Ceux-ci nous sont rappelés, avec force. La matière historique présente une mutation décisive dans le passage à l'acte politique qui a caractérisé le xx^e siècle: le saut de l'idée de néant à la perspective de l'anéantissement réel de populations entières. En intégrant à l'histoire de chaque génocide les discours d'attestation et de négation qu'il suscite, ces contributions restituent au témoignage son ambiguïté d'origine: mode de connaissance, il est aussi facteur, et fauteur, de méconnaissance. Sa négation fait partie des effets destructeurs du crime. L'étudier, comme cela est proposé dans ce livre, permet d'éviter un double piège: celui de la soumission des victimes à la demande positiviste de preuves comme celui de la sacralisation des écrits des témoins, conduisant à une assimilation douce du crime. Si la négation nie la réalité des faits, le déni est plus pervers; il fait de cette réalité un non-lieu, en refusant de l'investir. L'incroyable est d'introduire de la croyance dans les faits pour mieux les dissimuler et les transformer (je ne crois qu'à ce qui est attesté par les faits), mais aussi d'engager la croyance dans un régime de factualité pour lequel aucune interprétation, donc aucune signification autre, ne serait possible. Dans la littérature aussi, il y a du déni, comme le rappelle Catherine Coquio en étudiant l'ultranationalisme serbe. Elle parle même d'une «criminalisation» de la littérature. La forme littéraire, l'art, le rêve brouillé d'une opposition entre *étrangers* (les juifs) et *citoyens* comme dans *Les Bakkhantes* (Nicole Loraux), côtoient des études savantes sur le travail de l'historien, les archives ou les différences entre révisionnisme et négationnisme, indifférence, fabulation et négation. La richesse des analyses offertes par ce livre est inépuisable.

G. S.

DEKENS Olivier

Le Devoir de justice

[Armand Colin, coll. «L'inspiration philosophique», 288 p., 22,50 €, ISBN : 2-200-26568-9.]

- Sous le caractère général de probité philosophique, ce livre examine comment la réflexion philosophique sur le politique prend la forme d'une réflexion sur l'Idée, qui est l'une des définitions de la philosophie même. Pour réduire les écarts entre le droit et le politique, entre l'idée du politique et le politique comme Idée, un parcours est tracé, de Levinas à Kant. La volonté de Levinas de résister au totalitarisme ontologique avait pour enjeu de débusquer sous le tissu de l'être la trace de la loi comme responsabilité; en posant le droit et l'État comme Idées, par la série des démarcations de la *Doctrine du droit*, Kant avait aussi pour objet de dégager la normativité de ses formes sensibles. Dans les deux cas, il s'agit de ne pas transiger avec la loi, avec la pureté de sa prescription. Mais, sans une sensibilité originelle à l'obligation, l'idée d'une inscription politique de la philosophie rendue nécessaire par la présence du Tiers n'est pas possible. Avant la vulnérabilité, par laquelle Levinas dit la condition du Soi; avant l'Idée kantienne; avant les politiques du jugement, il faut à la philosophie une vulnérabilité à la vulnérabilité, une réceptivité à l'Idée, une rationalité marquée de passivité pour que ces notions puissent prendre place dans le travail politique exigé de la philosophie. Mais la voie kantienne du jugement réfléchissant paraît à l'auteur préférable à celle de Levinas, qui ne disposerait pas de l'instrument pouvant traduire politiquement l'obligation éthique. Kant permettrait, au contraire, de déterminer à la fois le *lieu* de l'inscription politique de la philosophie, entre Idée et sensibilité, et le *mode* de cette inscription. Celle-ci consisterait alors à penser la loi du juste. Si la culture est définie comme réceptivité du fait de la raison, la philosophie doit donc contribuer à constituer une communauté transcendante de réceptivité, d'abord ouverte à la loi, puis à toute forme de normativité. Dire la loi pour la philosophie, ce ne serait pas ainsi

faire les lois, mais rappeler à ceux qui les font l'Idée du politique qui en est la norme. Telle est l'originalité principale de ce livre : en faisant travailler le principe de convenance et le jugement réflexif, instituer des conditions à une réception de l'Idée du politique.

G. S.

IZARD Michel (dir.)

Claude Lévi-Strauss

[*Cahiers de L'Herne*, n° 82, Éditions de L'Herne, 482 p., 49 €, ISBN : 2-851-97-096-8.]

- «Suivre son idée» fut une des plus constantes occupations de l'homme. Mais organiser des analogies et des *transformations de sensations* selon une logique de résonances, de variations et d'arborescences, qui évoque le foisonnement d'une partition plus que l'invariance d'une classification demande un tout autre art. C'est celui qu'a toujours pratiqué Claude Lévi-Strauss, au croisement de l'anthropologie et de la philosophie, de la sociologie, de l'histoire et de la psychanalyse, de la linguistique et de l'histoire de l'art, voyageant entre les États-Unis, la France et le Japon : transmetteur et interprète-instrumentiste, passeur, il s'est toujours méfié des distinctions tranchées. Les mythes, les récits, les expériences servent à mettre en corrélation des écarts différentiels existant entre l'homme et la nature. Le projet d'une anthropologie globale, même s'il passe par les chemins de l'inconscient, commence le plus souvent par un sentiment de connivence naissant de l'observation de différences. Ce beau volume de *L'Herne*, en «diminuant l'intervalle où s'établit l'inconnaissable», s'attache ainsi à nous faire saisir les opérations symboliques qui sous-tendent ces trames de tissage et de dé tissage permettant de passer d'un univers à un autre. Des textes de Lévi-Strauss peu connus en France, une cartographie de sa trajectoire biographique, intellectuelle et professionnelle, qui est aussi un miroir des grands débats ayant dessiné l'essentiel du paysage philosophique au xx^e siècle (débats entre l'anthropologie et l'histoire, nature et culture, le structuralisme et la dissolution du sujet, le statut de l'ethnologue et celui des sciences humaines, le particulier et

l'universel, le problème du relativisme, la notion de progrès dans la civilisation, la valeur heuristique de la linguistique structurale, de la géologie, de la physique et des mathématiques, la fonction de l'art dans des sociétés sans écriture, etc.), des études spécialisées sur tel ou tel aspect de son travail, des contributions sur la réception et le rayonnement de sa pensée, composent ce numéro. En apparence perdue dans cet ensemble foisonnant, consonant et souvent savant, une petite note discrète, mais envoûtante, se fait entendre. Sa force de suggestion tient au surgissement inattendu d'une émotion révélatrice. C'est celle d'une lettre à Lévi-Strauss écrite par une jeune femme professeur de philosophie pour lui faire part des effets suscités par l'étude de ses ouvrages, particulièrement *Tristes Tropiques*, chez des élèves de terminale dans un lycée difficile de l'académie de Créteil. Le dépaysement par la pensée philosophique n'est acceptable que s'il est accompagné d'un dépaysement géographique, y indique-t-elle. L'accès à un ailleurs intellectuel est possible grâce à un détour par l'ailleurs tropical, et les concepts au programme ne prennent vie que s'ils sont transformés en personnages de cinéma ou de roman. Cette lettre synthétise, à elle seule, la richesse de la pensée de Lévi-Strauss, à laquelle ce volume fait fidèlement écho : l'intelligible se présentant comme un mode d'accès privilégié au sensible, le détour par l'ailleurs permettant de dénoncer les préjugés comme les illusions de l'ici, la mise en place, et en réseaux, de relations pour déjouer les pièges du relativisme, l'historicisation de la philosophie pour comprendre que la rationalité et l'universalité ne sont pas synonymes d'uniformité, mais de diversité.

G. S.

KEMP Peter (dir.)

Le Discours bioéthique

[Éditions du Cerf, coll. «Recherches morales», 115 p., 11 €, ISBN : 2-204-07324-5.]

- Vers la fin du xx^e siècle, un nouveau discours est né des interactions entre des conditions d'apparition de la bioéthique, c'est-à-dire d'une éthique visant à protéger la vie (toute

... vie), et les fondements du droit, obligeant celui-ci à se transformer en un biodroit. Ce sont les exigences et les enjeux de ce nouveau discours qui sont explorés dans cet ouvrage collectif.

Paul Ricœur, en présentant trois niveaux du jugement médical, rappelle que la santé, but de l'éthique médicale, est la modalité propre du souhait de vivre bien dans les limites que la souffrance et la vulnérabilité assignent à une réflexion morale. Le premier niveau du jugement médical est prudentiel : c'est celui des décisions prises dans des situations singulières. Le deuxième niveau est déontologique, pour autant que les jugements y revêtent la fonction de normes transcendant la singularité de la relation entre un patient et un médecin. À un troisième niveau enfin, la bioéthique fait apparaître la fonction *réflexive* du jugement déontologique, et avec elle les *limites* de la déontologie elle-même entendue comme codification de normes. Anne Fagot-Largeault pose la question du fondement des bionormes. En présentant quelques exemples de ce qu'elle appelle un naturalisme philosophique — Bergson, Canguilhem, Jonas, Simondon —, elle répond que la nature plutôt que l'homme est la référence éthique ultime, mais qu'il faut sortir du naturalisme pour comprendre comment la nature nous guide, en nous aidant à ajouter nos idées et nos idéaux aux possibilités inscrites en elle.

Peter Kemp, en partant d'une représentation de la vraie vie, développe l'idée d'une rationalité pratique appuyée sur quatre principes éthiques liés les uns aux autres : l'autonomie, la dignité, l'intégrité, la vulnérabilité. Evandro Agazzi et Marco M. Olivetti, tout en admettant que les êtres vivants ont des droits, se séparent sur la réciprocité : contrairement à Agazzi, Olivetti soutient qu'il existe une responsabilité même dans des rapports sans réciprocité. Si la vie est altération d'identité, étant à l'origine de l'autre, la responsabilité est d'abord responsabilité de la responsabilité. Ces contributions nous aident ainsi à nous orienter dans les conflits qui surgissent entre l'idée que les êtres humains se font de ce qu'exigent d'eux la nature et l'expérience

de désaccords toujours possibles entre ce qu'elle nous propose en nous l'imposant et ce que nous attendions d'elle en la normalisant.

G. S.

LEGENDRE Pierre

Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident. Conférences au Japon

[Éditions des Mille et une nuits, coll. « Les quarante piliers », 141 p., 12 €, ISBN : 2-84205-841-0.]

- Ce que l'Occident, notion qui n'est évidemment pas géographique, ne se représente pas de l'Occident est à entendre dans deux directions au moins. Il s'agit de ce que l'Occident ignore de lui-même, ainsi que de ce qu'il ne peut pas voir du monde des autres, des non-Occidentaux. Ce qui est incompréhensible pour un regard occidental, et qui renaît à travers les relations, c'est la *structure du montage humain*. Celle-ci construit l'identité à partir d'une relation à l'image de soi, donc à partir de cette altérité de l'image que chacun de nous porte en lui. Le premier autre pour l'homme, c'est lui-même, mais il ne le sait pas, sauf par le biais de la poésie et des arts. La relation aux autres comporte ainsi un fond d'ignorance. C'est sur fond de ce principe d'ignorance que les cultures entrent en contact. Ce point de départ ouvre deux types de questionnement. Sur quelles bases d'ignorance et de savoir l'Occident se connaît-il ? Deuxième perspective : les voies interdites du questionnement et du savoir. Considérer les sociétés comme des textes, comme des constructions de discours, oblige à prendre en compte trois caractères de notre présent occidental. Le premier est la formation d'une généalogie occulte, sans rapport avec le judaïsme, sur la base d'une identification à l'Empire romain et de l'appropriation d'un pouvoir d'inclusion universelle propre au droit romain. Le deuxième est le creuset médiéval des trois grands concepts de notre modernité : les notions de fait et de preuve du fait, qui sont à la source de la raison techno-scientifique ; les casuistiques de la responsabilité, source normative du psychologisme ; enfin, le concept

d'État répondant à la volonté de fabriquer l'outil politique standardisé de série. Le troisième est la transmission d'une structure reproduisant le scénario d'une place souveraine à partir de laquelle le monde devient lisible. Ces trois caractères de notre modernité permettent d'entrevoir les coulisses d'un autre Occident, et de rendre compte de l'architecture invisible qui donne forme à la raison sur la base du su et de l'insu. Ainsi hanté par le positif, le plein, le spéculaire, l'Occident se condamne à construire la fiction d'un miroir où se refléterait la vérité du monde, et qui constituerait l'informulé de toute Référence.

G. S.

MALABOU Catherine

Le Change Heidegger

[Léo Scheer, 426 p., 17 €, ISBN : 2-915280-19-3.]

- Il s'agit de savoir si la philosophie peut supporter une nouvelle lecture de Heidegger qui soit révélatrice de son destin, et qui soit capable de déployer les ressources d'un « bon » infini lié à la mutabilité originaire de l'être, cette séparation d'avec lui-même ; cette lecture n'est pas conduite à partir de la question de la différence entre l'être et l'étant non plus qu'à partir de celle du sacré, mais elle tisse le fil du *change*. Loin des anciens schémas — filets — phénoménologiques, et se plaçant plutôt dans le sillage de Nietzsche et de Deleuze, Catherine Malabou dégage, et schématise, les mobiles à la fois métamorphiques et migratoires opérant à l'intérieur de la pensée de Heidegger. La triade du change s'écrit *W,W,V*, soit *Wandel* (changement), *Wandlung* (transformation), *Verwandlung* (métamorphose). Cette triade vaut pour deux changes, chacun étant structuré selon la double articulation, migratoire et métamorphique. Premier change : celui de la métamorphose essentielle qui accompagne chaque nouvelle époque de la métaphysique ; deuxième change : l'autre pensée, qui renferme en elle, métamorphosée, la question de la métaphysique. Car il y a en tout une ligne de démarcation entre deux modes d'être, métaphysique et ultramétaphysique.

Cette convertibilité d'un change à l'autre, cette nouvelle donne ontologique, cette nouvelle échangeabilité se donnent à voir dans ce que Malabou appelle le fantastique, image réelle de la suture entre les deux changes. Ce fantastique n'est pas le schématisme kantien, il est moins temporel qu'ontologique. Notre avenir, comme celui de la philosophie de Heidegger, dépendrait ainsi de la plasticité de la forme. Soit celle-ci reste la forme (de la métaphysique), soit la forme peut franchir la ligne, et alors une autre pensée est possible, la forme désignant le mode d'être schématique non typologique des choses, leur porosité ontologique. Ce parcours *kinétique* et *métabolique* des instances mutantes chez Heidegger, s'appuyant sur une lecture sérieuse des *Beiträge*, *change* complètement notre regard sur Heidegger. Il nous oblige à changer de disposition à son égard, c'est-à-dire à être disposé à le lire.

G. S.

MANCERON Gilles

et REBÉRIOUX Madeleine (dir.)

Droits de l'homme, combats du siècle

[Éditions du Seuil/BDIC, 261 p., 35 €, ISBN : 2-02-064017-1.]

- « L'avenir, il ne suffit pas de le prévoir, mais de le rendre possible », déclarait Saint-Exupéry. Le rendre possible implique d'avoir présente à l'esprit l'histoire des grandes conquêtes du passé pour faire reconnaître *en droit* la dignité inaliénable de l'humanité. Or, le siècle qui a inventé l'horreur absolue, la Shoah, est aussi celui des nombreux combats qui ont été menés, depuis l'affaire Dreyfus, pour la défense des droits de l'homme. Ce n'est pas le moindre paradoxe de l'histoire du xx^e siècle. Au premier rang de ces droits, le droit de vivre. Même si les batailles contre les bagnes et les droits de l'enfant proclamés en 1989 sont peu évoqués dans cet ouvrage, sans parler du nouveau droit de l'environnement et du protocole de Kyoto signé en 1997, celui-ci ne se contente pas de nous rappeler les luttes qui ont joué un rôle décisif dans ce siècle. Riche de documents inédits, et d'une iconographie vivante,

... il pose les grandes questions soulevées par les contradictions latentes de ces combats. Et d'abord, l'expression même « droits de l'homme » a suscité une inquiétude linguistique révélant un problème historique : celui des décalages chronologiques non seulement entre les statuts accordés à plusieurs catégories d'êtres humains (les femmes ne seraient pas des hommes comme les autres, les étrangers ne seraient pas des citoyens comme les autres, les homosexuels ne seraient pas des hommes comme les autres, les chômeurs..., les juifs..., etc.), mais aussi entre la reconnaissance explicite de droits légitimes et des règles implicites de non-exclusion. À mesure que se présentaient de nouveaux défis, l'engagement politique devait se faire de plus en plus fort. La résurgence néonazie, le négationnisme, et cette nouvelle négation du droit de vivre affirmée par le terrorisme dans un univers à la fois déstructuré et en croissance, invitent à diversifier les combats. Partout où des libertés sont menacées, c'est l'humanité qui est atteinte. Ce livre a le mérite de nous en convaincre à nouveau si nous avions la faiblesse d'en douter par moments.

G. S.

PLESSIX GRAY Francine (du)

Simone Weil

[Fides, 308 p., 19 €, ISBN : 2-7621-2508-1.]

- Ses parents l'avaient surnommée « la trollesse » ; pour son frère, le grand mathématicien André Weil, dont le génie éclipsa le sien, elle était l'« étonnant phénomène » ; pour Alain, son professeur de khâgne, « la Martienne », et pour le directeur de Normale sup « la Vierge Rouge »... Par-delà ces surnoms, qui attestent son aspect provocateur et contestataire, qui était Simone Weil ? Une femme éprise de culture et de justice jusqu'à en mourir, qui enseigna dans le cadre des universités populaires, voulut partager le sort des travailleurs manuels, aussi bien à l'usine qu'aux champs, subir dans son corps ce « meurtre de l'âme », cette soumission aux ordres et à la cadence, cette « docilité de bête de somme » qui font perdre toute conscience révolutionnaire, mais qui fera néanmoins à l'usine l'expérience

des valeurs de fraternité et de solidarité, celle de la valeur rédemptrice de la souffrance. Une idéaliste assurément, qui n'hésita pas à rejoindre le futur noyau des Brigades internationales lorsqu'éclata la guerre d'Espagne, mais qui renoncera pourtant au fil de sa vie trop courte à l'idéologie de la lutte des classes une fois qu'elle prit conscience du fossé séparant les intellectuels et le milieu syndical. Celle qui avait hébergé Trotsky, lui tenant tête dans la discussion, qui défilait poing levé en 1934 dans les rues de Roanne, n'hésitera pas à rapprocher la dictature de Staline du règne de la Terreur. Celle qui, naguère pacifiste dans l'âme, diffusa pourtant les numéros de *Témoignage chrétien* pendant son exil à Marseille en 1940, et qui se fit rapatrier de New York sur Londres, où elle sera rédactrice dans les bureaux de la France Libre, chargée de réorganiser la France de l'après-guerre, démissionnera pourtant de la Résistance avec fracas, soupçonnant de Gaulle de rivalité personnelle avec Giraud. Née juive, dans une famille laïque et assimilée, interdite d'enseignement par les lois de Vichy, elle si prompte à militer en faveur de tous les opprimés de la planète manquera pourtant curieusement de lucidité vis-à-vis du sort de ses « coreligionnaires », sourde aux discours antisémites proférés dans le Berlin des années 1930, où elle séjourna pourtant. Il est vrai que Simone Weil professe n'avoir pas de religion et que, en dépit de son attirance de plus en plus marquée pour le catholicisme et de ses discussions approfondies avec les Dominicains, elle ne se convertira pas, pas plus qu'elle ne reçut le baptême, ne se résolvant décidément pas à faire partie d'une quelconque communauté. Regrettons toutefois que l'auteur de cette biographie ne songe que dans les vingt dernières pages de son livre à évoquer de façon bien succincte les grands thèmes (création et décréation, nécessité et monde créé, beauté, attente et attention, malheur) qui animèrent la philosophie de S. Weil.

S. C.-D.

POCHÉ Fred

**Une politique de la fragilité.
Éthique, dignité et luttes sociales**

[Éditions du Cerf, coll. « La nuit surveillée », 257 p., 25 €, ISBN : 2-204-07336-9.]

- Refusant le « cache-misère de l'éthique », mais appelant à une posture éthique promouvant la dignité de ceux qui sont exploités, exclus ou opprimés, ce livre se propose de penser une anthropologie de contextualité articulée avec une éthique *de l'opprimé* (et non *pour l'opprimé*). La contextualité ne se réduit pas au contexte, elle intègre un sujet parlant inscrit dans le temps, dans l'espace et dans la dimension social-historique. Discutant avec Emmanuel Levinas, Jürgen Habermas, Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Cornelius Castoriadis, Charles Taylor, Axel Honneth et beaucoup d'autres, Poché se montre à la fois proche de Paul Ricœur dans sa thématique de la reconnaissance et de la responsabilité, et éloigné de lui lorsqu'il analyse les dangers d'une philosophie d'un sujet abstrait et promeut un sens de l'engagement issu d'un autre regard sur l'organisation de nos sociétés et d'un diagnostic différent des conflits qui affectent la culture contemporaine. Mais Fred Poché souligne, en accord avec Paul Ricœur, que l'essentiel de ce qui constitue l'homme en contexte est la *vulnérabilité*. Si bien qu'il faudrait renverser notre logique : plutôt que de penser nos sociétés à partir des performances techniques et de la raison instrumentale, juger des progrès de toute démocratie à l'aune de ce qui respecte la fragilité. L'originalité du livre est donc de porter le souci de la dignité du sujet humain au sein de la société en confrontant celle-ci au « bruit du monde », celui des luttes sociales et de la souffrance des opprimés. Ce livre pourrait utilement être mis en regard d'un autre, *La Société décente*, d'Avishai Margalit, qui analyse les multiples formes des actes humiliants dans notre société.

G. S.

STRAUSS Leo et VOEGELIN Éric
**Correspondance 1934-1964.
Foi et philosophie politique**

[Traduit par Sylvie Courtine-Denamy, Vrin, 402 p., 32 €, ISBN : 2-7116-1678-9.]

- C'est la première présentation française d'une correspondance entre deux penseurs politiques conservateurs de première importance. La révolution national-socialiste fit d'eux des exilés aux États-Unis. Le point de départ, et d'accord, de leur échange philosophique, religieux et politique est le problème platonico-aristotélicien ; le but est de clarifier la structure de la vie politique. Pour Strauss, l'accomplissement théorico-scientifique de Platon est fondé sur l'expérience de Socrate et sur le mythe de l'âme ; pour Voegelin, le fondement de la science politique est différent de celui de Platon : le centre est aristotélicien, ce n'est plus le mythe socratique, mais le *bios theoretikos* de l'intellectuel mystique. Autre point de divergence entre les deux hommes : la relation entre cette science platonico-aristotélicienne et le christianisme. Pour Voegelin, le christianisme et la conscience historique ont constitué des étapes nécessaires pour universaliser l'image de l'homme, et il existe une supériorité de l'anthropologie chrétienne sur l'anthropologie hellénique, qui est plus limitée. Pour Leo Strauss, à supposer que la politique platonico-aristotélicienne ait vraiment été grecque dans son principe, et non universalisable, ce qu'il refuse, ce n'est pas la Renaissance, qui a permis pour la première fois d'universaliser l'*epistémè politikè* grecque ; sa réception par les musulmans et les chrétiens (à partir du IX^e siècle) est liée à cette généralisation. Par-delà d'autres points de désaccord concernant l'analyse de l'incapacité de la science sociale contemporaine à comprendre les désordres de la vie politique durant les années 1930, les deux hommes ont pour objectif de renouveler l'expérience philosophique de la pensée politique, en accordant à la transcendance un rôle dynamique pour structurer la vie d'une société solidement établie. Complétant cette correspondance, la troisième partie du livre présente des contributions d'éminents spécialistes

... du travail des deux auteurs. C'est surtout la tension entre raison et révélation qui retient leur attention ; car on constate chez tous les deux un « effort pour provoquer un effondrement imaginaire de la tension entre l'homme et Dieu », selon les mots de Sylvie Courtine-Denamy.
G. S.

WORMS Frédéric (dir.)

Le Moment 1900 en philosophie

[Presses universitaires du Septentrion, 418 p., 23 €, ISBN : 2-85939-824-4.]

- Qu'est-ce qu'un « moment » en philosophie ? C'est lorsque des préoccupations se révèlent communes à des auteurs qui pourtant s'ignorent largement, et que cette communauté de questionnement, plus que la similitude des réponses, fortement liée à une époque historique donnée, fait néanmoins à ce point coalescence que les œuvres en tirent une force qui les portera bien au-delà de l'époque même qui les a nourries et de leur champ d'origine (elles débordent vers les arts, les sciences, la politique). Telle est l'hypothèse de Frédéric Worms, qui a réuni plusieurs spécialistes de diverses disciplines ; pour travailler les échos qui, de 1890 à 1914, dates rondes, traversèrent les œuvres et actions de Husserl, Freud, Bergson, Russell, Durkheim, Alain, Blondel, Brunschvicg, Jaurès, Dilthey, Frege, Whitehead, Poincaré, Duhem ou Hilbert. La philosophie se tient alors au point de rencontre entre le basculement de savoirs collectifs et les intuitions singulières d'individus distingués par la postérité. Il y a un moment, métaphore du moment en physique, car l'intensité des œuvres se mesure à la distance qu'elles surent prendre d'avec leur période d'origine.
E. V.

SCIENCES EXACTES

Sélection de Jean-Pierre LUMINET

BRUNE Élisa

Le Goût piquant de l'Univers

[Le Pommier, 242 p., 19 €, ISBN : 2-7465-0177-5.]

- Joliment sous-titré « Récit de voyage en apesanteur », cet ouvrage fait partie d'une collection judicieusement intitulée « Romans & plus », puisqu'elle fait le pari de diffuser la culture scientifique à travers des formes romanesques. Ici, le pari est réussi de façon éblouissante. Il est vrai que l'auteur a plus d'une corde à son arc. De formation scientifique (docteur en sciences de l'environnement), Élisa Brune marie son activité de romancière à celle de journaliste scientifique pour plusieurs grandes revues. Un échantillon de sa prose vaut mieux qu'une longue analyse :
« – Au fait, c'est quoi la cosmologie ?
– C'est la science qui étudie l'Univers dans son ensemble. Autrement dit, le seul objet qui n'a pas d'extérieur.
– Pas d'extérieur ?
– Ben oui, n'importe quelle autre entité est limitée dans l'espace et peut donc être située par rapport à d'autres choses, entretenir des relations avec ces autres choses. Toi, tu es assis à ma gauche, tu habites à telle adresse, etc. Une planète, une galaxie, ce sont aussi des objets qui ont une adresse et qui entretiennent des rapports avec leurs voisins, leur environnement. L'Univers, lui, n'a pas d'adresse, pas de voisin, pas d'environnement. »

On l'aura compris, ce livre nous invite à un autre regard sur l'Univers, à travers le récit pittoresque du tournage d'un film documentaire sur un congrès de cosmologie qui se tient à Peyresq, petit village des Alpes de Haute-Provence. En pleine canicule estivale, des spécialistes discutent sur la gravité quantique ! Par le talent exceptionnel de l'auteur, la créativité et la discussion scientifiques sont retraduites dans toute leur fraîcheur. L'expansion accélérée, l'énergie du vide, l'inflation, la théorie des cordes, le principe anthropique sont discutés sous tous leurs aspects. Élisa Brune réussit à nous

faire croire que les physiciens les plus « pointus », s'ils restent majestueux et incompréhensibles dans leurs communications officielles, deviennent passionnés, passionnants et intelligibles dans leurs efforts pour traduire leurs recherches...

J.-P. L.

DODRAY Gilles

Arpenter l'Univers. Comment observer, photographier & filmer le ciel en direct

[Vuibert, 272 p., 27 €, ISBN: 2-7117-5332-8.]

- De tous les domaines de la science, l'astronomie jouit d'un statut particulier, par le fait d'être à la fois fascinante, ne serait-ce que par la beauté esthétique d'un ciel nocturne, mais aussi accessible à tous, que l'on dispose d'un modeste télescope ou d'une simple paire de jumelles. Mais vous vous laissez peut-être de toujours pointer la même planète, la même nébuleuse ou le même amas stellaire? Alors cessez de jouer les contemplatifs : passez à la pratique! Le livre de Gilles Dodray vous aidera à devenir un parfait expérimentateur. Car, ici, « une lunette, un appareil photo ou une webcam, une montre et la culture scientifique de l'enseignement secondaire » suffisent pour redécouvrir le cosmos côté coulisses... Les raisonnements qui ont conduit à la mesure de la Terre ou à celle des distances dans l'Univers sont clairement exposés, et de nombreux liens internet permettent au lecteur d'approfondir les aspects techniques. Le sixième chapitre est en outre une bonne introduction à l'astrophotographie et à la capture CCD. Grâce à une mine d'informations pratiques, l'enseignant trouvera dans ce livre des idées enrichissantes, dépassant largement le cadre des disciplines scientifiques, et l'astronome amateur en fera rapidement un ouvrage de référence.

J.-P. L.

LEHNER Thierry

L'État de plasma.

Le feu de l'Univers

[Vuibert, 270 p., 25 €, ISBN: 2-7117-5357-3.]

- Les Grecs de l'Antiquité considéraient que les constituants du monde dérivait de quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu. Les trois premiers sont l'équivalent de nos états solide, liquide et gazeux. Mais l'état physique le plus répandu dans l'Univers — correspondant au feu des Anciens, d'où le joli sous-titre de l'ouvrage — n'est apparu que récemment, et n'a été reconnu par la communauté des physiciens qu'en 1928 : c'est le plasma. Astrophysicien au laboratoire Univers et Théories de l'observatoire de Paris-Meudon, Thierry Lehner nous rappelle que l'Univers visible est observé en grande partie sous forme de plasma. Sur Terre, les manifestations les plus connues de l'état de plasma sont la foudre et les aurores polaires. Mais plus on s'éloigne de notre planète, plus on rencontre cet étrange milieu : dans le Soleil, les étoiles, dans les amas de galaxies, et les divers astres compacts qui peuplent l'Univers. Le plasma est un milieu qui intéresse également les industriels pour de nombreuses applications, notamment la propulsion des fusées, et sa maîtrise technique est la clef d'une énergie future : la fusion thermonucléaire.

J.-P. L.

MARLOT Christophe

Les Passages de Vénus.

Histoire et observation d'un phénomène astronomique

[Vuibert, 400 p., 45 €, ISBN: 2-7117-5337-9.]

- Le 8 juin 2004 s'est produit un événement astronomique rarissime qu'aucun homme vivant n'avait contemplé : le passage de Vénus devant le disque du Soleil. Une sorte de mini éclipse que des millions de spectateurs à travers le monde ont pu admirer à loisir. Si la Lune et le Soleil nous offrent le spectacle d'environ deux cent quarante éclipses en l'espace d'un siècle, Mercure ne passe que treize ou quatorze fois devant notre étoile, et Vénus deux fois seulement! Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, les passages de Vénus

... ont donné lieu à des dizaines de grandes expéditions scientifiques internationales, que nous raconte ici Christophe Marlot. Il nous fait ainsi voyager aux côtés de ceux qui participèrent à ces expéditions lointaines, dont l'objectif premier était d'observer scientifiquement un phénomène aussi rare que riche d'enseignements, mais dont les aventures, à l'issue souvent dramatique, ont entraîné maintes complications diplomatiques et militaires. En 1761 et 1769, les hardis astronomes ont pu ainsi mesurer la distance de la Terre au Soleil, qui deviendra l'« unité astronomique ». Avant de fédérer les astronomes du monde entier, ces grands projets opposèrent notamment la France et l'Angleterre, reflétant alors l'implication des États dans la course internationale à la connaissance scientifique. Via le calcul de position en mer, la maîtrise de l'astronomie fut en effet l'une des clefs de la maîtrise des océans, ouvrant la voie à de nouvelles conquêtes économiques et politiques. À travers les nombreux témoignages tirés des récits de voyage, Christophe Marlot nous fait voyager dans le temps avec passion et bonheur. Illustré de plusieurs centaines de documents, anciens et modernes, son ouvrage d'histoire contient aussi des informations pratiques pour observer facilement les prochains passages de Vénus : en juin 2012, puis... en 2117 !

J.-P. L.

SIMON Yvan

Relativité restreinte.

Cours et applications

[Vuibert, 320 p., 33 €, ISBN : 2-7117-7099-0.]

- Professeur à l'université de Paris-VI,

Yvan Simon est chercheur au laboratoire Pierre-Aigrain de l'École normale supérieure. Son livre arrive à propos pour le centième anniversaire de la parution de l'article célèbre d'Albert Einstein qui, en 1905, a fondé la théorie de la relativité. La relativité restreinte est une branche de la mécanique, elle-même constituant une des grandes branches de la physique (les autres étant l'électricité, l'optique et la thermodynamique). Avec sa sœur née dix ans plus tard, la relativité générale (non traitée dans cet ouvrage), la relativité restreinte est aujourd'hui

considérée comme celle qui a fait progresser le plus notre connaissance de l'Univers. Yvan Simon choisit de décrire avec beaucoup de soin et de rigueur le cheminement intellectuel, le va-et-vient entre théorie et expérience qui ont conduit progressivement les physiciens à remettre en cause les notions intuitives sur l'espace, le temps, la vitesse ou la lumière, à construire un nouveau modèle cohérent, et à tester avec succès les prédictions de ce nouveau modèle. Le livre est préfacé par Claude Cohen-Tannoudji, prix Nobel de physique.

J.-P. L.

SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Sélection de Sylvie COURTINE-DENAMY,
Christian DELACROIX, Yann DIENER, François DOSSE,
Patrick GARCIA, Louise L. LAMBRICHS, Laure MURAT,
François de SAINT-CHÉRON, Jean-Claude THIVOLLE
et Éric VIGNE

BARD Christine, BAUDELLOT Christian
et MOSSUZ-LAVAU Janine

Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir

[Éditions de La Martinière, 382 p., 22 €,
ISBN : 2-84675-108-0.]

BARD Christine (dir.)

Le Genre des territoires.

Féminin, masculin, neutre

[Presses de l'université d'Angers, 348 p.,
20 €, ISBN : 2-903075-98-0.]

- Tandis que les États-Unis, notamment sous l'impulsion de Joan W. Scott, ont réfléchi et théorisé depuis longtemps les questions de sexe et de genre (genre étant compris comme « sexe social », historiquement et culturellement construit, par opposition au sexe biologique), la France accuse une lenteur et un retard alarmants, en particulier au sein de l'Université, où les sciences sociales peinent encore à les intégrer. Tous les travaux sérieux sur le sujet (dont beaucoup sont publiés chez L'Harmattan, soit pour ainsi dire à compte d'auteur) attirent donc le regard et demandent une attention particulière, comme c'est le cas pour *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, issu d'un colloque à l'Institut d'Études politiques en 2002. Le volume, nécessairement inégal comme souvent dans les ouvrages collectifs, a surtout le mérite d'être une bonne introduction aux enjeux soulevés par le rôle des femmes (et le regard historique porté sur elles) dans les sphères du pouvoir. On retiendra surtout les deux premiers chapitres, « Le genre aux États-Unis », par Éric Fassin, et « Genre et histoire », par Françoise Thébaud, qui constituent une excellente synthèse sur l'historiographie franco-américaine depuis trente ans et un solide bilan des débats essentiels qui continuent d'avoir cours des deux côtés

de l'Atlantique. On ne peut malheureusement pas en dire autant de ce beau sujet qu'était *Le Genre des territoires. Féminin, masculin, neutre*, objet d'un autre ouvrage collectif sous la direction de Christine Bard, qui avait livré un très beau livre sur *Les Garçonnes* (Flammarion, 1998) mais qui laisse ici le lecteur sur sa faim. Le terme infiniment complexe de neutre en particulier aurait mérité des débats plus vifs et mieux articulés, quand des « espaces » comme la « folie » ou la notion controversée d'« écriture-femme » demandaient par exemple à être au préalable mieux définis. Aux trop nombreux et courts chapitres (vingt-sept), on aurait ainsi préféré un traitement plus élaboré en réponse aux questions posées dans l'introduction (les femmes ont-elles un territoire ? certaines pratiques territorialisées peuvent-elles devenir neutres ?). Elles restent ouvertes.

L. M.

BECKER Jean-Jacques

L'Année 14

[Armand Colin, 320 p., 16 €,
ISBN : 2-200-26253-1.]

- Notre nouveau siècle ne cesse de scruter le précédent, et il apparaît avec de plus en plus d'évidence que le curseur ne s'arrête plus vraiment sur la date de 1917 pour y repérer l'aube des temps nouveaux, mais s'attarde en revanche sur cette date de 1914 comme moment inaugural du xx^e siècle. Ce moment de déclenchement est bien connu de tous, et pourtant il reste fondamentalement « incompréhensible » ou « énigmatique ». On a eu tendance jusque-là à considérer cette guerre comme inévitable, à la croisée de l'aggravation des tensions entre grandes puissances européennes. L'événement s'est trouvé à ce point ligoté dans des causes inexorables qu'il en a été nié en tant que tel puisqu'il était déjà là avant de naître. Ce que rappelle le spécialiste de cette période qu'est Jean-Jacques Becker (qui s'était interrogé en 1977 sur *Comment les Français sont entrés dans la guerre*), c'est que le pire n'est jamais sûr et qu'il revient à l'historien de réinterroger le passé au ras du sol, dans la multiplicité de ses possibles. Becker réalise cela dans cet ouvrage vivant, agréable, qui s'efforce de se tenir au plus

... près du vécu des Français. De cette année tragique, l'auteur ne retient que huit journées comme autant de temps forts de l'engrenage. Le lecteur chemine entre ce 20 janvier 1914 qui voit Poincaré dîner à l'ambassade d'Allemagne dans un climat serein qui ne laisse en rien entrevoir la prochaine mise à feu, ou encore bien sûr ce 28 juin 1914, date de l'attentat fatidique de Sarajevo, et ce 1^{er} novembre où le ministre français des Finances rencontre le ministre britannique de la Guerre Kitchener, qui lui promet de faire passer un million d'hommes sur le continent d'ici à dix-huit mois. Ribot se tourne vers le président de la République, Raymond Poincaré, pour lui signifier son étonnement : « Deux ans, deux ans, croit-il donc que la guerre va durer deux ans ? » Beaucoup des enjeux échappent aux acteurs, aux décideurs, et notamment l'essentiel, que personne ne réalise. On raisonne sur le modèle de la guerre des « cabinets », de celle de 1870, alors que l'on rentre avec fracas dans une « guerre des peuples », une « guerre de masses ». Elle est bien en ce sens l'acte de naissance du tragique xx^e siècle. Quand l'année prend fin, comme le remarque l'auteur, qui aurait pu penser que l'on ne venait de vivre que les cent cinquante premiers jours d'un affrontement qui allait en compter mille six cents ? C'est pour éviter toutes les fausses évidences d'après-coup que ce récit pluriel de Becker revisitant l'année 1914 prend tout son sens.

F. D.

BECKER Jean-Jacques
et CANDAR Gilles (dir.)
Histoire des gauches en France
- Tome I, XIX^e siècle.

L'héritage du XIX^e siècle
[La Découverte, 701 p., 32 € (prix de lancement), ISBN : 2-7071-3865-7.]

- Tome II, XX^e siècle.
À l'épreuve de l'histoire

[La Découverte, 987 p., 37 € (prix de lancement), ISBN : 2-7071-4209-3.]

- Voilà une publication monumentale qui comble un manque. Un tombeau pour la gauche ? Peut-être, mais au double sens

donné par Michel de Certeau d'appropriation de ce que fut son passé mais aussi d'une meilleure compréhension de son identité plurielle pour la faire rebondir dans l'avenir. Les animateurs de cette entreprise prométhéenne ont mobilisé soixante-sept auteurs, réunis quatre-vingts contributions, mêlant avec bonheur des historiens très reconnus tels Michel Vovelle, Maurice Agulhon, Alain Corbin ou Jean-Pierre Rioux et des historiens de la nouvelle génération comme Sylvie Thénault, Emmanuel Fureix ou Dominique Kalifa. C'est dire que cet ouvrage, qui révèle une fois encore la bonne santé de l'histoire politique, cette handicapée de l'histoire des années 1960-1970, est riche en informations et réflexions dans ses 1688 pages. Ce livre est appelé sans nul doute à devenir un ouvrage de référence.

Il existe déjà en ce qui concerne la droite. Après les travaux pionniers de René Rémond, Jean-François Sirinelli a dirigé une énorme somme de trois volumes consacrée à *L'Histoire des droites en France*, parue chez Gallimard en 1992. S'il y a bien eu quelques synthèses concernant la gauche, et en premier lieu celle parue entre 1972 et 1977 conduite par Jacques Droz, elles se sont surtout concentrées jusque-là à telle ou telle famille particulière, sans jamais poser la question sous-jacente de ce que peut être une identité de gauche, par-delà la pluralité de ses composantes. Certes, la tâche n'est pas facile, car cette identité est fluctuante et se dérobe au fil du temps et des observatoires choisis.

Un des mérites de cet ouvrage est donc de démultiplier les focales pour interroger ce que peut être une attitude, une sensibilité de gauche à partir de la rupture fondatrice que fut la Révolution française, en suivant les combats, les utopies et les désillusions actuelles, en revisitant les phases au cours desquelles la gauche a été source de contestation comme celles où elle a occupé le pouvoir. On y retrouve bien sûr les grandes familles de la gauche : radicaux, socialistes, communistes, anarchistes, présentées par les meilleurs spécialistes, ainsi que des mises au point, de type dictionnaire, sur « la gauche et... » qui se déclinent de bien des manières : la guerre froide, la décolonisation, le progrès,

la religion..., en accordant une prééminence aux deux questions nationale et sociale. D'où vient cependant le sentiment d'incomplétude qui en ressort? Non de l'absence d'exhaustivité, car elle est impossible et serait indigeste dans ce genre d'entreprise. On situera davantage l'insatisfaction que peut ressentir le lecteur confronté à un projet d'ensemble qui a au moins un retard de trois grandes ruptures historiographiques et n'a pas pris la mesure des grands bouleversements dans l'acte de faire de l'histoire à l'heure du tournant historiographique et mémoriel actuel. L'attention au dire des acteurs préconisée par Bernard Lepetit n'occupe pas non plus une place suffisante. Quant à l'importance accordée aujourd'hui au récit, elle est niée à titre principal, ce qui nous vaut cette ingénuité d'un autre âge selon laquelle il n'y aura pas de récit de l'histoire des gauches, car l'on donne la préférence à « l'explication sur la description », comme si décrire n'était pas déjà expliquer. La différence est là, saisissante, avec le projet sur les droites de Sirinelli, beaucoup plus attentif au basculement de paradigme en cours dans les sciences humaines et donnant sa traduction par exemple au modèle des Cités de Boltanski et Thévenot dans la conception même de son ouvrage. Ici, le titre sonne déjà vieux avant de naître et évoque plutôt le Bloc des gauches de 1902 et le Cartel des gauches de 1924, qui n'ont pas été des moments particulièrement fondateurs de nouveau. Mais il reste un ouvrage néanmoins utile et qui sera un jalon pour une histoire qui reste à écrire.

F. D.

BOTTÉRO Jean

Au commencement étaient les dieux

[Tallandier, 256 p., 23 €, ISBN : 2-84734-166-8.]

- Spécialiste de la Mésopotamie à la réputation internationale, Jean Bottéro est l'auteur de nombreux travaux sur la cosmologie mésopotamienne, la vie quotidienne en Mésopotamie ou bien encore l'histoire de sa discipline — une histoire de décryptage du cunéiforme et de fouilles, entamés par

le monde savant à l'aube du XIX^e siècle. La publication de ces ouvrages, toujours écrits dans une langue riche, imagée et précise, a très souvent donné lieu à des articles de l'auteur, destinés à exposer les fruits de sa science au public lettré de la revue *L'Histoire*. Ces articles sont ici rassemblés en un volume qui constitue une utile introduction à l'œuvre de Jean Bottéro et à l'assyriologie.

E. V.

BOUREAU Alain

Satan hérétique. Histoire de la démonologie (1280-1330)

[Odile Jacob, 319 p., 25,90 €, ISBN : 2-7381-1366-4.]

- On connaît bien les travaux sur la sorcellerie de Robert Mandrou, de Carlo Ginzburg et de Michel de Certeau, mais ils portent une attention au phénomène de possession à l'époque dite moderne des XVI^e et XVII^e siècles. Avec cet ouvrage d'Alain Boureau, la chasse aux sorciers reçoit l'éclairage d'un médiéviste bien connu pour l'excellence de ses travaux sur l'anthropologie du croire. Après avoir publié cette année une nouvelle traduction et présentation de la fameuse *Légende dorée* de Jacques de Voragine, il montre ici qu'il s'intéresse aussi à la légende noire du christianisme, celle qui voit descendre les démons dans les corps et les âmes des individus. L'auteur fait ici la genèse du phénomène en repérant le moment d'émergence de cette hantise du diable qui ne constitue pas un caractère permanent du christianisme, mais surgit subitement d'une conjoncture singulière entre 1280 et 1330. Cette croyance alimentera une véritable furie persécutrice qui s'étendra sur trois siècles, jusqu'au moment du basculement des mentalités repéré par Robert Mandrou chez les magistrats au milieu du XVII^e siècle. L'attention que porte Alain Boureau à ce moment d'émergence offre l'intérêt de réintégrer le phénomène dans une histoire totale où tous les éléments de la société s'enchevêtrent, attestant que la croyance en de possibles pactes avec le diable ne relève pas d'une histoire restrictive au dogme. Si elle affecte évidemment les

... gardiens de la rationalité scolastique, elle révèle des raisons tout à la fois d'ordre théologique et politique. C'est notamment dans la superposition de moins en moins claire des liens sociaux pris dans des appartenances multiples que s'ouvre une période de fragilisation de l'individu, jusqu'à ce que l'auteur appelle « la béance du sujet ». C'est aussi le moment au cours duquel s'élabore une théorie de la causalité sacramentelle qui met en avant l'idée d'un pacte noué entre Dieu et les humains et qui minore les médiations sacerdotales, exposant ainsi les individus à être le réceptacle de l'ordre divin. Il faut ajouter les attentes eschatologiques qui s'exacerbent en ce début du XIV^e siècle, et nous avons tous les ingrédients d'un phénomène social total, comme disait Marcel Mauss. Les mutations d'ordre politique entrent aussi en jeu, car, dans les régions de fort encadrement, le pouvoir des clercs ou celui des pouvoirs civils semblent protéger les populations des dérives démonologiques. Et c'est ainsi que le Valais ou la Savoie, bien encadrés, vont échapper à la contagion qui va au contraire proliférer dans une région dauphinoise aux seigneuries affaiblies et en cours d'intégration difficile dans le royaume de France. Cette approche de l'évolution des croyances ouvre portes et fenêtres de l'histoire religieuse sur l'ensemble des mutations en cours, car sous les démons peut se lire l'émergence simultanée et concurrentielle des individualismes politico-religieux et des souverainetés.

F. D.

BURTON Robert

Anatomie de la mélancolie

[José Corti, ill., 2110 p., 70 €, ISBN : 2-7143-0717-5.]

- Qualifiée d'œuvre-monstre par l'éditeur, *The Anatomy of Melancholy* a été traduit en français presque quatre siècles après sa publication en Angleterre, en 1621. Robert Burton est né à 1576, il est mort en 1640. Théologien, il est devenu pasteur, et a fait de sa propre mélancolie une somme qui n'a toujours pas été dépassée. Burton est considéré par l'éditeur comme le père

de la psychologie moderne et comme l'ancêtre de la psychanalyse, parce qu'il conseille la parole comme traitement de la mélancolie. Après avoir fait la liste des traitements, produits et bains divers, voyages, il conseille au mélancolique de s'épancher auprès d'un ami, ou d'un médecin s'il n'a plus d'ami sous la main. L'originalité de cet ouvrage est que Burton ne parle pas en savant : c'est un livre à la fois de profane et d'expert, puisqu'il est bien expert de sa souffrance. Il peut donc la décortiquer, faire la description fine de son angoisse dans tous les contextes. Burton annonce qu'il ne sera pas ici question d'un savoir livresque, et s'il écrase son propos par un débordement de références et de citations, sa principale référence est l'inépuisable livre de son angoisse : seules les contraintes éditoriales l'ont fait arrêter cet inventaire aux 2000 pages de l'ouvrage. Le livre a été très lu du vivant du pasteur bileux, et l'édition en 2000 par José Corti, en trois volumes, a été un grand succès de librairie qui permet la réédition d'aujourd'hui, en deux volumes, dans la même traduction de Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, et avec la préface de Jean Starobinski. Alors qu'il écrit : « J'écris sur la mélancolie pour y échapper », il ne met pas l'écriture dans la liste des thérapeutiques efficaces. C'est pourtant bien cette pratique qui l'a fait exister : Burton a trouvé dans l'écriture un lieu pour énoncer sa souffrance et pour se faire un nom, tout comme un autre grand mélancolique, Louis Althusser, qui avait produit beaucoup d'écrits autobiographiques dans lesquels il s'interrogeait sur son mal cyclique.

Y. D.

DIVJAK Jovan

Sarajevo, mon amour

[Buchen/Chastel, 300 p., 20 €, ISBN : 2-283-01981-8.]

- Né à Belgrade de parents serbes, Jovan Divjak était en 1992 colonel de l'armée yougoslave. Grand admirateur de Tito, il comprit — au moment où la guerre déclenchée par Milosevic se déplaça en Bosnie — que les nationalistes au pouvoir trahissaient l'idéal titiste, qui s'était toujours opposé aux

divers nationalismes. Bosnien convaincu, amoureux de Sarajevo et défenseur acharné d'une Bosnie multi-ethnique, il s'opposa aux Serbes nationalistes de Bosnie et, devenu numéro deux de l'armée bosniaque, il fut nommé général par Alija Izetbegovic. Le témoignage qu'il apporte ici est remarquable : fourmillant de ces petits faits vrais qui font l'histoire, il traduit le regard d'un homme non seulement courageux, mais réfléchi, cultivé, lucide, ramant à contre-courant contre toutes les forces, nationalistes ou internationales, qui ont abouti, de fait, à faire de la Bosnie actuelle un puzzle de zones « ethniquement purifiées ».

Si l'on peut lui reprocher d'être légèrement bosno-centriste, au sens où il renvoie volontiers Tudjman et Milosevic dos à dos (oubliant que la Croatie aussi fut agressée, avant la Bosnie, et que la dérive nationaliste de Tudjman fut en grande partie le résultat désastreux de la politique tant européenne qu'internationale), il vient prouver une fois de plus que les défenseurs de la diversité sont minoritaires et que les réactions communautaires sont souvent induites par des décisions aveugles prises au sommet — en l'occurrence, celles des États européens comme de l'ONU —, et qui déclenchent, par leurs effets, une réaction en chaîne incompressible. Sans s'aventurer toutefois dans une analyse plus large du conflit qui déchira son pays, Jovan Divjak vient par son généreux témoignage incarner la figure même de ce que pouvait être, pendant cette guerre, un résistant serbe. Un vrai.

L. L. L.

DUBOIS Henri

Charles le Téméraire

[Fayard, 543 p., 25 €, ISBN : 2-213-59935-1.]

- Voilà un ouvrage qui rend justice à un perdant. Sa publication chez Fayard est une manière d'équilibrer les choses, alors que cette maison d'édition avait réalisé un triomphe éditorial surprenant en 1974 en publiant la biographie de Louis XI, l'adversaire victorieux de Charles le Téméraire, écrite par l'historien américain Paul Murray

Kendall, lançant ainsi une véritable mode biographique. Certes, il existait déjà une récente biographie de Charles le Téméraire. Publiée en 1997, elle relevait surtout d'affinités électives, et son auteur, Jean-Pierre Soisson, ancien ministre, député de l'Yonne, avait surtout pour objectif de faire valoir un commun enracinement bourguignon avec son héros. La réalisation d'Henri Dubois est tout autre. Elle est l'œuvre d'un universitaire, médiéviste érudit sur le sujet, professeur émérite à la Sorbonne. En tant qu'universitaire, l'auteur revendique d'abord haut et fort (signe d'une sortie du genre du purgatoire), son intention biographique : « Le présent livre est une biographie, c'est-à-dire l'histoire d'un homme. On n'a pas voulu retracer, à travers ce destin individuel, l'histoire d'une époque. » L'ouvrage ne renouvelle pas vraiment le genre biographique, mais il est utile, car il pose de bonnes questions pour aller au-delà de l'image d'Épinal qui fait de Charles de Bourgogne un ambitieux, rebelle, jouisseur, accroché à une tradition féodale dépassée en ce cœur du xv^e siècle et menant avec acharnement un combat d'arrière-garde contre un Louis XI moderne souverain, porteur de l'avenir national. Le fil conducteur qui permet de comprendre la politique conduite par Charles, prince cultivé, musicien, amateur d'art et de littérature, est essentiellement politique et non psychologique. Il aura été de créer un État singulier qui fasse écran entre le Saint-Empire germanique et le royaume de France et qui puisse bénéficier d'une autonomie suffisante pour développer sa propre logique. Mais, bon stratège, le Bourguignon n'aura pas été un assez fin tacticien, contrairement à son adversaire. Il s'est aliéné les riches villes flamandes et les fortes armées confédérées. Il préférerait être redouté que dédaigné, mais « à trop vouloir être redouté, on se rend détestable », constate son biographe.

F. D.

EDELMAN Bernard

Le Sacre de l'auteur

[Éditions du Seuil, 382 p., 22 €, ISBN: 2-02-062949-6.]

- L'ouvrage en dit plus que le titre ne le laisse entendre. Avocat spécialisé dans la propriété littéraire, l'auteur ne raconte pas l'émergence technique de la notion d'auteur. Il élargit le spectre de son propos à l'évolution, en Occident et au cours des siècles, des concepts d'œuvre et d'auteur, dans les domaines juridique, assurément, mais aussi religieux, philosophique, social (le rapport au mécène, puis au public lorsque celui-ci apparaît). Ce tableau est animé par la thèse que le droit d'auteur ne peut se concevoir sans un processus de nature anthropologique, qui est celui de l'individualisation des êtres, de leur unicité reconnue, de la souveraineté de leur intelligence intime. Au terme d'un processus (l'auteur montre que celui-ci est plus complexe que le résumé qu'on peut en donner) qui vit passer l'individu, pièce de la grande machinerie cosmologique, au sujet distingué par l'écart qu'il peut creuser d'avec la tradition qu'il répète, le XIX^e siècle — époque qui légitime l'esthétique comme discipline à part entière — est le grand point d'inflexion : il invente le moi, à la fois sujet-citoyen de la politique et porteur d'une subjectivité qui, dans l'intimité de son univers, est grosse d'une œuvre unique et originale. D'où le paradoxe contemporain d'un triomphe de l'individu souverain dans ses besoins et leurs satisfactions, qui conduit, à l'heure du téléchargement en réseau, à proclamer l'abolition de la propriété littéraire et à réclamer la gratuité de la jouissance de toute œuvre.

E. V.

FAVRET-SAADA Jeanne

Le Christianisme et ses juifs, 1800-2000

[Éditions du Seuil, 500 p., 27 €, ISBN: 2-02-0233794-0]

- Partir d'un point minuscule (les représentations du mystère de la Passion du Christ dans une bourgade de Bavière,

à Oberammergau, spectacle célébré tous les dix ans depuis 1634) pour atteindre à la grande histoire de l'antisémitisme chrétien en Occident depuis deux siècles : tel est le pari vertigineux de Jeanne Favret-Saada, tenu de bout en bout dans ce livre aussi ambitieux que brillant, écrit en collaboration avec Josée Contreras. L'exigence des auteures demande en regard celle du lecteur, qui doit suivre avec patience les étapes détaillées d'une démonstration implacable qui défait les intrications entre l'émancipation des juifs et le pouvoir catholique, le rôle des protestants, les conversions forcées ou les enlèvements d'enfants juifs par l'Église (comme l'histoire d'Edgardo Mortara, baptisé par sa nourrice, et enlevé à ses parents par le Vatican, qui fit son éducation), les ambiguïtés de la judéophilie et la violence portée à l'encontre de la religion-d'une-race qui serait « structurellement criminelle », à l'aide d'une bibliographie abondante et très éclairante, notamment dans ses recours à la presse ecclésiastique italienne. Les deuxième et troisième parties, consacrées à la traversée du nazisme et à l'après-Auschwitz, sont encore plus passionnantes. Avec une justesse de ton sans défaut, Jeanne Favret-Saada explique pour la première fois dans le détail la responsabilité de l'Église et du Vatican dans l'Holocauste, coupables d'avoir « laissé faire », et qui, malgré des repentirs sincères, ne parviennent toujours pas à interroger historiquement leurs relations aux juifs. En témoigne encore, comme un retour au point de départ, le spectacle d'Oberammergau, qui continuait en 2000 à caricaturer les grands prêtres « responsables » de la mort du Christ, quand Rome s'apprêtait à béatifier dans le même mouvement Jean XXIII et son exact opposé, Pie IX. Autant dire que ce livre indispensable, auquel la presse n'a pas rendu l'hommage qu'il méritait, est d'ores et déjà une référence.

L. M.

FRIDENSON Patrick
et REYNAUD Bénédicte (dir.)
**La France et le Temps de travail
(1814-2004)**

[Odile Jacob, 237 p., 23,90 €,
ISBN : 2-7381-1392-3.]

- Pourquoi les 35 heures suscitent-elles tant de polémiques? Ceux qui sont *pour* savent bien qu'elles n'ont pas résorbé le chômage. Ceux qui sont *contre* n'ignorent pas qu'elles ont changé la vie. Pour éclairer le débat, ce livre le met en perspective dans la longue durée historique. Il montre comment la diminution du temps de travail fut à l'origine un problème de santé publique. Comment cette question n'a pas été qu'un mot d'ordre syndical mais aussi une question politique. Comment les autres aspects de la durée du travail ont tour à tour été abordés, celui des congés payés, des congés formation, des congés maladie, du temps partiel et même de l'augmentation du temps de travail. Keynes pronostiquait qu'en 2030 les hommes ne travailleraient plus que 15 heures par semaine, et redoutait qu'en résulte « une dépression nerveuse collective ». La réduction du temps de travail serait-elle associée à l'augmentation de la consommation de psychotropes? Où la France apparaît comme le laboratoire de l'aménagement du temps de travail.

J.-C. T.

HERMANT Émilie
**Clinique de l'infortune.
La psychothérapie à l'épreuve
de la détresse sociale**

[Les Empêcheurs de penser en rond, 203 p.,
18 €, ISBN : 2-84671-100-3.]

- Comment soutenir psychologiquement ces personnes seules et abîmées, vivant dans la plus grande précarité, sans emploi depuis des années et présentant une infinie souffrance, alors qu'elles semblent mettre en échec toutes les mesures d'accompagnement social et professionnel que l'on a déployées rien que pour elles? Comment faire autre chose que les pathologiser? À partir de récits d'entretiens menés avec des personnes en grande détresse sociale, l'auteur décrit ces

moments précis où la parole des thérapeutes (parfois accompagnée de surprenantes descriptions) n'est plus seulement un commentaire mais cherche à transformer. À quelles conditions est-ce possible? La notion d'exclusion devient alors inadéquate pour décrire ces personnes: elles apparaissent bien plutôt *empêchées* d'une manière ou d'une autre. Les problèmes émergent des mondes dans lesquels elles vivent et ne sont pas à l'intérieur d'elles, comme le laisse penser la psychologie usuelle.

J.-C. T.

HOLLEAUX André
Malraux ministre au jour le jour

[Comité d'histoire du ministère de la Culture,
187 p., 23 €, ISBN : 2-11-094276-2.]

- « On imagine un Malraux verbal, intarissable, jouant les grandes orgues en permanence, un pur esprit sans horaire, sans ordre, sans méthode [...]. Au travail, il était tout en régularités et en recommencements. » C'est ce Malraux presque insoupçonné que révèlent les précieux souvenirs d'André Holleaux, conseiller d'État qui fut directeur de cabinet de Malraux, de 1962 à 1965. L'auteur souligne d'emblée l'égalité d'humeur et l'« extrême gentillesse » de son ministre (quand on côtoie chaque jour pendant quatre ans un « patron — « un maître », écrit Holleaux —, ce ne sont pas là des détails). Si la vaste culture et le lyrisme de Malraux, qui pouvaient laisser « pantois » les autres ministres, sont bien connus, son attention à des artistes infortunés l'est peut-être moins. André Holleaux assure qu'il en aida beaucoup: « Il ne s'agissait pas de satisfaire des recommandations parlementaires; c'était de la compassion pure, une attention chevaleresque. » Ce portrait serait-il trop beau pour être vrai? Pierre Moinot écrit dans sa préface que les six années qu'il passa auprès du même ministre l'autorisent à dire que « le portrait est d'une parfaite fidélité, coupant court aux rumeurs, jalousies, calomnies et contrevérités qui traînent toujours derrière un grand homme ». Le livre montre aussi un ministre méthodique, concis, respectueux des compétences des autres et de la hiérarchie,

... mais conscient de la fragilité de toute chose. Les maisons de la culture ont mal tourné ; plusieurs de ses projets ne purent aboutir : la création d'un jardin à la française sur l'esplanade des Invalides, le fleurissement des quais de la Seine (hélas, on ne pouvait obliger les habitants des maisons à fleurir leurs balcons...). Mais à côté de ces échecs, il y eut beaucoup de réussites : la restauration du château de Versailles, le creusement des fossés du Louvre devant la colonnade, la loi sur les secteurs sauvegardés, la mise en place de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, les grandes expositions, le nouveau plafond de l'Opéra de Paris, commandé à Chagall et offert par le peintre à l'État, en partie grâce à Malraux. Ce n'est pas un bilan négligeable. André Holleaux montre aussi que certains projets inaboutis ou certaines intuitions du ministre ont agi comme des graines et influencé l'avenir.

F. S.-C.

JEANNENEY Jean-Noël

Le Duel, une passion française

[Éditions du Seuil, 229 p., 21 €, ISBN : 2-02-065383-4.]

- Le duel, rajeunissant un rituel de l'Ancien Régime, s'est perpétué en France, sans fléchir, de la Révolution française jusqu'à la guerre de 1914. À l'épée ou au pistolet, tout au long du XIX^e siècle, parlementaires, journalistes, écrivains et artistes n'ont cessé de s'affronter passionnément sur le terrain selon des règles codifiées et en courant de grands risques. Ni le bon sens ni la dérision ne parvinrent à y mettre un terme ; les pouvoirs publics demeurèrent impuissants ; la justice détourna les yeux.

Prenant appui sur une multitude d'épisodes parfois grotesques, souvent dramatiques, toujours pittoresques, Jean-Noël Jeanneney s'interroge sur les motifs d'une pareille pérennité. Et c'est toute une société en quête d'équilibres nouveaux qui s'en trouve, chemin faisant, éclairée.

J.-C. T.

KAHN Axel

Raisonné et humain ?

[Vil éditions, 316 p., 19 €, ISBN : 2-84111-303-5.]

- « À sa mort, mon père m'a laissé une lettre. Avec cette ultime injonction : "sois raisonné et humain !" C'était il y a trente-trois ans, mais ces mots ne m'ont jamais quitté. Quelles sont les choses nécessaires, et au nom de quoi le sont-elles ? Que signifie être raisonné, quelle est la source de la raison ? Comment pourrait-on ne pas être humain quand on est un homme, et comment devrait-on l'être ? Suis-je raisonné et humain ? » L'homme rêve de posséder tous les pouvoirs, de dominer la nature, à commencer par la sienne. Il y parvient presque. Fort de cette omnipotence, comment peut-il déterminer ce qu'il convient de faire tout en restant « raisonné et humain » ? Axel Kahn s'arme de tous les outils théoriques : génétique, neurobiologie, métaphysique, philosophie, pour confronter ses actes aux préceptes de son père. Dans une brillante approche pluridisciplinaire, il s'interroge sur l'homme, son environnement et le monde animal, la vie et la mort, le déterminisme et la liberté, le progrès et la raison. Axel Kahn prouve encore une fois, par ce nouvel essai lumineux, qu'il est possible d'être à la fois érudit et accessible.

J.-C. T.

LACAN Jacques

Le Séminaire. Livre X : L'Angoisse

[Éditions du Seuil, coll. « Le champ freudien », ill., 396 p., 27 €, ISBN : 2-02-063886-X.]

- Dans son établissement du texte du Séminaire, Jacques-Alain Miller a la visée de rendre plus lisible la parole de Lacan. Miller revendique un choix de ponctuation et donc de sens, et s'autorise à résumer certains passages, ou au contraire à développer quelques points pour les expliciter. En cette année 1962-1963, c'est au problème de l'angoisse que Lacan consacre son séminaire. À la lecture de cette transcription, le lecteur assiste et participe au déroulement

de la pensée de Lacan, qui commence, comme à son habitude, par revenir aux textes de Freud, avant d'en donner sa lecture. L'angoisse surgit quand le désir de l'Autre est nu, défait de ses déguisements qui permettent habituellement de composer avec ce désir. La fonction angoissante du désir de l'Autre, c'est que je ne sais pas quel objet je suis pour ce désir. Lacan s'intéresse notamment à l'angoisse de l'analyste. Il avait déjà dit ailleurs que la difficulté du travail du psychanalyste est qu'il a horreur de son acte. L'analyste a à faire avec la crudité de son acte, en particulier lorsque son intervention doit se limiter à la ponctuation du dire de l'analysant, sans rajouter aucune parole : quand tout est dit et qu'il est décisif de se tenir à en prendre acte. C'est aussi ce qui fait l'éthique du psychanalyste, et qui le distingue du psychothérapeute, ce dernier s'empessant de filtrer ou d'amortir l'angoisse en cherchant à répondre quelque chose à celui qui lui parle. Au risque d'émousser le tranchant du dire de son patient, en le recouvrant par une parole interprétante, une interprétation qui bien souvent rajoute du sens là où justement il y en a trop, là où il s'agirait plutôt de border une jouissance qui, tant qu'elle n'a pas pu s'énoncer pleinement, déborde sur le corps sous forme de symptômes. La difficulté pour l'analyste est justement de rester à sa place, de ne pas en rajouter. La direction d'une cure analytique, c'est, dit Lacan, le maniement de l'angoisse. C'est un problème très actuel, à l'heure où le législateur tente de standardiser la pratique de la psychanalyse en la rabattant sur l'acte psychothérapeutique : inclure la psychanalyse dans le champ des psychothérapies, ce serait aider les psychanalystes à résister à la psychanalyse, à trouver de quoi éviter de manier directement l'angoisse. Notons également la publication d'une transcription du Séminaire de Lacan de l'année 1976-1977, au titre tout en jeux de mots, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, que l'on pourra trouver dans le numéro 21 de la revue *L'Unebévue* (EPEL éditions).

Y. D.

LE ROY LADURIE Emmanuel

**Histoire humaine et comparée
du climat. Canicules et glaciers
XIII^e-XVIII^e siècles**

[Fayard, 739 p., 25 €, ISBN : 2-213-61921-2.]

- Si nous avons été tentés de l'oublier, l'été 2003 serait venu nous le rappeler avec violence : le climat joue sur la vie humaine un rôle aussi — voire plus — fort que les bouleversements géologiques, les guerres et les épidémies (encore n'est-il pas rare d'observer entre quelques-uns de ces phénomènes et le temps qu'il fait une certaine interaction). Dans les sociétés de subsistance comme celles de nos pays jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les réchauffements et/ou les refroidissements, les excès ou les déficits pluviométriques ont des effets directs sur les récoltes (en particulier le froment), les vendanges, l'état du bétail, la présence (ou non) de la dysenterie. De surcroît, les tendances lourdes — du XII^e au XVIII^e siècle s'observe ainsi un « petit âge glaciaire », donc de refroidissement — connaissent eux-mêmes des cycles et des variantes de plus faible amplitude. La taille changeante de certains glaciers au cours des âges comme les informations données par les anneaux des arbres ou les témoignages humains nous montrent bien que le climat ne fonctionne pas comme une horloge ; telle année à hiver rigoureux connaît un été caniculaire, telle autre subit une pluviométrie catastrophique des mois durant et en toute saison ; plusieurs mois de gel ne donnent pas forcément des moissons calamiteuses ; il arrive qu'un été sec et brûlant — on en a repéré plusieurs dizaines depuis le XIII^e siècle — fasse moins de dégâts qu'une humidité prolongée. Reliés à l'histoire générale avec ses soubresauts divers (géopolitiques, politiques, guerriers) et ses évolutions techniques, des événements climatiques apparaissent comme le « donné de base » par excellence de l'Histoire, comme la trame même de l'étoffe sur laquelle l'humanité inscrit sa destinée, certes autonome.

Abondant en détails représentatifs d'une situation ou bien curieux par eux-mêmes, s'inscrivant en contrepoint d'une longue

... durée qui s'étend à l'échelle européenne et sur plus de cinq siècles, l'immense travail d'Emmanuel Le Roy Ladurie (qui sera suivi sous peu d'un second tome: XVIII-XX^e siècle) redistribue les cartes: avec un souffle braudelien, il remet à leur juste place l'écume des jours et les grandes houles. Il nous invite à lire l'histoire autrement. L'exercice est roboratif.

J.-C. T.

LUKIC Renéo

**L'Agonie yougoslave (1986-2003).
Les États-Unis et l'Europe face
aux guerres balkaniques**

[Presses universitaires de Laval, 618 p.,
35,98 €, ISBN: 2-7637-8019-9.]

- Professeur titulaire de relations internationales au département d'histoire de l'université Laval au Québec, Renéo Lukic propose ici une analyse sans précédent du tissu diplomatique qui a enveloppé la guerre d'éclatement de la Yougoslavie. Pas à pas, il reconstruit les prémices du conflit — la désintégration progressive de la fédération sous la poussée d'un nationalisme ethnique résurgent, le « putsch » de Milosevic et l'acheminement des différentes républiques vers l'indépendance —, puis les guerres elles-mêmes (en Slovénie d'abord, puis en Croatie, en Bosnie, enfin au Kosovo) et les réactions qu'elles ont suscitées: réactions à l'intérieur de l'espace yougoslave, où chaque république, au lieu de s'associer avec les autres, a cru pouvoir échapper à l'agresseur grand-serbe en négociant séparément avec lui; réactions diplomatiques également, en Europe mais surtout aux États-Unis, qui, malgré des dissensions et d'innombrables tergiversations, apparaissent finalement comme la seule puissance politique ayant été capable d'imposer la paix dans les Balkans. Cette paix de Dayton, toutefois, reste fragile — et contestable par la situation même qu'elle fige puisque la reconnaissance de la Republika Srpska, à l'intérieur de la Bosnie, peut apparaître comme une prime à l'agresseur. L'auteur mais aussi les diplomates concernés le reconnaissent, sans avoir pour le moment de solution de rechange à proposer.

Nourrie d'une immense documentation, rigoureuse et soucieuse de respecter l'impartialité requise en histoire, mais portée aussi par une plume alerte où s'entend un insatiable souci d'exactitude, cette étude rétablit quelques vérités essentielles face à une propagande européenne qui a plus souvent instrumentalisé les légendes nationales qu'elle n'a éclairé les sources de ce conflit sanglant. À n'en pas douter, ce travail capital restera, dans l'immense production bibliographique (plus de mille titres à ce jour) qu'a suscitée cette guerre, l'une des références majeures pour tenter d'approcher l'obscurité logique des relations internationales.

L. L. L.

- MILLER Jacques-Alain (dir.)

L'Amour dans les psychoses

[Éditions du Seuil, coll. « Le champ freudien »,
283 p., 22 €, ISBN: 2-02-062154-1.]

- NAVEAU Pierre

**Les Psychoses dans le lien social.
Le nœud défait**

[Economica, coll. « Anthropos », 244 p.,
30 €, ISBN: 2-7178-4719-7.]

- L'originalité du livre de Pierre Naveau, psychanalyste à l'École de la cause freudienne, est de fournir au lecteur la transcription des dialogues avec les patients sur lesquels va s'appuyer sa démonstration. Il s'agit d'entretiens réalisés dans le dispositif dit de la présentation de malade: un psychanalyste est invité dans un service de soins à s'entretenir avec un patient, adulte ou enfant, qui pose question en terme de diagnostic. L'entretien a lieu en présence de l'équipe soignante et d'autres personnes intéressées, comme des psychanalystes en formation. Le lecteur se sent dès lors plus facilement inclus dans le travail que propose Pierre Naveau, puisqu'il peut s'identifier à cette position tierce tenue par l'auditoire. Le psychanalyste qui mène l'entretien, dans sa façon de poser les questions ou d'intervenir dans le discours du patient, s'adresse d'une certaine façon à l'auditoire. Du coup, les transcriptions contenues dans ce livre sont plus faciles à lire: on s'y retrouve bien plus que lorsqu'on

lit des bribes issues du colloque singulier qu'est le dispositif analytique, et que l'on trouve souvent dans les ouvrages des psychanalystes. Naveau consacre un chapitre aux problèmes particuliers posés par ce dispositif de présentation lorsque c'est avec un enfant que s'entretient le psychanalyste. En suivant pas à pas ces dialogues et les commentaires qu'en fait Naveau, on peut voir à l'œuvre les mécanismes du langage, les ruptures dans la chaîne signifiante du sujet de la psychose. En nous prenant à témoin de sa façon de questionner, l'analyste nous révèle comment le patient le prend, lui, à témoin de la souffrance que lui procure son rapport au langage. Les différents contributeurs de *L'Amour dans les psychoses* font en revanche plus appel aux « vignettes cliniques » et s'appuient sur des bribes de cures pour faire la preuve de la valeur heuristique de la conceptualité lacanienne. Comme dans l'ouvrage de Naveau, sont ici présentées différentes formes que peut prendre le lien social spécifiquement établi par le sujet psychotique, du fait que son entrée dans le langage s'est faite différemment que pour le névrosé.

Y. D.

NAEF Silvia

Y a-t-il une question de l'image en Islam ?

[Tétraèdre, coll. « L'Islam en débats », 132 p., 14,10 €, ISBN : 2-912868-20-3.]

- Cet ouvrage traite de l'une des idées reçues répandues en Occident sur l'Islam, celle d'une civilisation sans images. Elle n'en a pas moins existé sous des formes multiples : le livre offre un bref parcours chronologique et géographique soulignant cette diversité, en rupture avec une vision orientaliste d'un « art islamique » immuable.

Vdp

PLON Michel et REY-FLAUD Henri (dir.)

La Pulsion de mort.

Entre psychanalyse et philosophie

[Érès, 231 p., 25 €, ISBN : 2-7492-0266-3.]

- Dirigé par deux psychanalystes, cet ouvrage parvient à rendre compte du style des échanges auxquels ont donné lieu les Rencontres de Castries en 2003, qui étaient consacrées à la notion de pulsion de mort, à son statut dans le corpus freudien et à son intérêt pour lire le malaise actuel de la civilisation. Ce recueil des quinze interventions témoigne du fait qu'il ne s'agissait pas d'un colloque de plus sur les influences entre la philosophie et la psychanalyse, mais bien d'une lecture à plusieurs : cinq intervenants et, pour chacun, deux discutants, ont tissé leurs dires impliqués et situés : chacun a tenté de dire de quelle place il parlait. C'est ainsi que le philosophe Bernard Sichère, dont le livre *Le Moment lacanien* vient d'être réédité, a pu dire qu'il n'était pas sans avoir fait concrètement l'épreuve de la cure analytique. Et il est manifeste que sa fréquentation de Freud et de Lacan n'est pas seulement livresque. Cette position donne le ton à l'ouvrage présenté par Michel Plon et Henri Rey-Flaud. Philosophes, psychanalystes, professeurs de lettres, et un diplomate, chacun va rendre plus accessible le très difficile texte de Freud qu'est *Au-delà du principe du plaisir*, dans lequel il avait introduit en 1919 la notion de pulsion de mort pour relancer sa théorie et lui permettre une lecture plus large des faits psychiques comme des faits de société. Il s'agissait de lever une contradiction apparente dans sa théorie des pulsions : s'il était alors établi que les processus psychiques sont réglés par le principe de plaisir, alors comment expliquer les cauchemars traumatiques répétitifs, ou d'autres actes amenant à un déplaisir, comme les jeux d'enfants qui répètent une expérience pénible ? Ce problème avait amené Freud à formuler ce qu'il appela lui-même une spéculation, à supposer l'existence d'une compulsion de répétition et à inclure les pulsions d'auto-conservation et les pulsions sexuelles dans une nouvelle catégorie, celle des pulsions de vie (Éros) auxquelles sont nouées les

... pulsions de mort (Thanatos), lesquelles tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique. D'abord tournées vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, les pulsions de mort sont secondairement dirigées vers l'extérieur, et se manifestent alors en pulsions d'agression et de destruction. Ce dont nous avons d'incessantes et massives illustrations.
Y. D.

POLASTRON Lucien

Livres en feu. Histoire de la destruction sans fin des bibliothèques

[Denoël, 430 p., 22 €, ISBN: 2-207-25573-5.]

- D'Alexandrie à Sarajevo, de Rome à Bagdad, de l'époque pharaonique à la Chine des gardes rouges, l'auteur emmène son lecteur dans un tour du monde et de l'histoire aussi original que glaçant: une sorte de premier inventaire de la destruction des bibliothèques, volontaire ou accidentelle, par la guerre, la conquête ou la proscription religieuse ou idéologique, et une tentative d'inventaire des écrits disparus à jamais. Quelle que soit son origine, la destruction des livres signe toujours la volonté du maître du jour de se faire demain le maître des esprits. Il ressort de tout cela que l'assaut contre la pensée libre aura été l'œuvre de toutes les civilisations et de la plupart des régimes.

E. V.

PRÉMARE Alfred-Louis (de)

Aux origines du Coran. Questions d'hier, approches d'aujourd'hui

[Téraèdre, 144 p., 13,50 €, ISBN: 2-912868-19-X.]

- Inaugurant une nouvelle collection consacrée à « L'Islam en débats », l'éclairant travail d'Alfred-Louis de Prémare croise les questions que le Coran a soulevées parmi les exégètes musulmans comme parmi les spécialistes orientalistes des sciences religieuses. La trame de l'ouvrage est donc tissée de ces déplacements entre siècles et aires culturelles; le motif en est la question, aujourd'hui encore ouverte, de la codification des paroles du Prophète en un texte

canonique, tardif (pas avant le x^e siècle, malgré les tentatives du calife Uthmân dans les années 650) et commun à tous les musulmans. La constitution du corpus soulève divers problèmes: versions concurrentes selon les courants d'interprétation et la délimitation des compilations, nature du sujet qui parle dans le texte, niveaux de langue et de vocabulaire (avec des échos des versions orales primitives). Le lecteur dispose, grâce à cette synthèse maîtrisée, d'un panorama de ce que les sciences humaines apportent à l'analyse d'un texte religieux majeur.

E. V.

ROSIER-CATACH Irène

La Parole efficace. Signe, rituel, sacré

[Éditions du Seuil, 796 p., 40 €, ISBN: 2-02-062805-8.]

- Depuis des années, la philosophie, en France, déploie un nouvel intérêt pour le Moyen Âge. Mais à la suite notamment des travaux d'Alain de Libera, la philosophie médiévale n'est pas étudiée sous l'angle classique, daté, d'un exposé de doctrines plus ou moins figées, mais comme un moment clef dans la formulation de questions souvent encore ouvertes. L'ouvrage d'Irène Rosier-Catach en est un très bon exemple. À partir de la question du sens d'un sacrement (que veulent dire des formules telles que « je te baptise » ou « Ceci est mon corps »?), l'auteur retrace l'émergence d'une réflexion chez les théologiens sur le sacrement comme « signe efficace », c'est-à-dire un signe qui fait ce qu'il signifie. On songe immédiatement à la théorie contemporaine des actes de langage d'Austin ou de Searle (quand dire c'est faire), voire aux développements de Grice sur les maximes conversationnelles ou de Reid sur les « actes sociaux » du langage. Il ne s'agit pas, pour l'auteur, de trouver des antécédents, mais plutôt de souligner des parallélismes: en reprenant le dossier de ce qui, chez les médiévaux, constitue la force des paroles sacramentelles (d'où vient-elle? de leur valeur conventionnelle tirée de l'institution qui les instaure? de la seule force de leur signifié ou de son

association à un acte? ou bien encore, comme le disait Augustin, non pas de ce que ces formules sont dites, mais de ce qu'elles sont reçues comme vraies par l'interlocuteur?), Irène Rosier-Catach montre que la virulence des débats révèle une attention extrême portée par les théologiens à tout ce qui touche la linguistique, aux termes et expressions utilisés, à la forme et au sens, à la construction sémantique et syntaxique, aux relations entre le sens fixé par les institutions et celui donné par les usages.

E. V.

SAINT-EXUPÉRY Patrick (de)

L'Inavouable. La France au Rwanda

[Les Arènes, 296 p., 19,90 €, ISBN : 2-912485-70-3.]

- Il a suffi d'un mot, d'un seul, «génocides», utilisé au pluriel par Dominique de Villepin, pour déclencher la colère de l'auteur. Tout au long de ce texte, on la sent tenue en bride, pour tenter de faire entendre l'inavouable : la responsabilité écrasante de la France dans le génocide rwandais. Patrick de Saint-Exupéry n'en rajoute pas : il fait état de son expérience, de ce qu'il a vu, il aligne les faits, et les questions, et d'autres faits encore, et d'autres questions. Plus on progresse dans la lecture, plus le malaise croît. Mais on poursuit, car il faut savoir. Aller au bout. Savoir quelle politique a été menée, en notre nom. C'est au nom de la responsabilité historique que parle Patrick de Saint-Exupéry. Au nom de ce que les hommes politiques, tous partis confondus, semblent oublier parfois : qu'ils agissent en notre nom. Alors Patrick de Saint-Exupéry demande des comptes. Et son expérience, il nous la fait partager. La France a formé les tueurs. Et durant le génocide, elle n'a cessé de les soutenir. C'est dans le détail, dans la méthode, que gît l'insoutenable. Décidément, entre ce génocide-là et le soutien apporté par la France de Mitterrand à la Serbie de Milosevic, on se demande dans quel gouffre s'est perdu le pays auquel nous appartenons et dont nous avons pu croire, parfois, qu'il était la patrie des droits de l'homme. Arrivée au pouvoir, la droite chiraquienne a accepté sans un mot l'héritage mitterrandien. Journaliste au *Figaro*, Patrick de Saint-Exupéry

s'était peut-être imaginé que la droite restaurerait l'honneur perdu. Mesurer le cynisme des hommes qui nous gouvernent est une épreuve dont on ne sort pas indemne. Avec courage, ce livre en témoigne. À méditer.

L. L. L.

SICHÈRE Bernard

Le Moment lacanien

[Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 284 p., 6,50 €, ISBN : 2-253-13066-4.]

- Bernard Sichère est un philosophe qui fait avec la psychanalyse, et pas seulement par sa fréquentation des textes de Freud et de Lacan. Il annonce son rapport à la pratique de la psychanalyse depuis sa place d'analysant. Cette annonce, faite en particulier dans la participation de Sichère au collectif *La Pulsion de mort*, dirigé par Michel Plon et Henri Rey-Flaud (dont il est rendu compte dans ce même numéro de *VDP*), confère un tout autre relief à son travail de philosophe. Cette position revendiquée donne un heureux tissage entre le travail philosophique et le travail psychanalytique. C'est ce qui ressort de ce texte, *Le Moment lacanien*, renouvelé par la préface et la postface inédite de l'auteur. À la différence des nombreux livres qui ont procédé à l'inventaire des emprunts faits par la psychanalyse, en particulier des travaux de Lacan, au corpus philosophique, le livre de Sichère est un ouvrage de philosophe qui explicite comment la pensée de Lacan est intervenue dans sa propre pensée, et dans le paysage intellectuel plus généralement. C'est aussi un tableau éclairé du paysage politique des années 1970, au moment où se croisent les mouvements de mai 1968, le maoïsme à la française, et la subversion lacanienne de la lecture que les Français ont pu faire de Freud. Ce livre est constitué du nouage entre les révoltes politiques, les révoltes subjectives des analysants contre le réel de leurs symptômes, et la révolte de Lacan contre une lecture tordue de Freud, qui en avait fait un psychologue compatissant et qui transformait le tranchant de sa découverte et de sa praxis en une malheureuse réadaptation de l'analysant aux exigences du social.

Y. D.

SIMONNET Stéphane

**Atlas de la libération de la France :
6 juin 1944-8 mai 1945**

[Autrement, 80 p., 14,95 €,
ISBN : 2-7467-0495-1.]

- Trop souvent résumée à l'atmosphère d'un Paris en liesse honorant la 2^e DB et aux fêtes populaires de l'été 1944, la libération de la France recouvre bien d'autres réalités, moins heureuses ou plus complexes. Une succession d'opérations militaires, tout d'abord. Cet atlas offre un panorama très détaillé et sans précédent des différentes phases militaires de la Libération, de la Normandie à la mer du Nord, de la Provence aux Vosges, et des Vosges au Rhin, sans oublier les combats en Bretagne et l'action des FFI pour libérer le sud-ouest de la France. Ensuite, l'action de la Résistance intérieure, loin d'être négligeable. Des premiers combats menés en Corse en septembre 1943 aux drames des maquis sacrifiés en juillet 1944, cette force du refus, ces combattants sans uniformes mènent une action sans relâche aux côtés des Alliés. Elle s'achève en mai 1945, alors que le maquisard est devenu soldat de l'armée française, sur les fronts oubliés des Alpes et des poches de l'Atlantique. *L'Atlas de la libération de la France* retrace le rôle déterminant de ces maquis et de ces hommes passés brutalement de l'ombre à la lumière au cours de l'été 1944. Enfin, la libération de la France, c'est aussi la victoire et la résurrection de l'État national, passée l'heure des comptes et évacué le douloureux problème de l'épuration. Cet atlas dresse une photographie précise, politique et sociale, de ce que fut cette France libérée dans les joies et les douleurs.

Plus de cent cartes et infographies, une quarantaine de notices biographiques, une chronologie, une bibliographie, un glossaire... sont également disponibles
J.-C. T.

STERN Anne-Lise

**Le Savoir-déporté. Camps,
histoire, psychanalyse**

[Précédé d'*Une vie à l'œuvre* par Fresco Nadine et Leibovici Martine, Éditions du Seuil, 335 p., 22 €, ISBN : 2-02-066252-3.]

- Il ne s'agit pas là d'un récit-témoignage de plus, si l'on ose dire, sur l'horreur des camps nazis, car l'auteure de ce livre, née dans une famille de juifs allemands assimilés, exilés en France dès 1933, déportée à Auschwitz-Birkenau à l'âge de vingt-deux ans au printemps 1944, présente la double particularité d'être devenue psychanalyste et d'être l'une des rares à avoir retrouvé à son retour ses deux parents non déportés et vivants, auxquels elle put tout raconter au terme d'une longue analyse avec Lacan — « Lacan et les camps » —, analyse à laquelle son prénom, Anne-Lise, la prédestinait. Elle élaborera alors la notion de « savoir-déporté », dirigeant des séances de recherche-témoignage à la Maison des sciences de l'homme. C'est ce savoir-déporté qui lui permit de repérer « la scène hospitalière et son lien à la scène concentrationnaire qui hante presque tous ceux nés après », la *transmission parentérale*. La revenante rentre à la maison en juin 1945, à Pau : « Il y avait bien papa, il y avait maman », elle se couche entre eux deux, leur parlant pendant quarante-huit heures, accomplissant ainsi une véritable « renaissance ». Mais le choc entre le réel et l'imaginaire est cruel : le foie de veau-purée de pommes de terre dont elle rêvait aux camps n'est pas si bon, et refaire l'amour la déçoit également : quelque chose se serait-il irrémédiablement cassé au plan des émotions ? Lacan, avec lequel elle entama son analyse en 1956, proclamant le retour à Freud, il lui fallut donc, elle qui voulait n'être que française et qui avait honte du fort accent étranger de sa mère, renouer avec réticence avec la langue allemande d'avant le nazisme, son *ancienne* langue maternelle. Y a-t-il une psychanalyse d'après Auschwitz ? Quel impact Auschwitz a-t-il eu sur la théorie, sur la pratique et sur la communauté psychanalytiques ? Les analysants rescapés sont-ils redevenus des « névrosés ordinaires » ? Peut-on « panser »

Auschwitz par la psychanalyse ?

Le « syndrome du survivant » prend en compte à retardement les apports de Bettelheim, dont les collègues américains avaient refusé de publier dans leurs revues le compte rendu de son expérience dans les années 1940.

Force est de reconnaître que la « culpabilité de la survie » pèse également sur les générations après la Shoah, y compris les non-juifs, même si c'est de façon différente. Auschwitz fonctionne comme un « tatouage psychique », il s'agit pour les analysants, nourris au lait noir de la « Fugue de mort » de Paul Celan, d'« en » être. Avoir été au camp pousse à écrire, ce qu'Anne-Lise Stern entreprit dès son retour, à l'été 1945.

Au reste, n'est-ce pas ce qu'on attend des rescapés, « avant qu'il ne soit trop tard » ? Pourtant, à ces trois métiers impossibles désignés par Freud — éduquer, gouverner, psychanalyser —, ne faut-il pas en ajouter un quatrième : témoigner ? Passant outre le conseil de Lacan — lequel égara son texte sur le *Revier* — : « pas sous cette forme », A.-L. Stern a choisi de publier ses textes, qu'elle qualifie elle-même de « kitschitude ». À la question « peut-on être psychanalyste en ayant été déporté à Auschwitz ? », la réponse est non. À la question « peut-on aujourd'hui, être psychanalyste sans cela ? », la réponse est également non.

S. C.-D.

TOUBERT Pierre

L'Europe dans sa première croissance. De Charlemagne à l'an mil

[Fayard, 477 p., 25 €, ISBN: 2-213-61946-8.]

• Pierre Toubert, auteur d'un livre majeur de l'historiographie médiévale en France sur *l'incastellamento* dans le Latium médiéval (1973), s'en prend ici à une thèse historiographique devenue dominante et qu'il considère comme « obsolète » : celle du modèle « classique » du « système domanial » considéré comme un « mode de production spécifique » des IX^e et X^e siècles en Occident. Ce modèle, fossilisé à partir de propositions de Charles-Edmond Perrin dans les années 1950, caractérise la structure du grand domaine par la bipartition et la liaison

fonctionnelle entre deux parties : la réserve domaniale en régie directe et les tenures paysannes. Une des thèses associées à ce modèle (car justifiée par lui) est celle de la stagnation économique entre le VIII^e et le X^e siècle, période où aurait dominé une « économie naturelle » ignorant pratiquement le recours à la monnaie, et qui repoussait la reprise économique de l'Occident à la « mutation de l'an mil » chère à Georges Duby. Prenant en compte les recherches sur l'analyse du système domanial en Allemagne, en Belgique et en Italie, et exploitant de manière renouvelée les sources (les polyptyques bien sûr, mais aussi l'archéologie des espaces domaniaux et la numismatique), P. Toubert opère une critique en règle du modèle « classique ». C'est à une compréhension dynamique du système, contre le schéma structuraliste fermé et rigide d'antan, qu'il en appelle en proposant l'image d'une « économie domaniale active » des IX^e et X^e siècles, en « voie de monétarisation », celle d'une « économie agraire qui s'ouvre à l'économie de marché ». L'auteur explique ce « dynamisme multiforme » surtout par le « souci de rationalisation des acteurs économiques », par celui d'optimisation de la rente foncière qu'a exprimé le « choix seigneurial fondamental » de la tenure. On a là un exemple très probant de la volonté d'une réévaluation sensible des acteurs dans nombre de travaux historiques.

Une première série d'études sur l'évolution et l'optimisation du régime domanial illustre cette thèse et les « glissements progressifs de croissance » de cette économie rurale occidentale des IX^e et X^e siècles. Une autre série d'études (« Questions matrimoniales ») s'attache plus particulièrement à l'analyse de la politique seigneuriale d'optimisation de l'économie domaniale. L'auteur décrit ainsi, comme condition de cette politique, le vaste mouvement de mise en place, par les moralistes et le clergé carolingien, du modèle matrimonial chrétien destiné à l'aristocratie laïque et se diffusant dans tout le corps social. Un livre qui confirme autant qu'il appelle un renouvellement historiographique prometteur...

C. D.

VASSE Denis

La Grande Menace

[Éditions du Seuil, ill., 660 p., 60 €, ISBN : 2-02-060133-8.]

- Élève de Françoise Dolto, le psychanalyste Denis Vasse avait déjà donné des fragments de récits de cures d'enfants, notamment dans son ouvrage publié en 1974, *L'Ombilic et la Voix*, sous-titré *Deux enfants en analyse*. Avec *La Grande Menace*, sous-titré *Séminaire de psychanalyse*, Denis Vasse fait l'étonnant projet du récit exhaustif d'une cure d'enfant. Les moindres faits et gestes de l'enfant et de l'analyste sont rapportés. Chaque propos, chaque dessin est mis en contexte, daté et commenté. La « grande menace », c'est la menace de castration, dont chacun se débrouille à sa façon, en bricolant des solutions névrotiques ou psychotiques, des solutions plus ou moins économiques dans ses rapports aux autres : symptômes sur le corps, délires, évitements, obsessions, phobies, tout ce qui permet d'aménager la radicale différence des sexes. C'est après avoir tenu un séminaire sur ce « cas » de guérison d'un enfant psychosé que Denis Vasse en a fait un livre. On peut regretter qu'il ne problématise pas plus sa façon de livrer si massivement les dires d'un enfant : alors que la psychanalyse doit justement faire avec le partiel, les trous de mémoire et les achoppements de la parole, on peut discuter de la nécessité de tout faire passer pour qu'il y ait transmission d'une pratique ou d'une théorisation. Certes Denis Vasse participe ainsi à l'effort actuel des analystes d'explicitier leur pratique, d'autant plus nécessaire à l'heure où la psychanalyse est confondue avec la psychothérapie, et d'abord par le législateur, qui tente de réglementer et de standardiser une pratique qui touche éminemment au singulier.

Y. D.

WALTER François

Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (xvi^e-xx^e siècle)

[Éditions de L'EHESS, 521 p., 47 €, ISBN : 2-7132-1819-5.]

- Quel rôle a été dévolu aux paysages dans le processus de différenciation nationale ? Tel est l'axe du livre que présente l'historien suisse François Walter. L'enquête, conduite avec une étonnante et passionnante érudition à l'échelle de l'Europe de la Renaissance aux années 1960, montre comment, progressivement, s'est construit l'idéal d'une véritable « territorialité botanique », qui a supplanté d'autres modalités de différenciation territoriale (qu'il s'agisse de la théorie des climats ou bien encore des ethnotypes). Du « territoire sans paysage » au paysage ressource identitaire du xix^e siècle, l'auteur propose une herméneutique du paysage. Il analyse comment, lu et célébré par les sociétés européennes, celui-ci est devenu à travers l'ensemble des commentaires et des gestes qu'il a suscités (textes littéraires ou scientifiques, peintures, discours politiques, guides touristiques...) un puissant marqueur de l'identité nationale, dont il a été à la fois l'un des emblèmes et l'un des agents. L'approche résolument comparatiste témoigne qu'il s'agit d'une tendance qui traverse tout le continent européen — un « fond culturel commun » — et qui a pu paraître, notamment grâce aux travaux des géographes, comme le produit même de la rationalité scientifique. Pour l'auteur, ce cycle se clôt dans les années 1960, l'Europe entre dans une « hypothétique », prend-il soin de préciser, ère postnationale qu'il fait coïncider avec la postmodernité. Pour autant les métaphores botaniques continuent de foisonner pour décrire les formes de territorialité contemporaines (pensons au discours envahissant sur les racines). En analysant leur genèse, François Walter permet de les historiciser et d'ouvrir la voie à la compréhension des territoires et des identités contemporaines.

P. G.

WERNER Michael

et ZIMMERMANN Bénédicte (dir.)

De la comparaison en histoire.

Le genre humain

[Éditions du Seuil, 239 p., 15 €, ISBN : 2-02-062885-6.]

- Ce nouveau volume de la revue dirigée par Maurice Olender, *Le Genre humain*, traite de l'« histoire croisée », une démarche adoptée par un nombre grandissant de travaux en sciences sociales. Les responsables de la livraison justifient le singulier « histoire croisée » pour signifier qu'ils veulent dépasser les histoires particulières et promouvoir une « démarche commune à l'ensemble des sciences sociales », dans une perspective interdisciplinaire. L'unité et la cohérence de cette démarche proviennent d'une posture théorique et méthodologique : l'historicisation de « l'objet et du dispositif de connaissance ». Les auteurs sont donc en totale résonance avec le « tournant historique » et le « mouvement d'historicisation des savoirs » qui touchent les sciences sociales et qui accordent une efficacité cognitive majeure à la dimension temporelle des objets et aux modèles temporels de l'action. Ils s'inscrivent dans le sillage des travaux de Reinhart Koselleck (une référence explicitement revendiquée) et de la thématique des « régimes d'historicité » développée notamment par François Hartog ; mais on pense aussi aux propositions avancées par Bernard Lepetit dans le cadre du « tournant critique » des *Annales*. Le texte programmatique très stimulant de Michael Werner et Bénédicte Zimmermann qui ouvre le recueil propose un agenda de recherche autour de trois questions majeures : le choix des échelles, la construction du contexte et le processus de catégorisation. Ce texte devrait donc constituer un nouveau jalon important dans l'affirmation de la thématique de l'historicisation des objets et des savoirs en sciences sociales. Des études de cas illustrent de manière convaincante la fécondité heuristique de l'« histoire croisée » : études de croisements dans la définition d'objets de recherche spécifiques (cas de l'administration des finances publiques au XVIII^e siècle, par exemple),

étude des croisements de temporalités et d'interprétations (cas du « paradigme méditerranéen » de l'anthropologie anglo-saxonne, par exemple), études des formes de rétroaction entre le chercheur et son terrain. Un ensemble très riche et indispensable pour tous ceux qui défendent l'exigence de réflexivité dans la recherche en sciences sociales.

C. D.

SPORT

Sélection de Serge Laget

BORDAS Philippe

L'Afrique à poings nus

[Éditions du Seuil, ill., 350 p., 60 €, ISBN : 2-02-055672-3.]

• Natif de Sarcelles, Philippe Bordas est un drôle d'oiseau. Après des études de philosophie, il devient chroniqueur cycliste à *L'Équipe*, et si cette expérience consolide son amour du vélo pratiqué et sa passion pour le corps à corps solitaire du pédaleur avec la montagne, elle lui fait surtout toucher du doigt les limites de l'écriture. Car Philippe, c'est la tête, les jambes, pour reprendre des clichés — pardon —, mais c'est surtout un cœur et un œil. Un œil, qui va s'épanouir avec la photo. Une révélation, qui va lui permettre de marcher enfin sur ses deux jambes, et même de s'épanouir quand sa curiosité et son besoin d'authentique le conduiront en Afrique. Passé par la villa Médicis, l'oiseau a enrichi son regard. Ce ne sera pas celui, coloré et aérien, du peintre Turner, non, mais un regard à hauteur d'homme, un regard en noir et blanc. Un regard de photographe-écrivain-poète simplement fasciné par des hommes qui luttent, se battent au quotidien, avec leurs seules armes, leur corps, contre la misère. On est loin du maillot jaune du Tour de France, mais la lumière, la vraie est là, chez les boxeurs du Kenya, chez les lutteurs du Sénégal. Pendant quinze ans, l'oiseau va venir, partir, revenir, picorer, photographier ces boxeurs, ces lutteurs. Au quotidien. La couleur est rare. Mais la joie de vivre demeure au sein des efforts, des combats, des matches, du dénuement. Ici, on se bat pour vivre, pour survivre. Et l'œil de Philippe nous le dit, nous le montre au fil des pages d'un album engagé, dense, dru, lourd. On est dans l'essentiel. Le dialogue entre les athlètes et l'oiseau photographe a été noué. Il va devenir aussi riche qu'une tapisserie vivante, de couleurs vives, aux mailles serrées, gauches, inégales, parsemée de timbres voletant comme feuilles. Une tapisserie déchirée et déchirante. Ce témoignage, ce chant d'amour, sorte de tapisserie de Bayeux du

xx^e siècle, nous touche au plus profond.

On est au tapis, dans les cordes, au seuil du K.O. Un livre- manifeste envoyé comme une bouteille à la mer depuis le Kenya, depuis le Sénégal. Une bouteille pleine d'espoir à ras bord. Deux autres essais vont suivre, sur les chasseurs maliens et sur le peintre-encyclopédiste ivoirien Bruly Bouabré. Cette trilogie sera unique. Une bibliothèque sera non seulement sauvée, mais enfin rassemblée. Seul un oiseau parti de Sarcelles, avec son Leica sous l'aile, pouvait réussir ce miracle.

S. L.

NOVA-L'ÉQUIPE

Culture, confiture, sport

[Éditions de La Martinière, 154 p., 72 €, ISBN : 2-8467-5131-5.]

• Indiscutable phénomène de société, le sport, au fil de bientôt deux siècles d'existence, pour sa période moderne, a développé une culture étonnante, surprenante, ludique. Forcément. C'est ce que prouvent au fil de cent-dix-huit histoires ébouriffantes, les rédactions de *Nova* et de *L'Équipe*. Attention, cet essai n'est surtout pas un quiz ; ici, pas de questions-réponses lapidaires, ce sont des histoires, des anecdotes curieuses, originales, inédites, inattendues, qui défilent joyeusement. Une compilation jubilatoire, qui vous amusera et vous permettra d'épater vos amis les plus « pointus en sport ». Les inventeurs, les buteurs, les peintres croisent, dialoguent et jonglent ainsi avec un vélo-record fabriqué à partir d'une machine à laver, le bouclier de Coubertin, la médaille en chocolat de Montherlant, le jardin secret de Ben Johnson, la championne olympique amie de Renoir, un prix Nobel de la Paix, les trois fourches brisées de Christophe, Bob Marley footballeur, Fosbury, le sauteur de Mexico, Kerouac le footballeur raté, des moustiques rouges, un Japonais finissant son marathon olympique cinquante-cinq ans plus tard, ou le chapeau de Tarzan-Weissmuller... Une véritable cour des miracles, une succession d'histoires où le poète Jacques Prévert aurait pu perdre son latin entre le crocodile et le mur de Lacoste, les quatorze buts de Fontaine, les gants de Tyson ou de

Tommie Smith, et les ailerons de F1.
À garder toujours à portée de main.
S. L.

NOYES Jean-Louis

Souvenirs d'un magnétiseur

[Le Cherche midi éditeur, 211 p., 15 €, ISBN : 2-86274-963-X.]

- Le magnétiseur est celui qui possède le don de soigner par simple imposition des mains. Jean-Louis Noyes le possède, et comme il possède aussi un joli don d'écriture, cet humaniste discret mais efficace nous donne un savoureux livre de souvenirs où défilent les plus grands artistes et hommes politiques, mais aussi des champions. Des champions comme Cerdan, Dauthuille, Kopa, Fontaine, ou Coppi, Stabinski et Darrigade, grâce auxquels on revisite complètement l'histoire du sport, sous un angle inattendu. On croise ici un Bobet inconnu, et surtout un Anquetil parfaitement humain, dont Jean-Louis Noyes était devenu l'ami. Un témoignage précieux et inattendu, qui rendra sympathique le champion normand aux poulidoristes les plus convaincus.

S. L.

PARMENTIER Frédéric

ASSE, histoire d'une légende

[Éditions des Cahiers intempestifs, ill., 320 p., 38 €, ISBN : 2-911-1698-31-2.]

- Quelques belles phrases, toutes plus ou moins définitives, zèbrent et illustrent l'histoire du sport moderne. Une des plus incontournables est probablement : les grands clubs ne meurent jamais. Elle s'applique à merveille à l'Association sportive de Saint-Étienne, l'ASSE. Un club de football « corpo » surgi en 1912 dans la Loire industrielle, et industrielle, de par la volonté de la famille Guichard. Un club omnisport, qui aurait pu avoir une histoire banale, comme de nombreux autres clubs, mais qui justement ne l'a pas eue, parce que, comme nous l'explique avec passion l'auteur, Frédéric Parmentier, ce club coïncé « entre aciérie, briqueterie, et usine à gaz » était aussi et surtout « au cœur de la cité », et « au cœur des hommes ».

Moyennant quoi, le stade Geoffroy-Guichard deviendra « le chaudron », celui qui enflammera toute la France des années 1970-1980, celui de tous les retournements de situation, de tous les exploits. Quant au maillot vert, que Blondin appelait joliment le maillot chlorophylle, c'est une précieuse bouffée d'oxygène qu'il donnera au sport français, à un moment crucial. *ASSE, histoire d'une légende* est donc la saga ordinaire, avec ses hauts et ses bas, d'un club extraordinaire, façonnée, forgée par la passion conjugée de plusieurs générations de dirigeants (les Guichard, Rocher, Laurent, Bompard), d'entraîneurs (Batteux, Snella, Garonnaire, Herbin, Baup, Antonetti), et de joueurs (Tax, Bigot, Cuissard, Tamini, Alpsteg, Nyers, Ferrier, N'Jo Léa, Curkovic, Jacquet, Mekloufi, Herbin, les Revelli, Keita, Janvion, Lopez, Larqué, Piazza, Rocheteau, puis Platini, puis Blanc, Carteron, Potillon, Alex, ou Sablé). Tous défilent ici en bon ordre, pardon, en ordre de marche, au fil de huit chapitres où l'on va allégrement des magasins Casino aux Champs-Élysées, avec d'inoubliables crochets par Glasgow, Munich, Kiev, Split ou Amiens. On s'offre même un détour par les tribunaux ! Vertigineux. Rêves et cauchemars font donc bon ménage, et entre Ligue 2 et Ligue 1, la magie du maillot vert demeure. Il est vrai qu'elle repose sur un sacré palmarès, et mille coups de cœur bien rendus par une tonitruante maquette sur deux colonnes, un texte minutieux et enlevé, une iconographie royale, la galerie de tous les maillots historiques, et cinquante pages de statistiques, où tous les « verts » continuent de se passer la balle dans un « chaudron » toujours plein et bouillant. Mouvement perpétuel. Éternelle ASSE.

S. L.

VOYAGES

Sélection de Gilles FUMEY et Jean-Pierre THIBAUDAT

Chemins d'étoiles.**« Au fil des routes de la soie »**

[Transboréal, 272 p., 20 €, ISBN : 2-913955-26-6.]

• Le célèbre éditeur de voyages a créé en 1997 une revue trimestrielle, *Chemins d'étoiles*, pour les amoureux du voyage. Elle a déjà à son catalogue une petite quinzaine de numéros dont certains dossiers sont devenus des classiques : « Imaginaires du Grand-Nord », « Arbres peuple immense », « L'appel du sommet »... Celui consacré aux routes de la soie, qui a mobilisé trente-cinq auteurs, est un modèle du genre : non seulement de fins connaisseurs décortiquent les images foisonnantes de cette région d'Asie centrale, mais ils les relient aux chefs-d'œuvre exposés en France dans les musées (comme le musée des Tissus et des Arts décoratifs de Lyon), ils explorent les livres et les histoires (comme celle des Portes de fer ou du voyage de l'ambassade castillane de Clavijo et sa rencontre avec Tamerlan en personne). En compagnie d'Olivier Roy, le lecteur met à jour sa géopolitique entre Turquie et Chine et peut revenir sur l'itinéraire passionné du géographe Claude Collin-Delavaud en Afghanistan. Il n'aura pas manqué les étapes que la Suisse Ella Maillart a faites dans les oasis interdites de l'Asie centrale. Et pour ne rien gâcher, cette revue, qui est une mine, reste d'une facture irréprochable, d'un soin confinant au luxe, qui ne déshonore pas, au contraire, le bleu de Samarcande auquel est consacré le portfolio.

G. F.

AURIOL Pierre**La Fin du voyage**

[Allia, 132 p., 6,10 €, ISBN : 2-84485-150-9.]

• Comme en écho à la progression du tourisme et des voyages, ce petit livre au titre provocateur (sans point d'interrogation) donne à penser la distance entre ce qu'a vécu le capitaine Cook au XVIII^e siècle et l'expérience que tout un chacun fait aujourd'hui hors de chez soi.

« Voyager est une fable, mais qui a toute la virulence et la vérité des plus hautes légendes », soutient Auriol, pour qui le voyage n'est pas l'innocent plaisir qu'on décrit souvent, mais le « produit de l'expansion territoriale, de l'oppression, de l'histoire ». Ainsi averti, le lecteur navigue (on est surtout sur l'océan, chez Auriol) entre l'ici que l'on quitte et les rivages que l'on finit par atteindre. L'auteur évoque dans des pages sublimes le destin d'îles que les Européens ont appréhendées par antithèse à leur continent, de territoires « subvertis », notamment depuis le *Robinson* de Defoe, délivré de la culpabilité par l'épreuve du naufrage. Il évoque le rôle de la carte de la Terre, qui se substituera bientôt à la Terre elle-même, le voyage cessant d'être une exploration. Reprenant les sarcasmes de Lévi-Strauss, pour qui c'est notre « ordure » que nous lançons « au visage de l'humanité », P. Auriol revisite les figures d'autrui construites par le XVIII^e siècle. Pour comprendre le malentendu qui devait se conclure par la mort de Cook, assassiné devant Hawaï, où les marins du *Resolution* ont dû récupérer les restes de celui qui fut leur « chef ».

G. F.

BARLEY Nigel**Le Dernier Grand Voyage du révérend**

[Payot, 234 p., 16,77 €, ISBN : 2-228-89463-X.]

• Nigel Barley, conservateur au British Museum, est aussi anglais par son sens de l'humour. Sa truculence guide le lecteur sur la piste de Truscot, un révérend de Liverpool au XIX^e siècle, qui s'entiche d'un projet de société chrétienne en Afrique. Barley fabrique une ville imaginaire, Akwa, à partir de ses pérégrinations scientifiques dans le colonialisme africain, une cité accrochée à l'embouchure boueuse du Niger. Là, Truscot a le projet d'éradiquer la corruption, la polygamie, l'esclavage et le cannibalisme. Composer avec le baroque roi Jack, avec les Occidentaux aux chapeaux hauts qui offrent du thé au lait à leurs divinités, tout cela va conduire le révérend dans des situations aussi cocasses que confuses. D'autant que l'auteur opte pour un regard sympathique et non moralisateur qui nous évite les plaintes

convenues de l'anticolonialisme. Ici, l'humour de Barley renvoie dos à dos ces sociétés qui se convoitent sans jamais se rencontrer. L'anthropologue qu'est Barley (il a publié plusieurs ouvrages au vitriol sur les pratiques de ses confrères) n'est pas dupe du jeu burlesque qui se joue entre ceux qu'on appelle alors les Blancs et les Noirs: le télescopage des images donne l'occasion d'évoquer toutes les ficelles grossières des trafiquants européens, les réactions des nouveaux « convertis » et les malentendus à l'origine de ce théâtre comique. Pour nous, c'est une vraie partie de plaisir que de mettre en pièces tous ces clichés avec l'auteur, qui reste d'un optimisme désespéré et d'un humanisme à toute épreuve.

G. F.

BOUVIER Nicolas

Œuvres

[Gallimard, coll. « Quarto », 1420 p., 29,50 €, ISBN : 2-07-077094-X.]

- En 1953, parti de Carouge, dans les faubourgs de Genève, Nicolas Bouvier file doucement vers la Yougoslavie, l'Iran, l'Afghanistan et plus loin encore, au volant d'une petite Fiat, une Topolino. Il n'a pas vingt-cinq ans. En route, son ami Thierry Vernet le rejoindra. Ils n'ont pas de but bien précis, sinon de fuir le monde qu'ils quittent, pas beaucoup d'argent. Ils vont se débrouiller, baguenauder, s'attarder. Plus tard, Nicolas Bouvier écrira la première partie de ce voyage à partir de carnets de notes et de souvenirs encore vivaces, Thierry Vernet illustrera le texte. Cela donnera un livre, *L'Usage du monde*, aujourd'hui devenu justement culte. Sa vie durant, Bouvier a beaucoup voyagé, beaucoup écrit, beaucoup photographié aussi, il a beaucoup aimé les détails du monde, beaucoup bu, et puis il est mort. Et voici que l'on réunit dans un bouquet d'adieu ses « œuvres » : elles ne sont pas complètes (on trouvera toujours un texte de Bouvier traînant quelque part, même si ce livre rassemble bien des pépites introuvables), mais on a affaire ici à un ensemble déjà considérable. Et ce volume de la collection Quarto, aisément maniable, prêt à entrer dans la poche d'un sac à dos, est un bréviaire de voyage plus que

recommandable, que l'on reparte sur ses traces au Japon par exemple ou qu'on se contente de la lire. Car Bouvier est d'abord un écrivain, un grand mémorialiste de l'éphémère des voyages. Que le voyage a formé. « Sans cet apprentissage de l'état nomade, je n'aurais peut-être rien écrit. Si je l'ai fait, c'était pour sauver de l'oubli ce nuage laiteux que j'avais vu haler son ombre sur le flanc d'une montagne, le chant ébouriffé d'un coq, un rai de soleil sur un samovar, une strophe égrenée par un derviche à l'ombre d'un camion en panne ou ce panache de fumée au-dessus d'un volcan javanais. » C'est ça, Bouvier.

J.-P. T.

COGEZ Gérard

Les Écrivains voyageurs au xx^e siècle

[Éditions du Seuil, coll. « Points-Seuil », 230 p., 9 €, ISBN : 2-02-047534-0.]

- On oublie souvent que les récits de voyage sont un genre littéraire à part entière et qu'ils nourrissent le panthéon des œuvres de maîtres depuis Hérodote, Montaigne, Stendhal et bien d'autres. À une époque où l'on découvrait de l'inattendu, du jamais vu, ont succédé les dernières décennies passées moins à chercher l'inconnu qu'à redéfinir le sens du voyage. Michaux, Gide, Leiris, Lévi-Strauss, Segalen et Bouvier, étudiés par G. Cochez, veulent plutôt s'enraciner dans une nouvelle réalité, sans pour autant idéaliser le « différent » ou condescendre à l'ethnocentrisme. Les nouveaux habits du roman au xx^e siècle vont introduire de la fiction dans les récits de voyage et, surtout, une dimension critique à l'égard du genre lui-même. Cochez travaille sur des auteurs qui ont accompli leur « désir de perte », ont laissé une part d'eux-mêmes dans les lieux qu'ils ont parcourus, payant « le prix de la distance critique à laquelle leur déplacement leur a donné accès ». On embarquera volontiers avec ce petit livre pour la « troisième escale : le lecteur », où nous apprenons à aiguiser, à notre tour, notre « conscience critique à l'égard de tout récit de voyage ». Et c'est en cela que ce livre est salutaire.

G. F.

KAUFFMANN Alexandre

Travellers

[Éditions des Équateurs, 157 p., 15 €, ISBN : 2-84990-003-6.]

- Dans la galaxie de ceux qui sillonnent le monde, les moins connus sont sans doute les *backpackers*, souvent perçus comme des asociaux, des marginaux qui tracent la planète sans autre but précis que d'échapper, pour un temps ou définitivement, à leur condition routinière. Ils ne veulent surtout pas être vus comme des touristes. A. Kauffmann rappelle que, « comme les beatniks, les hippies, les freaks ou les routards, [ils] pensaient échapper à paradoxe en s'inscrivant de plain-pied dans l'anti-tourisme ». Kauffmann, qui les a pistés entre Paris et la Thaïlande, casse le mythe. Car les *backpackers* sont aiguillés sur leurs lieux de prédilection par des guides tels le *Lonely Planet* et notre bon vieux *Routard* (qui en prend pour son grade). Ils s'installent dans une posture très méprisante vis-à-vis du monde qui, quoi qu'ils le disent, les entretient peu ou prou. Ils obéissent à des conformismes qui les font converger vers le fameux quartier Khao San Road de Bangkok, dont les connaisseurs dénoncent les dérives et la « souillure ». L'auteur a pris soin de situer ces mouvements contestataires dans le temps. Pour lui, les *backpackers* sont très isolés des populations locales et ils pratiquent la « terre brûlée » dès qu'une destination perd de son attrait. Ils atteignent par apnée leurs souvenirs, qu'ils s'échangent volontiers comme des performances : Maputo, l'Inde, Bornéo. C'est leur lot de consolation sur une vie de galère qu'ils ne perçoivent pas toujours ainsi. Et que l'absence de fatalité dans le nouvel univers du voyage risque d'entamer encore plus.

G. F.

LÉZY Emmanuel

Cahiers des Amériques latines n° 43. « La Guyane, une île en Amazonie »

[IHEAL, 192 p., 16 €, ISBN : 2-915310-31-9.]

- L'entreprise que mène Emmanuel Lézy sur la Guyane mérite d'être signalée comme l'une des plus fécondes dans la géographie

d'aujourd'hui. Lézy montre comment la Guyane n'est pas un cadre géographique valide, qu'il a fallu attendre Raleigh (1596) pour la construire comme le « refuge providentiel de ces rêveries antipodiques » et que la colonisation l'a démembrée, transformant le refuge en asile pour l'esclavage, le bagne, les sectes. On a « construit » la Guyane par une politique coloniale de *containment* des cultures locales. Niel Whitehead montre qu'une « démonologie du développement » permet de faire d'une route dans la forêt un signe paysager et cartographique de la victoire sur Satan (lire la *Démonomanie* de J. Bodin, 1580). Intégrée au vaste ensemble qu'est l'Amazonie, la forêt guyanaise est une création humaine, du fait d'une transformation depuis des millénaires, durant lesquels l'environnement des espèces utilisées par les chasseurs-cueilleurs a été constamment domestiqué (Posey parle de « domiculture », forme supérieure de transformation des espaces forestiers). Si les forêts paraissent néanmoins édéniques du fait des odeurs, des herbes et des animaux en paix avec l'homme, ces « bois sacrés » n'en sont pas moins menacés par le rouleau compresseur de « l'aménagement du rêve », justifié, entre autres, par le mutisme des cartes impliquant qu'on ne puisse pas détruire ce qui n'existe pas. Suivant Philippe Descola, qui invite à repousser les frontières de l'humain au-delà de celle de l'homidé, plusieurs auteurs de ce cahier travaillent très sérieusement sur le langage des plantes (à travers l'Ayahuasca), sur l'El Dorado ou les vampires du Rupununi. Voilà comment les contours de l'oekoumène vont se distendre et comment une nouvelle géographie naît en Guyane, où d'autres lectures du monde sur les cartes effacent le découpage politique de la colonisation.

G. F.

MIERMONT Dominique Laure Annemarie Schwarzenbach ou le Mal d'Europe

[Payot, 444 p., 23 €, ISBN : 2-228-89874-0.]

- Au fil des publications, on a appris à voyager avec la Suisse Annemarie Schwarzenbach. On sait désormais qu'elle

a été la compagne précieuse et difficile d'une autre Suissesse, Ella Maillart, lors d'un voyage en Afghanistan effectué en 1939 dans une superbe Ford développant 18 chevaux-vapeur. Maillart a raconté ce périple dans *La Voie cruelle* et Schwarzenbach dans *Où est la terre des promesses ? On a suivi aussi ses pas aux États Unis (Loin de New York)*, mais on leur a préféré ces récits d'Orient où elle est plus chez elle : *La Mort en Perse*, *La Vallée heureuse*. C'est avec ces textes qu'on a compris pleinement que ses voyages étaient des quêtes, des fuites aussi, une façon de mettre ses peurs, ses doutes en branle, de leur faire voir du pays, de considérer les paysages comme des remèdes et les rencontres comme des baumes. On avait fini par aimer cette femme dont la beauté androgyne ne faisait que multiplier le mystère. Car, qui était-elle ? On ne le savait que très imparfaitement. Dominique Laure Miermont, qui est la traductrice en français de la plupart de ses textes (écrits en allemand) a enquêté. Elle a retrouvé ses traces, des lettres, d'hommes et de femmes aimés, elle s'est enfoncée dans ses errances, elle raconte son amitié pour Klaus et Erika Mann, son voyage à Moscou lors du premier congrès des écrivains soviétiques en 1934, où elle croise Malraux, le poids de sa famille — à sa mort, au début des années 1940 (un accident de bicyclette), sa mère brûlera bien des lettres. Miermont en a retrouvé d'autres, sa biographie fourmille d'émotion et d'informations.

J.-P. T.

[Lire aussi notice p. 36]

PÉRONCEL-HUGOZ Jean-Pierre **Traversées de la France**

[Christian de Bartillat, 526 p., 24 €, ISBN : 2-84100-303-5.]

- Après avoir baroudé pour *Le Monde* sur le pourtour de la Méditerranée et dans le monde lusitanien, voici un retour en pleine France sur les conseils du Paul Morand de *Lewis et Irène* : « Quitter son pays est la plus grande joie après celle d'y rentrer. » Du plaisir, Péroncel-Hugoz en donne à foison dans ces chroniques de la France d'aujourd'hui, dont il raconte les angoisses, les folies passées, les manies locales. Cette leçon

de géographie régionale est un prétexte pour raconter de belles tranches d'histoire, interpellé les héros de la guerre et de la politique qui ont posé dans toutes les provinces leur petite pierre à la construction du territoire. Car c'est bien de grands travaux (les Titans de Nantua), de grands hommes (Vercingétorix et Mitterrand en Morvan), de grands écrivains (Rabelais, Balzac) dont Péroncel-Hugoz tresse le fil des histoires avec celle du plus commun des mortels. L'enquêteur a l'art d'entremêler le destin d'un hôtelier du Chablais à celui de François de Sales, d'un *cacou* marseillais à celui de Gaston Defferre (à qui il doit le plaisir de se baigner au Prado), d'un promeneur de Chalonnes-sur-Loire aux pas du voisin de Saint-Florent-le-Vieil, l'écrivain Julien Gracq. Dans ce papillonnage éclectique, Péroncel-Hugoz se montre fasciné par la diversité de la France, qui fut l'une des marottes d'un Braudel œuvrant sur le temps long. Cette ode au kaléidoscope implique de voyager avec des guides, des Mémoires et beaucoup de livres d'histoire. C'est ainsi que nous sont restitués les deux Périgord, le noir et le blanc, beaucoup de Provence, d'Allier, de Champagne et d'Ardenne, de Savoie et de Picardie, et que nous sommes invités dans le « pays de cocagne toulousain » et aux agapes « écolo » du Coulon-Calavon comtadin. Derrière l'anecdote et dans un style flamboyant de générosité, Péroncel-Hugoz se livre et donne à voir ce qu'on appelle tout simplement le goût des autres.

G. F.

POUSSIN Sonia et Alexandre **Afrika Trek. 14 000 kilomètres dans les pas de l'Homme**

[Robert Laffont, 437 p., 22 €, ISBN : 2-221-09354-2.]

- La Terre, non pas ouest-est, mais sud-nord, non pas avec un atrabilaire amoureux maniaque de la marche, mais en compagnie d'un jeune couple (en couverture) qui, parti du cap de Bonne-Espérance (Afrique du Sud), rejoindra en trois ans Jérusalem. Pas d'orientalisme romantique, pas d'écrivain sur les pas de qui marcher, juste suivre le rift, « le premier voyage du premier homme »

dans ce qui est considéré aujourd'hui comme le berceau de l'humanité. Les lecteurs n'auront cure de ce « fil rouge très théorique », du propre aveu des auteurs, et plongeront dans l'intimité de l'Afrique sans autre prétexte ni plaisir que la compagnie de ces marcheurs, puisque, en refusant les moyens de locomotion rapides, nos deux compagnons s'exposent à toutes les rencontres jusqu'au Kilimandjaro, au mitan de leur « longue marche ». Et le voyage en vaut la peine ! L'aventure est écrite sans apprêt ni artifice, sans pédantisme ni anachronismes (fréquents chez les voyageurs toujours enclins à comparer l'incomparable). Alexandre Poussin tombe sur le mot qui fait mouche, il sait dire l'indicible d'une rencontre, ce qui se passe dans le regard entre deux inconnus, l'hilarité, la souffrance. Ce livre est un vrai livre de sagesse. Une anthologie d'humanité. Comme toutes les régions du monde, l'Afrique est peuplée de héros inconnus, qu'Alexandre Poussin porte au grand jour : un historien de la langue afrikaans, un sauveur de grues bleues, un montreur de dents de la mer, des fermiers heureux, beaucoup de fermiers angoissés par la dictature de Mugabe, des anonymes des bords de route, comme des connaissances plus ou moins prévenues qui soudain prennent un nom, un visage, donnent un geste qui nous les rend attachants et qui brossent, par petites touches, une autre Afrique, autrement plus complexe, moins idéologique que celle de nos enquêtes savantes et chiffrées. « Noirs », « blancs », « colored », dans le regard des Poussin, sont des mots qui prennent une autre teinte. L'humour les guérit de tout défaitisme et de la gloriole de l'exploit. Ils reconstituent l'Afrique et la sortent de la gangue du déclin. Ils regardent la jeunesse comme une promesse de renouveau pour ce continent qui n'en finit pas de digérer les séquelles coloniales. Ils enregistrent doléance sur doléance, la colère perce à peine devant tant de gâchis lié à l'incurie des politiques et la complicité — silencieuse ou indifférente — des pays riches. Géographes, sociologues, ethnologues, philosophes, politologues, poètes, Sonia et Alexandre Poussin sont tout cela et plus encore. conteurs hors pair, écrivains talentueux, photographes inspirés, ils donnent aussi

à voir tout ce que l'être humain a de meilleur en lui. Ils sont doués pour le bonheur, qu'ils nous offrent à grandes brassées. Et c'est pourquoi ce livre est — attention, mots bien pesés — exceptionnel.

G. F.

SABOURET Jean-François

Besoin de Japon

[Éditions du Seuil, 270 p., 18 €, ISBN : 2-02-057070-X.]

- C'est un besoin irréprouvable qui a pris un enfant berrichon il y a près de soixante ans : celui d'aller au Japon, où l'auteur enseignera finalement la philosophie à l'université d'Hokkaido. Chercheur puis journaliste, il publie son dixième ouvrage consacré au Japon, mais un livre sous la forme d'un voyage initiatique au sein d'un peuple présenté comme une ville dont on ne saurait interpréter le plan des ruelles. Car le Japon de J.-F. Sabouret rappelle celui des *Burakumin* qu'il avait déjà décrit dans son premier livre : pas un pays de sumotoris, d'acteurs de nô ou de kabuki, ni même d'hommes politiques ou de *yakuza* mafieux, mais de gens ordinaires, vivant dans un Hokkaido enneigé, où l'auteur va découvrir l'inanité de ses idées sur les arts martiaux et les relations interpersonnelles entre professeurs et étudiants. Il se lance dans l'arène de la rue pour connaître, seul, les Japonais, avalant humiliation (ne pas se faire comprendre) sur colère en tentant l'impossible. Distillant avec humour ses trouvailles (« là où le riz peut pousser, le Japonais s'implante également ») tout comme il nous emmène chez ses meilleurs personnages (Grand-Mère Natagani dans le Tokyo convivial d'Ushigome, qui proposa à l'auteur de devenir son petit-fils). Tout le livre explore ce besoin de la distance, cet écart à entretenir entre le pays natal et le pays adoptif. Il le pousse à comparer Paris à Tokyo dans ses rythmes diurnes et nocturnes, à situer pour un Japonais la France dans la liste des Nobel avant de passer à confesse sur son « désir » de Japon. Quoi qu'en dise Sabouret, c'est peut-être d'un « caravanier des civilisations » qu'il s'agit dans ce livre étonnant, chaleureux et, pour tout dire, grisant.

G. F.

VERNEUIL Christine

Paris-Bruxelles Grande vitesse

[La Différence, 238 p., 18 €, ISBN : 2-7291-1503-X.]

- Qui n'a rêvé, à la fenêtre d'un train, des fantômes du paysage qui fuyait à l'horizon, des énigmes que lui suggérait cette ville surgie de nulle part, des lueurs du jour jetant ses premiers feux à l'aube? Christine Verneuil, pour qui le train est une forme de deuxième résidence entre Paris et Bruxelles, donne à lire la carte depuis ses promenades ferroviaires, non seulement sur le TGV (comme le laisse supposer le titre du livre), mais avec les express et autres trains Corail qui parcourent la Picardie, le nord de la France et la Belgique méridionale. En outre, l'auteur a potassé ses livres d'histoire pour retrouver Saint Louis à Royaumont comme elle a relu Vidal de La Blache commentant les étages éocènes des vallées de l'Oise et de l'Aisne. En fait, nous descendons souvent du train pour visiter Ourscamps et tant de villages martyrs de la Somme, des destinations qui ne sont même pas toujours sur la ligne. Les lecteurs seront en appétit de géographie avec de constantes découvertes toponymiques qui reconstituent le feuilleté historique de ces régions. Et si vous avez manqué Chateaubriand à Gand, non loin de Waterloo, c'est le moment de prendre votre billet avec Christine Verneuil: elle vous conduira dans ce qu'elle appelle déjà une «vaste banlieue» comme si elle était chez elle. Avec élégance, intelligence et, pour ne rien gâcher, de la poésie à foison.

G. F.

WEBER Olivier

Le Grand Festin de l'Orient

[Robert Laffont, 350 p., 21 €, ISBN : 2-221-09802-1.]

- Un titre alléchant comme une grande table garnie à laquelle on est invité, une pluie d'or de toponymes (Venise, Istanbul, Konya, Hérat, Bâmyân, Kaboul, Peshawar... et jetez en sus «caravansérail», «route de la soie», «civilisation persane»), un chemin «initiatique» et de sagesse (quatrième de couverture) sur les routes caravanières...

Le lecteur a là, entre les mains, tout ce que le mot «Orient» contient de fantômes et de couleurs. Le prétexte de ce festin est la recherche d'un manuscrit du mystique soufi Roumi (XIII^e siècle) entre Venise, la grande productrice d'images, et l'Afghanistan, avec étapes obligées à Byzance, autre capitale des icônes, et Bâmyân et ses bouddhas. Le journaliste Olivier Weber mêle à son enquête des musiciens, les derviches tourneurs et une foule de personnages, en refuge ou en transit entre des destinations inconnues, du personnel militaire et des opiomanes chez les Hachichins iraniens, des trafiquants de tout, des femmes voilées et des racketteurs. L'ambiance est celle d'un carnaval tragique dans les décors rendus familiers par les télévisions en poste pour suivre les guerres qui ensanglantent la région depuis trois décennies. À ce festin-là, tous les lecteurs ne goûteront pas les mêmes plats. Celui, abondamment servi, d'un «orientalisme» de commande, fera les délices de nombreux invités. Ceux qui arpentent la région avec des atlas archéologiques, de vieux exemplaires de la collection «L'Univers des formes», des récits de Goethe ou les ouvrages de Yachar Kemal pourront composer leur propre menu sur ce marché infini qu'est l'Orient. Pour ceux qui aiment cette version tragique de l'histoire au levant de notre vieille Europe, c'est l'heure de passer à table.

G. F.

A

ABADIE Daniel, ANDRAL Jean-Louis et LISTA Giovanni	Magnelli. Entre cubisme et futurisme	13
AGGOUNE Hafid	Les Avenirs	57
AKERMAN Chantal	Autoportrait en cinéaste	24
ALADJIDI Virginie et JOLIVET Joëlle	Un cœur qui bat	30
ALBARRACIN Laurent	Le feu brûle	45
ALBÉNIZ Isaac	Iberia. Navarra. Suite espagnole	65
ALECHINSKY Pierre	Des deux mains	14
AMIS Nancy	Les Orphelines de Normandie	32
ANDRAL Jean-Louis, ABADIE Daniel et LISTA Giovanni	Magnelli. Entre cubisme et futurisme	13
ANNAUD Jean-Jacques	Le Nom de la rose	28
AUBERT Marion	Saga des habitants du val de Moldavie	61
AURIOL Pierre	La Fin du voyage	102
AYERDHAL	Transparences	53

B

BARBILLON Claire	Les Canons du corps humain au XIX^e siècle. L'art et la règle	14
BARD Christine (dir.)	Le Genre des territoires. Féminin, masculin, neutre	83
BARD Christine, BAUDELLOT Christian et MOSSUZ-LAVAU Janine	Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir	83
BARLEY Nigel	Le Dernier Grand Voyage du révérend	102
BARNIER Martin	Des films français made in Hollywood. Les versions multiples 1929-1935	25
BARRIER Janine, MOSSER Monique et CHE BING CHIU	Aux jardins de Cathay. L'imaginaire anglo-chinois en Occident: William Chambers	8
BARTELT Franz	Le Jardin du Bossu	53
BARTHÉLEMY Claude	Onjazz: la fête de l'eau	64
BATAILLE Georges et LEIRIS Michel	Échanges et Correspondances	38
BAUDELLOT Christian, BARD Christine et MOSSUZ-LAVAU Janine	Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir	83
BAYLE Pierre	Pensées sur l'athéisme	71
BECKER Jean	Becker par Becker	26
BECKER Jean-Jacques	L'Année 14	83
BECKER Jean-Jacques et CANDAR Gilles (dir.)	Histoire des gauches en France. T. I et II	84
BENNETT Guy et MOUSLI Béatrice	Poésies des deux mondes. Un dialogue franco-américain à travers les revues (1850-2004)	46
BÉRARD Laurence et MARCHENAY Philippe	Des pommes	32
BERJON Jean-Christophe	L'Annuel du cinéma	26
BERTRAND Jean-Pierre, BIRON Michel, DENIS Benoît et GRUTMAN Rainier (dir.)	Histoire de la littérature belge 1830-2000	39

BEURARD-VALDOYE Patrick	La Fugue inachevée	47
BIANU Zéno	La Troisième Rive	47
BIRNBAUM Pierre	Géographie de l'espoir. L'exil, les Lumières, la désassimilation	71
BIRON Michel, BERTRAND Jean-Pierre, DENIS Benoît et GRUTMAN Rainier (dir.)	Histoire de la littérature belge 1830-2000	39
BLOCH Muriel et WILSON William	Le Sac à soucis	31
BON François	Quoi faire de son chien mort ?	61
BON François	Daewo	61
BORDAS Philippe	L'Afrique à poings nus	100
BOTTÉRO Jean	Au commencement étaient les dieux	85
BOUCHET Paule (du)	Chante, Luna, chante	34
BOUREAU Alain	Satan hérétique. Histoire de la démonologie (1280-1330)	85
BOUREL Dominique	Moses Mendelssohn	72
BOUVIER Nicolas	Œuvres	103
BRENNER Carine et HANUS Gilles (dir.)	Cahiers d'études lévinassiennes, n° 3, Pensée du retour	73
BRUNE Élisabeth	Le Goût piquant de l'Univers	80
BURTON Robert	Anatomie de la mélancolie	86

C

CANDAR Gilles et BECKER Jean-Jacques (dir.)	Histoire des gauches en France. t. I et II	84
CHAMBAUD Étienne, MAGNIN Stéphane, MARIE Benoît et TENRET Yves (dir.)	Lee 3 Tau Ceti Central Armory Show	19
CHAPIER Henry	Pour un cinéma de combat	27
CHAUD Benjamin et LÉVY Didier	Piccolo le pénible	30
CHE BING CHIU, BARRIER Janine et MOSSER Monique	Aux jardins de Cathay. L'imaginaire anglo-chinois en Occident: William Chambers	8
CHEMINS D'ÉTOILES	«Au fil des routes de la soie»	102
CLARY Mildred	Mozart. La lumière de Dieu	66
COGEZ Gérard	Les Écrivains voyageurs au xx^e siècle	103
Collectif	Pierre Riboulet. De la légitimité des formes. Œuvres 1979-2003	6
Collectif	Un jardin de chartreux. Les conseils de jardinage d'un chartreux de Vauvert: histoire, patrimoine, savoir-faire.	7
Collectif	La Cuisine italienne	10
Collectif	Regards sur l'art hollandais du xvii^e siècle. Frits Lugt et les frères Dutuit collectionneurs	13
Collectif	Po&sie 108	45
Collectif	Poésie & Autobiographie	45
Collectif	BATY Gaston	61
Collectif	LUPA Krystian	61

Collectif	La Vocation philosophique	70
COMMENT Bernard	Un poisson hors de l'eau	57
COQUIO Catherine (dir.)	L'Histoire trouée, négation et témoignage	73
CUVELLIER Vincent et DUTERTRE Charles	Tu parles, Charles!	33

D

DAYRE Valérie	Retour en Afrique	33
DEKENS Olivier	Le Devoir de justice	74
DELAFON Pauline	Mémoire du Luxembourg. Du jardin des chartreux au jardin du Sénat	7
DELAVEAU Philippe	Instants d'éternité faillible	48
DENIS Benoît, BERTRAND Jean Pierre, BIRON Michel et GRUTMAN Rainier (dir.)	Histoire de la littérature belge 1830-2000	39
DESBIOLLES Maryline	Manger avec Piero	10
DESPLECHIN Marie et DUMAS Philippe	Élie et Sam	34
DIDEROT Denis	Contes et Romans	39
DIVJAK Jovan	Sarajevo, mon amour	86
DODRAY Gilles	Arpenter l'Univers. Comment observer, photographier & filmer le ciel en direct	81
DOMECQ Jean-Philippe	Traité de banalistique	40
DOMINO Christophe (dir.)	Gilles Mahé	15
DONNIO Sylviane et MONFREID Dorothee de	Je mangerais bien un enfant	30
DOTREMONT Christian	Les Développements de l'œil	15
DUBOIS Henri	Charles le Téméraire	87
DUMAS Philippe et DESPLECHIN Marie	Élie et Sam	34
DURAND-DESSERT Liliane et Michel	L'Art au futur antérieur, l'engagement d'une galerie	16
DURAND-DESSERT Liliane et Michel	L'Art au futur antérieur	16
DUTERTRE Charles et CUVELLIER Vincent	Tu parles, Charles!	33

E

EDELMAN Bernard	Le Sacre de l'auteur	88
-----------------	-----------------------------	----

F

FAVARO Patrice	On ne meurt pas, on est tué	34
FAVRET-SAADA Jeanne	Le Christianisme et ses juifs, 1800-2000	88
FEDELE Ivan	Maja	68
FEDERMAN Raymond	Quitte ou Double	58
FERRANDEZ Jacques	Carnets d'Orient. t. VII: Rue de la bombe	22
F'MURR	Le Génie des alpages. t. XIII: Cheptel maudit	22
FOREST Philippe	Raymond Hains Uns Romans	16
FRIDENSON Patrick et REYNAUD Bénédicte (dir.)	La France et le Temps de travail (1814-2004)	89

G

GANTHERET François	Les Corps perdus	58
GARCIN Jérôme (dir.)	Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française par eux-mêmes. 350 écrivains	41
GOETSCHER Pascale	Renouveau et décentralisation du théâtre 1945-1981	62
GRANGÉ Jean-Christophe	La Ligne noire	54
GRÉGOIRE Bruno	Loi de Cluj	48
GRUTMAN Rainier, BERTRAND Jean Pierre, BIRON Michel et DENIS Benoît (dir.)	Histoire de la littérature belge 1830-2000	39

H

HAFEZ Mounir	Carrosses	49
HANUS Gilles et BRENNER Carine (dir.)	Cahiers d'études lévinassiennes, n° 3, Pensée du retour	73
HEIDSIECK Bernard	Derviche/Le Robert	42
HELFT Claude et NOVI Nathalie	Le Bouquet de roses	30
HERMANT Émilie	Clinique de l'infortune. La psychothérapie à l'épreuve de la détresse sociale	89
HOLLEAUX André	Malraux ministre au jour le jour	89
HUTTIN Geneviève	L'Histoire de ma voix	49

I

IVES Charles	Sonate Concorde	68
IZARD Michel (dir.)	Claude Lévi-Strauss	75
JEANNENEY Jean-Noël	Le Duel, une passion française	90

J

JIANG HONG Chen	Le Cheval magique de Han Gan	30
JIANG HONG Chen et PLATIEL Suzy	Contes sànan du Burkina Faso. La fille caillou	31
JOLIVET Joëlle et ALADJIDI Virginie	Un cœur qui bat	30
JONQUET Thierry	Mon vieux	54
JOUFFROY Alain	La Vie réinventée. L'explosion des années 20 à Paris	58
JUNOD Philippe	Transparence et Opacité. Essai sur les fondements théoriques de l'art moderne	17

K

KAHN Axel	Raisonné et humain?	90
KAUFFMANN Alexandre	Travellers	104
KEMP Peter (dir.)	Le Discours bioéthique	75
KEMPF Roger	L'Indiscrétion des frères Goncourt	35
KONTOMANOU Élisabeth	Midnight Sun	64

L

<i>La Quinzaine littéraire</i>	Pour qui vous prenez-vous? Enquête de Bertrand Leclair auprès d'une centaine d'auteurs	41
LACAN Jacques	Le Séminaire. Livre X: L'Angoisse	90
LASCAULT Gilbert	Le Monstre dans l'art occidental	18
LASSALLE Jacques	Après	62
LASSALLE Jacques et RIVIÈRE Jean-Loup	Conversations sur la formation de l'acteur	62
LASSAVE Pierre et QUERRIEN Anne (dir.)	Les Annales de la recherche urbaine	9
LASSUS Bernard	Couleur, lumière... paysage. Instants d'une pédagogie	8
LE CRAVER Jean-Louis et SAILLARD Rémi	Le Chat-Tigre. Conte yao de Chine	31
LE ROUX François et RAYNALDY Romain	Le Chant intime. De l'interprétation de la mélodie française	66
LE ROY LADURIE Emmanuel	Histoire humaine et comparée du climat. Canicules et glaciers XIII^e-XVIII^e siècles	91
LEFÈVRE-VAKANA Philippe	L'Art de Jean-Claude Forest	23
LEGENDRE Pierre	Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident. Conférences au Japon	76
LEHNER Thierry	L'État de plasma. Le feu de l'Univers	81
LEIRIS Michel et BATAILLE Georges	Échanges et Correspondances	38
LELOUCH Claude	Lelouch 01	28
LÉVY Didier et CHAUD Benjamin	Piccolo le pénible	30
LÉZY Emmanuel	Cahiers des Amériques latines n° 43. «La Guyane, une île en Amazonie»	104
LIGIER Maude (dir.)	Nicolas Schöffer	18
LISTA Giovanni, ABADIE Daniel et ANDRAL Jean-Louis	Magnelli. Entre cubisme et futurisme	13
LÖWY Michael	Franz Kafka. Rêveur insoumis	35
LUKIC Renéo	L'Agonie yougoslave (1986-2003). Les États-Unis et l'Europe face aux guerres balkaniques	92

M

MAGNIN Stéphane, CHAMBAUD Étienne, MARIE Benoît et TENRET Yves (dir.)	Lee 3 Tau Ceti Central Armory Show	19
MAJAN Raphaël	L'apprentissage	59
MAJAN Raphaël	Chez l'oto-rhino	59
MALABOU Catherine	Le Change Heidegger	77
MANCERON Gilles et REBÉRIOUX Madeleine (dir.)	Droits de l'homme, combats du siècle	77
MANGIN David	La Ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine	9
MANGION Éric (dir.)	72 Projets (pour ne plus y penser)	19
MANOURY Philippe	La Ville (...première sonate...)	69

MARBOT Guillaume	Le Chimiste	55
MARCHENAY Philippe et BÉRARD Laurence	Des pommes	32
MARIE Benoît, MAGNIN Stéphane, CHAMBAUD Étienne et TENRET Yves (dir.)	Lee 3 Tau Ceti Central Armory Show	19
MARLOT Christophe	Les Passages de Vénus. Histoire et observation d'un phénomène astronomique	81
MARNHAC Anne (de)	Les Visages de la beauté	11
MAYMAT Nicole	Entre eux, la rivière	34
McKEAN John	Giancarlo De Carlo. Des lieux, des hommes	6
MESSAGIER Matthieu	Les Transfigurations	50
MESSAGIER Matthieu	L'Universelle & l'Idiot irrompu	50
MICHAUX Henri	Œuvres complètes 3	39
MIERMONT Dominique Laure	Annemarie Schwarzenbach ou le Mal d'Europe	36
MIERMONT Dominique Laure	Annemarie Schwarzenbach ou le Mal d'Europe	104
MILLER Jacques-Alain (dir.)	L'Amour dans les psychoses	92
MINVIELLE André	Abcd'erre de la vocalchimie	64
MOLIA Xabi	Supplément aux mondes inhabités	59
MONFREID Dorothée de et DONNIO Sylviane	Je mangerais bien un enfant	30
MOSSER Monique, BARRIER Janine et CHE BING CHIU	Aux jardins de Cathay. L'imaginaire anglo-chinois en Occident: William Chambers	8
MOSSUZ-LAVAU Janine, BARD Christine et BAUDELOT Christian	Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir	83
MOUSLI Béatrice et BENNETT Guy	Poésies des deux mondes. Un dialogue franco-américain à travers les revues (1850-2004)	46
MUEHL Otto	Lettres à Erika. Lettres de prison	20

N

NAEF Silvia	Y a-t-il une question de l'image en Islam?	93
NAVEAU Pierre	Les Psychoses dans le lien social. Le nœud défait	92
NDIAYE Marie	Rien d'humain	63
NGUYEN HUU Giao	Le Livre de Giao. Au cœur du Viet Nam	36
NIMIER Marie	La Reine du silence	37
NIMROD	En saison, suivi de Pierre, poussière	50
NORWID Cyprian	Vade-mecum	51
<i>Nova-L'Équipe</i>	Culture, confiture, sport	100
NOVI Nathalie et HELFT Claude	Le Bouquet de roses	30
NOYES Jean-Louis	Souvenirs d'un magnétiseur	101

O

OHANA Maurice	Sundown Dances. Cris. Sibylle. Swan Song	65
ORSENNA Érik	Histoire du monde en 9 guitares	67
OSTERWALDER Hans Ulrich	Les Os de mon squelette. L'histoire d'une fracture	32
OUTRESCENE	Le Rôle de l'acteur. L'Acteur et son rôle	60

P

PARMENTIER Frédéric	ASSE, histoire d'une légende	101
PÉRONCEL-HUGOZ Jean-Pierre	Traversées de la France	105
PERROS Georges	Pour ainsi dire	42
PÉTILLON René et ROCHETTE Jean-Marc	Scandale à New York	23
PIALAT Maurice	L'Intégrale Pialat, volume I	29
PLATIEL Suzy et JIANG HONG Chen	Contes sànan du Burkina Faso. La fille caillou	31
PLESSIX GRAY Francine (du)	Simone Weil	78
PLON Michel et REY-FLAUD Henri (dir.)	La Pulsion de mort. Entre psychanalyse et philosophie	93
POCHÉ Fred	Une politique de la fragilité. Éthique, dignité et luttes sociales	79
POLASTRON Lucien	Livres en feu. Histoire de la destruction sans fin des bibliothèques	94
POTIÉ Anne (dir.)	Guide des résidences d'écrivains en Europe	11
POUSSIN Sonia et Alexandre	Afrika Trek. 14 000 kilomètres dans les pas de l'Homme	105
PRÉMARE Alfred-Louis (de)	Aux origines du Coran. Questions d'hier, approches d'aujourd'hui	94

Q

QUERRIEN Anne et LASSAVE Pierre (dir.)	Les Annales de la recherche urbaine	9
---	--	---

R

RAYNALDY Romain et LE ROUX François	Le Chant intime. De l'interprétation de la mélodie française	66
REBÉRIOUX Madeleine et MANCERON Gilles (dir.)	Droits de l'homme, combats du siècle	77
REVEL Jean-Christophe	Passions	69
<i>Revue du MAUSS</i>	De la reconnaissance. Don, identité et estime de soi	70
REY-FLAUD Henri et PLON Michel (dir.)	La Pulsion de mort. Entre psychanalyse et philosophie	93
REYNAUD Bénédicte et FRIDENSON Patrick (dir.)	La France et le Temps de travail (1814-2004)	89
RIBOULET Pierre	Écrits et Propos	6
RICHEZ Valérie-Catherine	L'Étoile enterrée	51
RIVIÈRE Jean-Loup et LASSALLE Jacques	Conversations sur la formation de l'acteur	62
ROCHETTE Jean-Marc et PÉTILLON René	Scandale à New York	23
ROSIER-CATACH Irène	La Parole efficace. Signe, rituel, sacré	94

S

SABOURET Jean-François	Besoin de Japon	106
SAILLARD Rémi et LE CRAVER Jean-Louis	Le Chat-Tigre. Conte yao de Chine	31
SAINT-EXUPÉRY Patrick (de)	L'Inavouable. La France au Rwanda	95
SALLES Catherine	La Vie des Romains au temps des Césars	11
SALMON André	Souvenirs sans fin (1903-1940)	42
SCARPETTA Guy	Variations sur l'érotisme	37
SCHAMA Simon	Les Yeux de Rembrandt	20
SEEMAN Nicole	Le livre de cuisine pour les garçons qui veulent épater les filles	12
SÉGUR Philippe	Poétique de l'égorgeur	55
SERENA Jacques	L'Acrobate	59
SICHÈRE Bernard	Le Moment lacanien	95
SIMÉON Jean-Pierre	Sermons joyeux. De la lente corruption des âmes dans la nuit tombante	52
SIMON Sophie	Un sujet de conversation	43
SIMON Yvan	Relativité restreinte. Cours et applications	82
SIMONNET Stéphane	Atlas de la libération de la France: 6 juin 1944-8 mai 1945	96
SOUVTCHINSKY Pierre	Un siècle de musique russe (1830-1930)	67
STERN Anne-Lise	Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse	96
STRAUSS Leo et VOEGELIN Éric	Correspondance 1934-1964. Foi et philosophie politique	79

T

TENRET Yves, MAGNIN Stéphane, CHAMBAUD Étienne et MARIE Benoît (dir.)	Lee 3 Tau Ceti Central Armory Show	19
TOUBERT Pierre	L'Europe dans sa première croissance. De Charlemagne à l'an mil	97
TRONDHEIM Lewis	Les Aventures extraordinaires de Lapinot. t. VIII: La vie comme elle vient	23
TUROWSKI Andrezj	« Fin des temps ! L'histoire n'est plus ». L'art polonais du xx^e siècle	20
TUSSEAU Jean-Pierre	Le Roman de Mélusine	31

V

VASSE Denis	La Grande Menace	98
VERNEUIL Christine	Paris-Bruxelles Grande vitesse	107
VILA-MATAS Enrique	Paris n'en finit jamais	43
VITAL Joachim	Adieu à quelques personnages	44
VOEGELIN Éric et STRAUSS Leo	Correspondance 1934-1964. Foi et philosophie politique	79
VOLODINE Antoine	Bardo or not Bardo	56

W

WACJMAN Gérard (dir.)	L'Intime. Le collectionneur derrière la porte	21
WALTER François	Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (xvi^e-xx^e siècle)	98
WARNOD Jeanine	L'École de Paris	21
WEBER Olivier	Le Grand Festin de l'Orient	107
WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (dir.)	De la comparaison en histoire. Le genre humain	99
WIÉNER Magali	À la rencontre des chevaliers	32
WILSON William et BLOCH Muriel	Le Sac à soucis	31
WORMS Frédéric (dir.)	Le Moment 1900 en philosophie	80

Z

ZIMMERMANN Bénédicte et WERNER Michael (dir.)	De la comparaison en histoire. Le genre humain	99
--	---	----

VIENT DE PARAÎTRE N° 18

Directeur de la publication
François Neuville

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois
par an et tiré à 12 000 exemplaires,
est diffusé dans les services
et établissements culturels français
à l'étranger.

Le numéro 19 paraîtra
en décembre 2004

Réalisation
adpf-publications ●
6, rue Ferrus,
75014 Paris

Conception graphique
David Poullard

Impression
4M impressions

Achevé d'imprimer en septembre 2004
à Montreuil

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf septembre 2004 ●

ISSN : 1623-4766

ISBN : 2-914935-33-1